

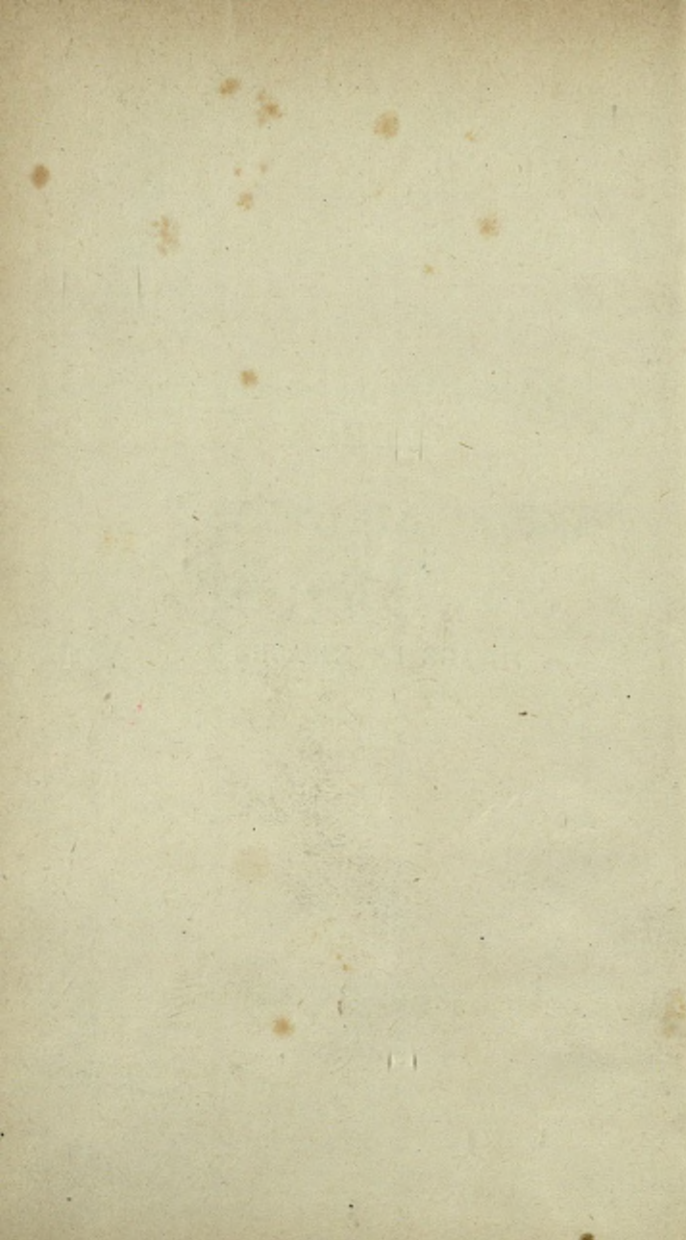


AU DELA
DES MONTS !

~~~~~  
VOYAGE EN ESPAGNE







N- 291687

ZRV

3731

# AU DELA DES MONTS !

VOYAGE EN ESPAGNE

PAR

**D. GÉRARD VAN CALOEN**

O. S. B.



**SOCIÉTÉ GÉNÉRALE DE LIBRAIRIE CATHOLIQUE**

**PARIS**

**VICTOR PALMÉ**, Directeur général  
76, rue des Saints-Pères.

**BRUXELLES**

**J. ALBANEL**, D<sup>r</sup> de la succursale  
12, rue des Paroissiens.

**GENÈVE**

**TREMBLEY**, LIBRAIRE-ÉDITEUR.



Bruxelles. — Imp. ALFRED VROMANT.



## AU DELA DES MONTS !

---

C'était l'an dernier, en automne. Une bonne occasion se présentant et les disciples d'Hippocrate me poussant, je me mis en route, avec mon frère, pour un voyage au-delà des monts, *tras los montes !*

L'Espagne ! pays de souvenirs, terre de héros, de saints, de rois catholiques, — ce nom seul d'Espagne fait palpiter nos cœurs. Qui nous eût dit qu'un jour il nous serait donné d'en parcourir les antiques provinces, d'en visiter les sanctuaires, d'en admirer les chefs-d'œuvre, de nous familiariser avec ses mœurs patriarcales et chrétiennes ? Ce bonheur nous est échu. Nous ne craignons pas de le dire : ces deux mois passés dans la péninsule ibérique ont été pour nous féconds en enseignements, en observations, et ont fait naître en nous des sentiments de respect et de sympathique admiration pour cette nation jadis si illus-

tre et qui, malgré ses désastres de toute espèce, conserve encore aujourd'hui tant de prérogatives, à jamais perdues pour nos pays déchristianisés.

Jour par jour, je jetai sur le papier mes impressions. Ce sont ces notes rapides que l'on me prie aujourd'hui de réunir sous forme de narration. J'obéis. Mais n'attendez de moi, cher lecteur, que quelques épis glanés à la hâte dans un vaste champ, quelques fragments disposés sans ordre ni plan préconçu. Ma bonne volonté me servira d'excuse, et s'il se trouve çà et là, dans ces notes, un détail d'actualité ou d'histoire pouvant servir à faire voir l'Espagne catholique sous un meilleur jour que celui sous lequel on nous la présente généralement, je serai largement payé de ma peine.

En avant donc; tout en roulant et en cheminant nous causerons *de rebus hispanicis*; car le voyage est long et les arrêts sont nombreux (1).

(1) Ces pages furent publiées d'abord en feuilletons, dans l'*Ami de l'Ordre*, de Namur, sous le titre de *Souvenirs d'Espagne*. Elles y parurent en 1880-81, à intervalles irréguliers.

## CHAPITRE PREMIER.

### LES PROVINCES BASQUES.

Entrée en Espagne. — Douane. — Trains espagnols. — Mœurs chrétiennes. — Saint-Sébastien. — Souvenirs. — La diligence. — Les mules, le *Mayoral*, le *sagal*. — Les bœufs. — Pays basque, peuple, langue. — Cha-pelet et cantiques. — *Fonda, posada, venta*. — Le *puchero*. — Le comte. — L'espagnol. — L'écurie.

Deux voies ferrées donnent accès à l'Espagne, du côté de la France ; l'une par Bayonne, l'autre par Perpignan. Un coup d'œil sur la carte suffira pour vous convaincre que tout autre passage en chemin de fer est rendu impossible par l'infranchissable chaîne des Pyrénées, qui se dresse là comme un mur d'airain destiné à séparer la péninsule du reste du continent et à lui conserver son homogénéité.

Prenons par Bayonne.

*Irun ! Irun !* Frontière espagnole. Douane, les voyageurs descendent : on fouille, on bouleverse, on tourne et retourne tout pour trouver des cigares, du sel, des lettres cachetées ; mais un réal,



glissé adroitement dans la main du douanier, vous met à l'abri de toute perquisition ultérieure.

*Señores viageres, al tren!* C'est le signal du départ. On se hâte, on s'empresse, on s'élance dans les voitures; chacun craint de ne point trouver place. Car si, en Espagne, les trains sont rares et par conséquent les voyageurs nombreux à chaque départ, par contre, le nombre des voitures est compté avec parcimonie; il en est même qui sont fermées à clé, et ne s'ouvrent qu'en cas de nécessité absolue.

Nous voilà casés!... Sommes-nous en route?... Non, non! — Par deux ou trois fois encore, il faudra entendre retentir le sonore *Señores viageres*, etc., et cela à des intervalles souvent considérables. Si l'on n'attend qu'une demi-heure, tout va bien; mais ne vous étonnez pas si l'on vous fait faire le pied de grue une heure entière et même davantage, à certaines stations intermédiaires. Ceci soit dit en passant, et d'une manière générale, car tous les chemins de fer d'Espagne sont organisés sur ce pied. Surtout ne vous fiez jamais au *Guide officiel*, et comptez en général sur deux heures de retard au moins à l'arrivée, si vous voyagez dans la soirée: une fois prévenu, on en prend son parti et l'on s'arrange en conséquence.

Tout espagnol voyage avec ses provisions, car

les distances sont grandes, les buffets rares et l'heure de l'arrivée incertaine.

Mais passons sur ces petits inconvénients de route, et admirons les mœurs simples et toutes chrétiennes de cette nation catholique. A peine installés, nos compagnons nous saluent du doux nom de frère, *hermano*, *hermanito*. On lie conversation comme si l'on s'était toujours connu, on s'assiste, on s'entr'aide ; l'heure du repas arrivée, tout est en commun ; on vous force à boire, à manger, à accepter la cigarette de papier ; enfin, on vous charme les oreilles des chansons les plus douces, voire même parfois d'un air de guitare ou de mandoline.

... Si jamais un de ces hommes affables, aux mœurs antiques venait à parcourir nos froids pays du Nord, que dirait-il de nos usages plus froids encore, tristes conséquences de la division des cœurs et de l'égoïsme qui a fini par passer dans nos habitudes en dépit de l'esprit chrétien ?

Nous voilà à *Saint-Sébastien*, capitale de la petite province de Guipuzcoa. Arrêtons-nous quelques heures en cet endroit charmant, devenu célèbre dans la dernière guerre carliste. Toutes les constructions y sont neuves, car, on s'en souvient, *Saint-Sébastien* fut bombardé pendant le siège. Rien de plus délicieux que ce petit port de mer naturel, entouré de jolies falaises et de roches découpées

qui forment tout alentour un cercle régulier et presque complet.

En contemplant ces eaux limpides et azurées, aujourd'hui presque désertes, et qui ne servent plus que de paisible rendez-vous à la société Madrilène pendant la belle saison, je ne pus m'empêcher de reporter mes souvenirs à deux siècles d'ici. Cette baie était alors sillonnée de voiles nombreuses prêtes à cingler vers tous les points du globe. L'une d'elles, en partance pour Anvers, portait, à son bord, notre compatriote Emmanuel de Aranda, avec son compagnon Jean-Baptiste van Caloen, qui tombèrent peu de jours après leur départ entre les mains de pirates africains et devinrent célèbres par leur captivité, dont ils nous ont laissé le récit (1).

Souvenirs douloureux ! Qui nous dira ce qu'ont souffert ces milliers de chrétiens, nos pères, sous le dur esclavage de Mahomet ? Ces fers qu'ils suspendaient à leur retour, aux murs de l'église de *San Juan* à Tolède, en les arrosant des larmes de leur reconnaissance envers Dieu, et que nous y voyons encore aujourd'hui, nous rappellent que ce fut à l'Eglise leur mère et la nôtre, qu'ils devaient leur délivrance. Ah ! combien de chrétiens

(1) *Tucksche Slaeverny*, ende bekommen vryheid, van Jor Emanuel de Aranda. — Brugge, 1682, 2 vol. in-12.



gémissent aujourd'hui sous le poids de chaînes bien plus lourdes encore ! L'Eglise leur tend les bras, *sed nolunt consolari* !

Reprenons le train, car ce soir encore il nous faut arriver à Vergara, petite ville du Guipuzcoa, située à quelque distance de la ligne. Nous y sommes recommandés au comte de Villafranca de Gaytan. Il est, à ce que l'on dit, l'homme le plus catholique et le plus influent de toute la province.

Notre trajet en chemin de fer n'est pas long ; nous descendons à Zumarraga, petite ville de bains ferrugineux. Ici, il nous faut faire connaissance avec la diligence espagnole, véhicule phénoménal, jadis le seul mode de locomotion au-delà des Pyrénées, pour les voyageurs non cavaliers.

L'attelage se compose de douze mules enrégées, accouplées à la file, et aussi souvent debout sur leurs jambes de derrière que dociles et résignées à traîner la montagne mouvante qui les suit. Toute cette caravane est dirigée par le *Señor mayoral*, qui, du haut de son siège ou il est perché, règne en maître souverain : arbitre respecté de tous les différends qui surviennent en route. A ses côtés est le *zagal* ; cet homme, armé d'un fouet redoutable et les poches remplies de cailloux, est chargé de la police parmi les mules. Constamment en mouvement, tantôt il lance avec

une rare habileté des pierres aux oreilles de ses coursiers paresseux ou indociles, tantôt pour animer sa bande, il récite toute une kyrielle de mots, basques ou castillans, tous également baroques ; ou bien encore, et c'est là sa fonction la plus habituelle, il descend de son siège avec la rapidité de l'éclair, tandis que le char est lancé à toute vitesse, et va distribuer à chacune de ses mules ce qui leur revient de coups de fouet ou de bâton, pour les punir de leurs écarts ou les tenir en haleine.

J'oubliais le postillon ; il monte une des mules de devant et dirige la bande avec une sûreté de coup d'œil qui dénote une rare expérience ; aux tournants et aux descentes, bien loin de ralentir, il redouble de vitesse et prend si bien ses mesures que l'immense véhicule fend les airs et arrive au point marqué sans jamais broncher.

Si les montées sont ordinaires et de peu de durée, on va au galop ; mais si elles sont raides et prolongées, le voyageur fera bien de descendre et de faire la route à pied, car alors on attèle en flèche, devant les mules, une paire de bœufs, forts et puissants, mais que ni les cailloux ni le fouet ne pourraient tirer de leur lente gravité. Ils s'ébranlent, ils mugissent, ils montent pas à pas, traînant le char et les mules qui s'amuse et gambadent ; enfin ils arrivent au faite, et se dra-

pant dans leur majesté, ils regagnent leur étable en jetant un dernier regard de pitié sur ces charmantes petites mules qui, en si grand nombre, n'ont pu venir à bout de l'ascension.

Nous traversons une petite Suisse dont les sites, toujours charmants, atteignent parfois jusqu'au grandiose et au sublime. On croirait voir empreints sur ces montagnes, sur ces rochers, sur ces lointains azurés, les sentiments de foi, de noblesse et de saint enthousiasme que le peuple de cette heureuse contrée a la gloire d'avoir conservés si vivaces.

Nous sommes en plein pays basque. Mais qu'est-ce donc que ce pays basque ? Apprenons-le de nos compagnons de route.

Nous nous trouvons ici chez les descendants directs des premiers habitants de la Péninsule ; grâce à leurs montagnes imprenables, jamais ils n'ont pu être délogés de ces lieux ou même subjugués, ni par les Carthaginois, ni par les Romains, ni par les Visigoths, ni par les Maures. Aussi, les Basques ont-ils conservé un caractère de race bien accentué, tant dans leurs types que dans leurs mœurs et leur langage ; la langue basque n'a aucune ressemblance avec celle du reste de l'Espagne.

Ce peuple est agreste, indépendant de caractère, d'une énergie indomptable ; fier de son antiquité



et de son histoire, il ne courbera jamais la tête devant l'usurpation ; très fidèle à son Dieu et à son roi, il a conservé sa foi pure et ardente, ses mœurs intègres, toute la fraîcheur de sa jeunesse après vingt siècles d'existence. Que dis-je, vingt siècles ? Vous trouverez des hommes sensés qui vous diront que ce peuple remonte à Tubal, et qu'il fut fondé avant la confusion des langues : ils concluent de là qu'Adam parlait basque.

La langue basque est pleine de douceur ; c'est une langue savante qui a ses littérateurs et ses poètes. Un père carme voulut m'en faire apprécier les beautés, mais hélas ! l'espagnol lui-même n'en comprend pas un traitre mot. D'après un célèbre proverbe de l'Andalousie : « En langue basque on écrit Salomon et on prononce Nabuchodonosor. »

Au fond de notre diligence se trouvait un groupe de dames que leurs manières simples et nobles faisaient reconnaître pour des personnes de distinction ; elles étaient vêtues de couleurs foncées, et voilées de la jolie *mantilla*, seul reste survivant du costume national. Elles se mirent bientôt à réciter en commun le chapelet de la Madone, puis elles chantèrent les litanies et des cantiques ; leurs voisins s'unissaient à elles, et bientôt toute la voiture en fut.

Charmante simplicité chrétienne ! Chez nous, ce n'est qu'en pèlerinage qu'on ose en faire autant.

Après la prière en commun vint la conversation. Nous ne tardâmes pas à reconnaître en ces dames la belle-sœur du comte de Villafranca, auquel nous étions recommandés, et ses filles ; elles revenaient de Saint-Sébastien, où elles avaient assisté à la profession de la fille du comte, dans un monastère de l'ordre de saint Benoît.

Il faisait nuit lorsque nous arrivâmes à Vergara. Nous descendîmes à la *posada* (auberge), car à Vergara il n'y a pas de *fonda* (hôtel). *Fonda*, *posada*, *venta*, voilà trois mots avec lesquels il nous faut faire connaissance ; ils représentent les trois catégories d'hôtelleries espagnoles. Les *fonda* sont bonnes et propres ; *posada* répond à : *ici on loge à pied et à cheval* ; quant à la *venta*, n'en parlons pas : il vaut mieux coucher à la belle étoile.

Malgré son humble aspect, la *posada* de Vergara était bonne et même propre, car le nord de l'Espagne l'emporte de beaucoup en ce point sur le midi de la France. Le repas fumait et nos estomacs creux y firent honneur.

Voilà le fameux *puchero* qui apparaît pour la première fois : c'est le plat de fondement, inévitable, certes digne d'estime et suffisant à lui seul. Il se compose de trois viandes et de trois légumes que l'on vous passe à la fois : un Espagnol pur sang prend de tout, et arrose sa pitance de larges libations d'une sauce aux tomates

gratuite et obligatoire. Mais en général il s'en tient à cela pour son dîner ; et si vous considérez, cher lecteur, qu'il a déjeuné le matin d'un verre d'eau, et que le soir il soupera d'une cigarette, vous ne serez pas tenté de croire l'Espagnol grand mangeur.

Nous étions à peine sortis de table que le comte entra et vint à nous ; déjà sa belle-sœur, la comtesse de G., l'avait prévenu de notre arrivée, et avec une politesse et une bonne grâce tout espagnoles, il nous prévenait en venant nous saluer chez nous.

Le comte de Villafranca est un homme de taille moyenne et déjà grisonnant ; il a les allures martiales et des traits qui dénotent une grande énergie ; son langage est cordial, franc, décidé. Il est sénateur du royaume, de par l'élection de ses bien-aimés compatriotes dont il aime à se dire le père. Remarquons en passant qu'il y a en Espagne trois sortes de sénateurs : sénateurs héréditaires, sénateurs élus et sénateurs nommés par le gouvernement.

Notre comte se fait gloire de tenir son mandat du bon peuple basque, le plus catholique de l'Espagne ; et certes, qui le connaît sait s'il le remplit dignement, pour le bien de sa patrie et le soutien de l'Église. C'est un homme de bien dans toute la force du terme ; il règle sa conduite sur l'Évan-



gile, dont il a sans cesse les paroles à la bouche. C'est ainsi que, causant de l'état actuel de la société, il me dit avec une noble simplicité et un grand accent de foi : *Omne, quod est in mundo, concupiscentia carnis est, et concupiscentia oculorum, et superbia vitæ* (1). « Tout ce que nous voyons autour de nous est concupiscence de la chair et des yeux, et orgueil de la vie ! » — Cet homme voyait les choses de haut et appréciait les hommes et les événements à la lumière toujours sûre de la parole de Dieu. Nos pères, eux aussi, lisaient la Sainte Écriture. En étaient-ils moins sensés que nous, qui faisons notre aliment quotidien de lectures au moins futiles sinon malsaines ? Le digne comte prit congé de nous, car la nuit était arrivée et nous avions un besoin extrême de repos.

L'espagnol est d'abord réservé ; peu à peu il se donne, et pour peu que l'on passe quelques jours en sa société, il finit par mettre à votre disposition sa personne, sa maison, sa table, tout ce qu'il possède ; il ira jusqu'à vous dire, en vous introduisant chez lui : *Voici la maison de votre seigneurie.*

*El señor de la casa* nous conduisit à nos appartements.

(1) I Joann., II, 16,

— Mais, quoi ? lui dis-je, ce sont des lits qu'il nous faut, et non pas des chevaux !

Car le brave homme nous menait à l'écurie.

— Suivez-moi toujours, fit-il avec flegme, tout en écartant de la main ses chevaux et ses mules pour nous frayer un passage ; et de l'autre main il tenait sa lanterne contre terre.

— Nous voilà bien livrés !

— Qu'importe, en avant ! s'écrie mon compagnon.

L'échelle de l'écurie escaladée, nous arrivons à de petites cellules, sans fenêtres, assez semblables à des armoires, mais aérées au moyen de grandes cheminées d'air où sont suspendues des provisions de bouche.

Tout est propre, c'est l'essentiel. Passe, pour la vie de famille, puisque nous sommes en Espagne !

---

## CHAPITRE II.

### LES PROVINCES BASQUES (*suite*).

L'église. — Piété du peuple. — Décorations. — Christ. — La commission. ! — Collège catholique et libre. — Enseignement. — Renaissance des ordres religieux. — Le clergé basque. — La dime. — *El senor T.* — Soldats. — Oppression. — Loyola. — Les Jésuites. — *La Casa del santo.* — L'église. — Sermon de saint Ignace. — Abbaye de Montserrat. — Cisneros. — La Biscaye. — Les Carmes de Marquina. —

— *Donde es la Iglesia?* Telle fut notre première question au matin, après être descendus de notre pigeonier.

Et nous nous acheminâmes vers l'église paroissiale du lieu, à travers des rues étroites, formées de maisons propres, blanchies à la chaux et garnies d'autant de balcons que de fenêtres.

C'était un jour de semaine ; l'église était comble. Le saint sacrifice de la messe s'offrait à un grand nombre d'autels. Dans le premier banc, à genoux et suivant avec dévotion les offices liturgiques,



se trouvait le comte de V. avec ses filles ; plus loin, la comtesse de G. notre compagne de voyage de la veille, et d'autres notables, au milieu d'une foule de pieux fidèles qui venaient puiser dans l'assistance au saint sacrifice la force, la persévérance, la consolation, pour le travail de la journée qui s'ouvrait.

Après la messe, la comtesse G. et sa nièce, la jeune comtesse de V., vinrent à nous, pour nous faire admirer les beautés de l'église qui est l'objet de leurs soins les plus assidus. Toutes deux étaient vêtues et voilées de noir, comme le sont toujours à l'église les dames espagnoles.

En Espagne, les églises sont riches de décorations intérieures, telles que boiseries, sculptures, dorures. Tout cela n'est pas du meilleur goût et se ressent un peu trop de l'époque de décadence artistique qui correspond au temps de la prospérité de l'Espagne. Mais ces choses attestent la foi vive de cet âge où l'on ne craignait jamais de faire trop pour le temple du Seigneur.

Ces dames attirèrent surtout notre attention sur un grand Christ en bois sculpté, œuvre du célèbre sculpteur Montañes, de renommée européenne, et natif de Vergara. Sa jeunesse, paraît-il, n'en fut pas irréprochable ; il avait même, dit-on, je ne sais de quelle manière, fait du tort aux intérêts de ses concitoyens. Mais il répara plus tard

sa faute en dotant sa ville natale du chef-d'œuvre que nous avions sous les yeux en ce moment, et qu'il lui envoya de l'Amérique, où il se trouvait.

Ce Christ est d'un réalisme presque effrayant ; n'oublions pas que les exagérations anatomiques sont pour l'Espagnol le comble de l'art.

Au sortir de l'église, ces dames prirent congé de nous.

— Nos bons pauvres nous attendent, dit la digne comtesse ; au revoir, *adios*.

— Oh ! oui, reprit la *Señorita*, j'ai douze familles à visiter aujourd'hui, et ma journée d'hier n'a pas suffi à tout préparer pour ces braves gens.

Si le comte est le père de la contrée, ces dignes matrones sont certes les mères du peuple ; tout s'incline à leur passage, et la joie, l'amour et la reconnaissance sont peints sur tous les visages. Voilà certes des riches qui passeront sans peine par le *trou de l'Aiguille*, car ils se déchargent chaque jour dans la main de leurs frères du fardeau dont Dieu les a fait dispensateurs. Ici, à Vergara, il n'y a pas de communistes.

Notre présence dans la petite bourgade basque formait l'événement du jour. Dès la veille, on s'était groupé autour de nous ; ce matin, à la procession pour la pluie que nous suivions avec les bons paysans, tous les yeux se tournaient vers nous ; on nous faisait place. Maintenant, en nous

voyant partir avec le comte.... il n'y avait plus de doute....

— Les voilà ! les voilà ! disait-on à voix basse.

— Qui donc ?

— La commission ! Oui, oui, c'est cela !

Nous sûmes bientôt le mot de l'énigme. On attendait à Vergara une commission mixte, ecclésiastique et civile, chargée d'examiner la question du collège, question du plus haut intérêt local. Et nous, dans notre bonhomie, d'accréditer l'opinion qu'on se formait de nous, en répondant gracieusement à tous les saluts et en nous acheminant, guidés par le comte, vers le fameux bâtiment.

Le collège de Vergara est l'œuvre que, pour le moment, le comte a le plus à cœur. Cet établissement fut fondé par les PP. Jésuites, qui le dirigèrent avec succès jusqu'en 1765, époque de leur suppression. Après eux, il devint institution libre et basque; en dernier lieu, il fut lycée du gouvernement jusqu'à la dernière guerre carliste; depuis 1872, il est abandonné.

On s'occupe maintenant, et c'est là l'œuvre du comte, d'y établir une maison d'éducation *catholique et libre*; ce serait la première en Espagne. Quelle œuvre utile, surtout en ce moment, et plus encore en Espagne qu'ailleurs ! Il faut qu'on y rétablisse peu à peu les études classiques sur leurs bases traditionnelles et antiques, car sur ce ter-



rain tout a été bouleversé en Espagne. Si dans ce pays, jadis le premier pour les lettres et la haute éducation intellectuelle, on ne reprend en sous-œuvre l'édifice de l'enseignement, tout est perdu ! Et au lieu des vrais chrétiens et des géants de la science, auxquels l'Espagne nous a habitués, si l'on persévère dans le mode actuel d'éducation introduit par la révolution et en dépit de l'Église, on ne trouvera bientôt plus en Espagne que des crétiens tant sous le rapport de la science que sous celui de la religion.

Il faut que l'enseignement s'affranchisse en Espagne du joug de l'État. Le comte l'a compris et il travaille à cette œuvre de tout son pouvoir. Il est en pourparlers avec les PP. Dominicains d'Arcueil, pour la reprise du collège de Vergara. Peut-être les événements qui se passent à cette heure dans la malheureuse France viendront-ils favoriser ses projets (1).

— Des religieux en Espagne ! me direz-vous. Et les lois de suppression de 1835 ?

— Oui, oui, des religieux ; des religieux de tous les ordres, et dans leurs costumes respectifs. On les voit reparaitre sur tous les points de l'Espagne,

(1) — Les Dominicains d'Arcueil s'installèrent en effet à Vergara, nous dit-on, dans le courant de l'été 1880, et y ouvrirent un collège libre.

à la grande joie des populations et pour le bien du pays.

S. M. le roi Alphonse XII, émue des besoins moraux de son peuple, a ouvert aux moines les portes de son royaume, et son gouvernement facilite leur établissement. Et certes, la renaissance des ordres religieux en Espagne, en ce moment, est un des symptômes les plus consolants d'une rénovation sociale. L'accueil enthousiaste qu'on leur fait, la foule de jeunes gens qui se précipitent dans leurs rangs, nous reportent aux plus belles époques de l'histoire de l'Église. Depuis deux ans qu'ils sont rentrés en Espagne, les Carmes y ont huit monastères et les Franciscains douze.

— L'Espagne ne mourra pas, me disait le comte, car les religieux reviennent.

Dans les provinces basques, le clergé est nombreux et excellent. Vergara, bourgade de 5,000 âmes, a vingt-quatre prêtres; tous sont de la localité et vivent dans leurs familles, selon l'usage immémorial des provinces basques, qui sont très peu amies de tout ce qui ressemble à la centralisation ou à l'administration, tant en matières ecclésiastiques que civiles; ils vivent des anciennes fondations et des aumônes des fidèles. En retour, ces prêtres prodiguent jour et nuit leurs soins spirituels à leurs chers concitoyens, qui savent mieux que nous apprécier le prêtre et ses saintes

fonctions. On les voit, ces dignes ministres de Dieu, passer des journées et des nuits entières au chevet des mourants, pour les assister au moment suprême du départ ; car aucun Basque ne voudrait mourir sans avoir un prêtre à ses côtés.

On les voit aussi en grand nombre au pied des autels, où au nom du peuple, ils rendent à Dieu le tribut d'hommages qui est dû à sa souveraine majesté. Au sein des familles, enfin, ils sont des ministres de paix, les tuteurs de l'enfance, les conseillers de l'âge mûr, le soutien de la vieillesse, les amis de tous. Quand ils passent, chacun s'incline avec amour et respect, et leur grand *sombrero* (chapeau) a fort à faire pour répondre à tous les saluts qu'ils reçoivent.

Il faillit y avoir révolution dans le peuple lorsque, l'an dernier, le gouvernement supprima la dime qui subsistait encore ici. Et le peuple, personne ne le niera, est compétent en ces sortes de jugements ; il connaît ses bienfaiteurs !

Le temps, l'inexorable temps nous pressait. Il fallut quitter Vergara, malgré les instances du digne comte qui nous avait introduit dans sa famille et voulait nous conserver. Certes, nous fussions demeurés volontiers quelques jours dans ce milieu si agréable et si intéressant : la conversation du comte, à laquelle la plupart des détails qui précèdent sont empruntés, eût suffi à elle seule



pour nous retenir, car on ne pouvait être à meilleure école pour s'instruire de l'état social, religieux et politique actuel de la vieille Espagne. Mais Santiago nous attirait.

*Santiago!* Saint Jacques de Galice, Saint Jacques de Compostelle, qui ne connaît ce nom ! Il faudrait être Turc ou Barbare pour ignorer le troisième des plus célèbres pèlerinages de la terre.

Oui, c'est bien à Compostelle que nous allons. C'est loin, très loin ; la route est difficile ; il faut du temps, du courage, mais qu'importe ! La perspective des joies et des consolations qui nous attendent au fond de la Galice, nous fera triompher de tout. *Me stella duce !*

Chargés de lettres d'introduction, point capital pour un voyage en Espagne, nous voilà de nouveau partis... en diligence. Nous n'irons, pour première étape, que jusqu'à Loyola, où des souvenirs bien touchants nous attirent.

Cette fois, nous nous étions hissés à l'impériale. Tout y gagnait, l'agrément, la bourse, et même la société.

Nous avions comme voisin sur la dure banquette un jeune Espagnol, *el señor T.*, qui avait fait ses études en France et dont la conversation était des plus intéressantes.

— Je vais à Madrid, me dit-il ; j'y ai un hôtel qu'on a dévalisé la nuit dernière ; un télégramme

m'apprend que des malfaiteurs en ont enlevé tous les meubles.

Et il continua sa cigarette avec le plus grand flegme. Il se contenta d'ajouter : O Madrid, foyer de civilisation moderne, que tu auras à apprendre de notre pays basque !

Nous roulions, nous fendions les airs. Notre procession de mules faisait des merveilles. Et nous, du haut de notre siège, nous faisions des études de couleur locale.

De temps en temps, aux coudes de la route, aux *posadas*, dans les villages surtout, nous apercevions des soldats, coiffés d'un étrange chapeau claqué recouvert d'un voile blanc. Le pays en est rempli.

Qu'est-ce donc que ces hommes ? dis-je au *senor T.*

— Oh ! que Dieu nous délivre de cette lèpre ! s'écria-t-il avec feu.

Notre Espagnol s'animait. — Il y va de la religion, me dis-je, ou des traditions nationales.

— Oui, reprit-il avec un peu plus de calme, ces hommes sont les instruments de la pression qu'exerce en ce moment le gouvernement de Madrid sur nos bonnes provinces basques. Depuis la fin de la guerre carliste, nous nous trouvons ici en état de siège. Traqués, surveillés, écrasés de toutes parts, nous gémissons sous le poids d'une

pénible servitude. Une à une, il nous faut voir tomber toutes nos franchises nationales et s'étendre sur nous cet odieux filet de la centralisation moderne. Non, nous ne souffrirons pas cela longtemps ! Toujours nous avons été fidèles à nos rois ; ils ont respecté nos privilèges, nos traditions de race, notre autonomie. Mais aujourd'hui on fait fi de tout cela, on veut nous soumettre au droit commun, qui pour nous est un esclavage !

Jusqu'ici, continua notre interlocuteur, les Basques étaient maîtres chez eux, ils s'administraient eux-mêmes, ils avaient leur gouvernement local. Ils payaient à la couronne un tribut annuel, et tout allait bien. — Figurez-vous, s'écria-t-il en finissant, qu'on a été cette année jusqu'à nous imposer la conscription ! —

Cet homme parlait en véritable patriote basque, et son langage, comme je pus m'en convaincre, était l'écho de tous les cœurs dans ces provinces. Certes, il était exagéré en certains points, et ne concordait pas toujours avec la doctrine de la Sainte Église, qui ordonne de respecter l'autorité légitime. Mais il y a quelque chose de grand, et qui est de nature à captiver la sympathie, dans cette indignation de cœurs nobles et généreux, qui en pleurant la perte de leur indépendance, pleurent surtout l'introduction parmi eux de mœurs et de maximes contraires à leur foi et à leurs traditions !



A la nuit tombante nous arrivâmes à Aspeitia, bourgade non loin de laquelle s'élève le célèbre sanctuaire de Loyola. Il fallut remettre au lendemain notre pieux pèlerinage.

Les premiers rayons du soleil levant éclairèrent notre marche vers Loyola. Nous cheminions dans une large vallée ; de tous côtés s'élevaient des montagnes boisées, aux cimes desquelles se balançaient encore de légers nuages de vapeurs matinales ; au milieu, un large ruisseau faisait clapoter doucement ses eaux limpides. Tout au fond du tableau, se dresse une vaste construction à double rectangle de bâtiments, dominés par une immense coupole : c'est le couvent des Pères Jésuites de Loyola, dans lequel se trouve, comme une relique renfermée dans une châsse somptueuse, la *casa del santo*, la maison de saint Ignace.

Nous fûmes reçus par le R. P. Yridin, vénérable vieillard. Mais ne vous attendez pas, cher lecteur, à trouver en ce lieu une communauté florissante. Non, même ici, au lieu de leur naissance, les Jésuites sont de trop. Le gouvernement qui les tolère ailleurs comme les autres religieux, ne leur permet pas de se rétablir dans les provinces basques, craignant en eux des excitateurs du peuple. Ils ne sont ici, depuis 1868, que trois pères et quelques frères. On leur a permis cependant, depuis peu, d'élever leur nombre à douze ; mais

ils n'ont pas jugé à propos d'user de cette licence. En effet, tant qu'il ne leur sera pas libre de rétablir ici comme par le passé leur noviciat et leur scholasticat, ils ne tiennent guère à augmenter leur nombre (1).

Je disais tantôt que l'établissement se compose de deux rectangles de bâtiments ; mais, de fait, il n'y a que celui de gauche qui soit habitable. Le second était en construction lorsque survint en 1767 la suppression de la Compagnie de Jésus ; on en était au faite de la maçonnerie, et il ne restait plus à poser que les toitures ; tout fut abandonné ! Aujourd'hui cet immense édifice présente l'aspect d'une ruine ; l'herbe y croît et les arbres passent leurs verts rameaux à travers les ouvertures des fenêtres.

Visitons avant tout le sanctuaire proprement dit, la maison des parents de saint Ignace, la chambre où il naquit, celle où il fit sa maladie après le siège de Pampelune. La maison, modeste habitation seigneuriale du x<sup>v</sup><sup>e</sup> siècle, quoique entourée de bâtiments plus récents, a conservé tout son cachet ; on en voit encore les murs extérieurs, partie de pierre, partie de briques, percés çà et là de meurtrières, selon l'usage du temps.

(1) L'expulsion des religieux, en France, a amené le rétablissement d'une communauté à Loyola, pendant l'été de 1880.

Au rez-de chaussée était l'écurie ; on voit que cet usage n'est pas nouveau en Espagne, ni propre à Vergara. Il n'y a qu'un étage : c'est là que se groupent ces quelques chambres, objet d'une si grande vénération populaire depuis trois siècles. L'autel principal est érigé à l'endroit même où était le lit du saint pendant sa maladie, et où la Très-Sainte Vierge et l'apôtre saint Pierre lui apparurent. Tout y est décoré dans le genre rococo, mais c'est pieux et l'on y prie bien.

O lieux bénis, ô lieux de grâce que ceux qui vous parlent d'un saint ! Les saints sont nos frères, nos modèles, nos protecteurs. Qui nous empêche de marcher sur leurs traces ? Leur route à tous est la même : c'est celle de l'amour de Dieu et du prochain. Cette route est aussi la nôtre ; pourquoi ne la suivons-nous pas comme eux ? — Disons donc enfin : *Nunc cœpi* ! Je m'y mets !

L'église, qui forme le centre de tout l'édifice, mérite une mention spéciale. C'est un monument remarquable, tant par ses belles proportions que par la richesse de ses marbres et l'heureux agencement de ses diverses parties. Elle est l'œuvre de l'architecte Fontana, et fut bâtie aux frais de Marie-Anne d'Autriche, femme de Philippe IV. Elle est de forme ronde, et couronnée d'un dôme immense ; au premier aspect on ne peut se rendre compte de ses proportions colossales, parce que le tout est si admirablement proportionné.



De retour à Aspeitia, on nous montra la place où saint Ignace prêcha au peuple après sa conversion ; une pauvre servante à laquelle sa maîtresse ne permettait pas d'aller l'entendre, se mit à la fenêtre de sa mansarde qui est à plusieurs centaines de mètres de la place, et, par un miracle, elle comprit tout le discours du saint. On montre encore aujourd'hui cette fenêtre aux pèlerins.

C'est d'ici que le jeune Loyola, devenu par l'effet de la grâce, un vaillant athlète du Christ, partit pour aller suspendre son épée de soldat devant la madone de l'abbaye de Montserrat. Il demeura longtemps parmi les enfants de saint Benoît et puisa à leur école la tradition de la vie religieuse ; là, il trouva dans un moine de l'abbaye, disciple du célèbre Abbé Garcia Cisneros, un maître éclairé de la vie spirituelle. C'est aussi pendant son séjour à Montserrat qu'il recueillit les principes fondamentaux de ces écrits qui allaient illustrer son nom, pour la gloire de Dieu et le salut des âmes (1).

(1) Entre autres écrits ascétiques, l'Abbé Garcia Cisneros avait publié en 1500 son célèbre « *Exercitatorium spirituale* », qui était très en usage à l'abbaye de Montserrat, tant parmi les moines que parmi les fidèles qui venaient s'y recueillir à l'époque où saint Ignace s'y retira. Ce livre est le fondement sur lequel s'appuya plus tard l'illustre fondateur de la Compagnie de Jésus, pour écrire son fa-

Mais il est temps de poursuivre notre route ; partons. Un *coche particular* nous attend à la porte de la *posada* ; le fouet claque, et nous voilà partis, [trainés cette fois par de superbes coursiers, qui, hâtons-nous de le dire, nous firent regretter nos mules.

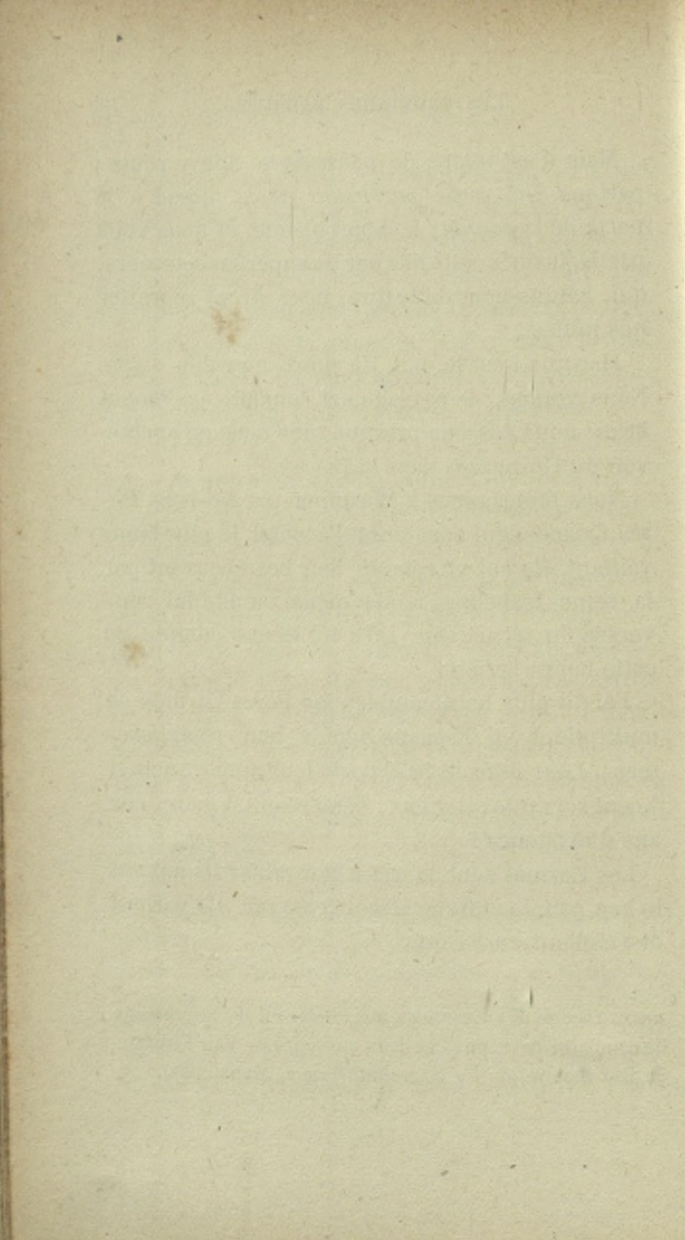
Marquina est le but de notre nouvelle étape. Nous roulons : le paysage est toujours également beau ; nous passons presque sans nous en apercevoir du Guipuzcoa dans la Biscaye.

Nous fûmes reçus à Marquina par les bons Pères Carmes, qui nous firent l'accueil le plus bienveillant. Ils ont vu rétablir leur beau couvent par la reine Isabelle, l'année même où elle fut renversée du trône. Que Dieu lui tienne compte de cette bonne action !

J'ai dit plus haut combien les Pères Carmes se multiplient en Espagne depuis leur rétablissement. Leur *ordo* de 1879 porte leur nombre actuel à cent soixante religieux : beau résultat pour deux ans d'existence !

Les Carmes sont adorés à Marquina. Ils aiment le bon peuple et fraternisent avec lui. Ils parlent et prêchent en basque.

meux recueil d' « Exercices spirituels. » Il est intéressant de comparer entre eux ces deux ouvrages.— Voir l'édition de Ratisbonne, de l'« Exercitatorium », Manz, 1856.





## CHAPITRE III.

### LES PROVINCES BASQUES (*fin*).

Les Carmes. — *Posada*. — Le P. Thomas. — Bulle de la croisade. — Bilbao. — Les chars de Pharamond. — L'Institut. — Etudes moyennes. — La jeune génération. — Changement d'itinéraire. — De Bilbao en Castille.

Je reçus chez les Pères Carmes de Marquina l'hospitalité la plus cordiale. La plupart des Pères de ce monastère ont passé plusieurs années dans le midi de la France, au temps de la suppression des ordres religieux en Espagne. J'y trouvai des hommes profondément instruits, et revenant dans leur ingrate patrie pleins du dévouement désintéressé qui ne se voit plus guère que sous ce froc religieux, tant méprisé de certaines gens de progrès.

Les Carmes sont en Espagne sur leur terre natale; aussi ne peuvent-ils manquer d'y prospérer. A peine eurent-ils fait leur réapparition sur le sol

espagnol, que leurs noviciats se remplirent comme par enchantement ; celui de La Rea, près de Bilbao, que nous vîmes en passant, se compose d'une quarantaine de jeunes gens.

Mon compagnon ne pouvait loger au monastère ; il eut recours à une *posada* de l'endroit, et n'eut pas à s'en plaindre : souper, logement et *el chocolate* traditionnel, accompagné du grand verre d'eau au biscuit de sucre, nommé *azucarillo*, qui fond dans l'eau et lui donne une saveur toute particulière, tout cela réuni lui fit une *cuenta* de 5 réaux, 1 fr. 25.

Il nous fallut quitter Marquina de bon matin, car Bilbao, chef-lieu de la Biscaye, devait être atteint avant le soir. Le bon père Thomas nous conduisit à la diligence et nous y emballa, tout en nous contant une foule de choses intéressantes sur la province d'Espagne de son Ordre, qui sera bientôt, nous dit-il, reconstituée, et sur l'utilité et l'excellence du clergé séculier basque. Nous lui serrâmes affectueusement la main, et fouette cocher ! Nous voilà de nouveau à la merci de nos mules.

Je ne dis rien de la route, toujours jolie, ravissante, délicieuse, mais surtout par une belle matinée d'automne. Nous étions à l'impériale !

Mentionnons la *venta*, au relais de midi. Nous faillîmes y mourir... de faim. Non pas que les ali-

ments manquassent, mais c'était vendredi... et nous n'avions pas de bulle.

— Vous n'avez pas votre bulle? nous dit un brave Castillan avec lequel nous avions déjà lié connaissance. Tant pis pour vous! En Espagne tout le monde fait gras, mais il faut se procurer la dispense personnelle, que l'on accorde à tout le monde, en vertu de la *bulle de la Croisade*.

Et se drapant dans son immense et poétique vêtement que l'on nomme *capa*, s'enfonçant sur la tête son grand *sombrero* aux bords rabattus, il continua son dîner de bon appétit, tout en nous regardant manger nos croûtes de pain sec.

Nous ne nous fîmes pas donner deux fois la leçon. A peine arrivés à Bilbao, notre première visite fut pour le digne *señor cura* de la paroisse principale. Ce vénérable prêtre nous confirma les paroles du Castillan et nous procura la dispense du maigre, valable pour une année, sur le territoire des Espagnes et des îles Canaries, exception faite des vendredis de carême et d'un certain nombre de vigiles.

— Qu'est-ce donc que cette bonne bulle de la Croisade? demandâmes-nous au vénérable ecclésiastique.

— C'est là un privilège, nous dit-il, qui remonte à une haute antiquité, et dont les Espagnols sont très fiers, plus encore à cause de son origine que



pour les avantages qu'il leur procure. La dispense du maigre n'est dans cette bulle qu'un point accessoire. Lisez plutôt.

Un coup d'œil sur notre exemplaire de la bulle suffit pour nous éclairer. Nous y voyons, en effet, que lors des guerres que les catholiques espagnols eurent à soutenir pendant de longs siècles pour préserver leur pays et l'Europe contre les invasions des Musulmans, les rois d'Espagne obtinrent des Souverains Pontifes des indults successifs, accordant de nombreux avantages spirituels et temporels à ceux qui contribueraient à ces croisades, par le secours de leurs bras ou par leurs aumônes. Ces avantages consistent en indulgences précieuses et nombreuses, puis en certaines facilités pour les dispenses de mariages et autres, enfin en la dispense du maigre.

Nobles et glorieux privilèges, en effet, que ceux que l'on a conquis au prix de son sang et de ses largesses, pour la plus belle des causes, celle de la religion !

Nous ne porterons donc pas envie à nos frères d'outre-monts ; songeons plutôt à la reconnaissance que nous leur devons, et laissons-les jouir en paix de leur bulle.

La bulle des croisades fut renouvelée d'âge en âge par les Papes, même après la défaite des Maures. Pie IX la promulgua de nouveau il y a

peu d'années. Elle est personnelle et valable pour un an seulement ; les aumônes que donnent aujourd'hui les fidèles en la demandant sont employées, selon le jugement de l'évêque du lieu, pour subvenir aux besoins des églises spoliées de leurs revenus. L'archevêque de Tolède, primat del'Espagne, porte encore le titre de *Commissaire apostolique de la Sainte Croisade*, et c'est en son nom que se délivrent les bulles.

Mais revenons de la croisade. Nous sommes à Bilbao, ville nommée en basque, *Ibaizabel*, chef-lieu de la Biscaye. Chacun se souvient encore du fameux siège de Bilbao lors de la dernière guerre carliste. La ville est pittoresque, bien située sur le Rio Nervion, à deux lieues de la mer que l'on aperçoit des hauteurs.

C'était jour de marché. Les véhicules des paysans attirèrent notre attention : un auteur français les a admirablement nommés *chars de Pharamond*.

Deux roues pleines, assez semblables à des meules de moulin, adaptées à un essieu non graissé : là-dessus, un panier grotesque, et comme attelage, deux bœufs jaune-clair attachés par les cornes, et conduits par un paysan basque au béret bleu ou rouge, et armé d'un bâton pointu dont il se sert en guise d'aiguillon, — voilà le tableau. Plus les roues crient, plus le conducteur est fier

de son char ; on nous l'a assuré sur les lieux. Un seul de ces chars suffit à vous étourdir : un jour de marché, un étranger y perdrait la tête, s'il n'avait soin de se soustraire par la fuite à cet horrible vacarme. Ces chars se retrouvent dans tout le nord de la péninsule.

Nous étions recommandés à Bilbao au *señor don Fernando Mieg*, professeur de sciences à l'Institut. Les Instituts, en Espagne, répondent assez bien à nos Athénées royaux, avec cette différence cependant que ce sont des établissements provinciaux, soumis seulement à l'inspection des universités de l'État ; celui de Bilbao relève de l'université de Santander.

J'eus l'occasion de m'entretenir longuement avec don Fernando sur l'état des études moyennes en Espagne ; car, avec cette obligeance toute espagnole que nous eûmes si souvent l'occasion d'admirer, quittant son herbier, son laboratoire et ses livres au milieu desquels nous étions allés le dénicher *calle de la Estacion*, il s'était fait notre cicérone, et arpentait avec nous les rues de Bilbao.

— Les études ! me dit-il. Ah ! que de folies on a commises en Espagne, sur ce terrain, depuis un quart de siècle !

Et la conversation s'engagea sur cet intéressant terrain. Plusieurs fois, dans la suite, j'eus encore l'occasion de m'entretenir sur ce sujet avec d'autres



personnes compétentes, et j'acquis la triste conviction que la révolution avait fait en Espagne de terribles ravages dans le domaine de l'enseignement.

L'Espagne s'aperçut, dans le courant de ce siècle, qu'elle était en retard sur les autres nations de l'Europe. Que firent les hommes qui la dirigeaient? Au lieu de voir la source du mal là où elle était véritablement, c'est-à-dire en eux-mêmes et en leurs faux principes, ils s'en prirent au système d'éducation alors en vigueur. Ils ne craignirent pas de porter une main profane sur cet édifice séculaire, fruit de l'expérience de générations nombreuses, et qui avait fait de l'Espagne pendant plusieurs siècles une des premières nations du globe au point de vue des sciences métaphysiques. Ils le renversèrent de fond en comble, et élevèrent sur ses ruines une de ces constructions fragiles et banales, œuvre d'un jour et destinées à s'écrouler au premier vent!

Les sciences! les sciences! — voilà le mot qui les a éblouis. Jetant par-dessus bord la littérature, la philosophie, la théologie, branches dans lesquelles les Espagnols faisaient notre admiration, ils se sont laissé fasciner par l'attrait des sciences naturelles qui, croyaient-ils, avait régénéré l'Europe. Ce qu'ils cherchaient ils ne l'ont pas trouvé, et ce qu'ils avaient ils l'ont perdu.

Pauvre Espagne ! reviens donc sur tes pas, reprends les glorieuses traditions de tes pères, écoute la voix de tes évêques, qui comprennent l'imminence du péril et ne cessent de t'avertir en travaillant à réformer ton enseignement !

Que l'on juge de la valeur de nos appréciations. Depuis bon nombre d'années, les *humanités* se composent en Espagne de trois années de lettres, suivies de trois années de sciences ! Trois ans, de 12 à 15 ans, pour apprendre à l'enfant l'espagnol et le latin ! car le grec est abandonné. Trois ans, pour les études qui constituent la véritable *éducation*, qui ont pour but spécial et premier de développer les facultés de l'enfant, de former son intelligence et son cœur, et d'en faire un homme, d'après la signification du terme reçu, les *humanités* ; et cela au moment où l'intelligence est trop faible encore pour recevoir une véritable formation, et où elle devrait n'être imbue que lentement et avec mesure des premiers principes d'une éducation solide ! En trois ans il faut donner à ce pauvre enfant son bagage de formation intellectuelle pour toute la vie, et se hâter de lui farcir la tête de quelques notions superficielles. Les trois années suivantes on s'occupe *exclusivement* de sciences naturelles, et alors que son jugement commence à se développer et cherche avec avidité un champ où il puisse s'exercer et se former,

on l'écrase sous une montagne de positivisme, de  $a+b$  et de racines carrées !

Que résulte-t-il de ce système absurde ? C'est que l'on ne trouve plus en Espagne, parmi la jeune génération, que des nullités, de jeunes fats blasés, ou tout au plus des hommes d'affaires.

D'hommes distingués, sauf de rares exceptions, il n'y en a plus. Et s'il y en a un çà et là, il s'est formé lui-même, grâce à certaines circonstances particulières.

Quel abîme entre cette génération moderne et celle que l'on voit blanchir aujourd'hui sous le poids des ans et qui, dans peu d'années, sera descendue dans la tombe ! Là, on trouve des hommes de premier mérite, de profonds penseurs, des littérateurs distingués, des hommes classiques dans leurs paroles comme dans toute leur manière d'être, et souvent tout cela à la fois. Ces hommes se rencontrent en première ligne dans l'épiscopat, dans le haut clergé, le professorat et la noblesse.

Où trouvera-t-on dans vingt ans, en Espagne, des hommes capables de remplacer Gonzalès, Moreno et tant d'autres, qui brillent aujourd'hui du plus vif éclat dans l'Église d'Espagne ? Car, il faut l'avouer, l'enseignement ecclésiastique a beaucoup souffert, lui aussi, de l'influence gouvernementale et de la période de révolutions que l'on



vient de traverser. Aujourd'hui, un grand nombre d'évêques travaillent activement à une salubre réforme et ils sont arrivés déjà à d'heureux résultats. J'en connais un, il est aujourd'hui archevêque, qui occupe son sixième siège épiscopal en Espagne. Fait inoui, et contraire aux traditions de l'Église. La raison en est que Rome, appréciant le zèle de ce vénérable prélat pour la réforme dans l'éducation, veut procurer successivement à plusieurs diocèses le bienfait de ses travaux apostoliques.

Qu'on me pardonne cette digression.

Pendant cette conversation avec don Fernando nous avons arpenté Bilbao en tous sens, sous un vaste parapluie de famille ; car le soleil radieux s'était couvert, et, fait rare en Espagne, nous avons une journée pluvieuse.

Notre intention avait été de nous embarquer à Bilbao pour Santander et La Coruña, port le plus voisin de Santiago. Mais l'homme propose et Dieu dispose. Déjà notre billet était pris à bord d'un vapeur, lorsque... ô administrations espagnoles!.. le départ fut remis d'un jour. Et nous qui en étions à compter nos journées sur nos doigts ! car nous avons un rendez-vous à Burgos avec d'autres amis de Belgique !

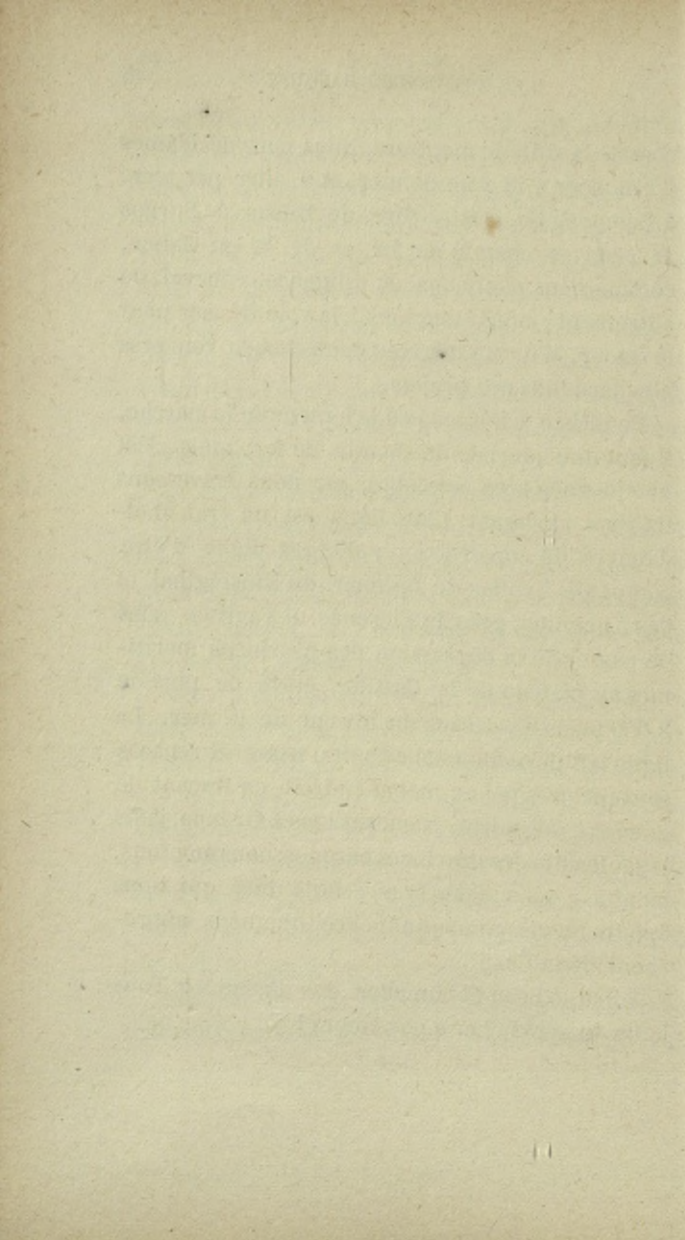
Afin de ne pas perdre cette journée, nous changeâmes tous nos plans ; et mal nous en prit,

comme la suite le montrera. Nous nous décidâmes à renoncer à la voie de mer, et à aller par terre à Compostelle, c'est-à-dire, de Bilbao à Burgos et Léon en chemin de fer, et de là en Galice, comme nous pourrions, en diligence, à cheval, ou autrement ; nous songions à la voie de mer pour le retour. Mais un nouveau contretemps renversa plus tard tous nos projets.

De Bilbao à Burgos, vu la lenteur de la marche, il faut une journée de chemin de fer ; mais c'est une journée bien agréable, car nous traversons un pays ravissant. Cette ligne est un vrai chef-d'œuvre de construction ; elle est digne d'être comparée à celles du Brenner, du Kinsingthal et des Apennins, près de Florence. Il s'agit en effet de passer de la dépression des provinces maritimes au plateau de la Castille, élevé de plus de 3,000 pieds au-dessus du niveau de la mer. La ligne fait de continuels circuits, passe et repasse souvent presque au même endroit, en traçant de gracieux méandres. Nous passons à Orduña, jadis la seule ville des provinces basques ; nous montons, montons sans cesse ; une forte bise qui nous fouette le visage nous annonce que nous approchons de la Castille.

Adieu, ô beau et bon pays des Basques ! Toujours tu seras cher à nos cœurs !

---





## CHAPITRE IV.

### BURGOS.

La Castille. — Cathédrale de Burgos. — *El Santissimo Christo*. — Les prébendes canoniales. — *San Pedro de Cardena*. — Saint Étienne et ses 200 moines martyrs. Le tombeau du Cid. — Son coffre. — L'Archevêque. — Les bénédictins. — Livres liturgiques. — Chartreuse de *Miraflores*. — Propagande anti-religieuse. — *Las Huelgas*. — Les Dames Cisterciennes.

A Miranda, nous sommes en pleine Castille. Déjà tout est changé autour de nous. Au lieu des belles montagnes du pays basque, de ses frais et ombrageux vallons, de ses forêts de châtaigniers, ici, rien qu'une plaine immense, un horizon à perte de vue ; point d'arbres, point de verdure. Mais cette plaine est fertile, la Castille est le grenier de l'Espagne.

Si la nature y est sobre d'ornements, les villes de la Castille, par contre, présentent au voyageur des monuments du plus haut intérêt.

Voici l'antique Burgos.

Que dirai-je de sa cathédrale ? Et, d'abord, faut-il en parler ? car les descriptions architectoniques, ce n'est pas dans une relation de voyage qu'on les trouve avec plaisir.

Un mot cependant.

Ce monument ne frappe guère par ses dimensions, parce qu'il se trouve adossé à une des rares montagnes de la Castille, laquelle l'écrase par sa masse. Mais à vrai dire, Burgos n'a pas la prétention d'être un colosse : c'est plutôt une coquette, parée des pieds à la tête, de dentelles et de fleurs. Tout, chez elle, est achevé, parfait, délicat, je dirais même prétentieux.

Voyez-vous, d'abord, ces deux clochers de façade ? — Ils s'élèvent côte à côte et fendent les airs. Mais ils le font avec grâce, par degrés, captivant l'œil d'assise en assise, sans lui permettre d'arriver au faite tout d'un bond.

Un regard maintenant, je vous prie, à cette nuée de chapelles qui se groupent autour de la nef, comme autant de roses délicieuses autour d'une couronne.

Admirez aussi cette lanterne centrale parée de légers clochetons ; voyez comme elle distribue le jour dans le vaste édifice, avec cette douce parcimonie qui fait du bien à l'œil, en répandant un velouté de crépuscule artificiel sur ce jardin de

fleurs pétrifiées qui s'étale gracieusement sous les voûtes du temple !

Enfin n'oublions pas la *Capilla del Conestabile*; elle s'élève au fond de l'édifice et derrière l'abside, et semble vouloir rivaliser d'élégance et de hauteur avec les clochers de la façade

Somme toute, la cathédrale de Burgos est un monument unique dans son genre; je ne puis la comparer à aucune autre de France, d'Allemagne, d'Italie ou d'ailleurs. Elle est du gothique le plus fleuri que l'on puisse se figurer. Charmante dans ses mille détails elle est faite pour plaire; et cependant, je n'oserais dire qu'elle est belle de cette beauté qui est la splendeur du vrai et qui, partout où elle reluit, surtout dans une église, fait naître dans l'âme la pensée et le désir du beau incréé vers lequel le fidèle doit aspirer toujours !

Parmi le grand nombre d'objets dignes de captiver notre attention dans la cathédrale de Burgos, je ne vous parlerai que du *Santissimo Christo*. Le Christ de Burgos est célèbre; il est l'objet d'une grande dévotion populaire. La tradition dit qu'il fut sculpté par Nicodème, et que, porté par les flots, il aborda miraculeusement sur les côtes de l'Espagne. Quant à moi l'examen attentif de ce Christ ne me permet pas de le croire aussi ancien. Cette tradition peut porter sur un autre Christ, mais celui-ci ne remonte certaine-



ment pas plus haut que la fin du moyen-âge, car est il empreint du réalisme le plus accentué et qui caractérise en Espagne, plus encore que partout ailleurs, l'époque de la Renaissance.

Mais il fait bon dans cette chapelle ; on s'y sent à l'aise, on voudrait y prier toujours. Il est certes sur la terre des endroits privilégiés où la grâce se répand avec plus de profusion qu'ailleurs dans les cœurs simples et craignant Dieu.

Je ne puis non plus passer sous silence la chapelle de Sainte-Thècle, à cause du spectacle dont nous y fûmes témoins.

— Qu'est-ce donc que ces deux chaires, ce fauteuil présidentiel, ces bancs d'apparat, dis-je à notre cicérone ?

— C'est ici, me dit-il, que se font les dissertations théologiques et les sermons de concours pour les prébendes canoniales.

Précisément au moment de notre passage par Burgos, une de ces prébendes était vacante : celle de *chanoine magistral*, ou autrement dit *prédicateur*. Tous les jours, vers le soir, il y avait séance publique dans la chapelle de Sainte-Thècle, et cela en présence de l'archevêque, du haut clergé et des notables. Le concours durait dix-neuf jours, dont cinq étaient consacrés à des dissertations théologiques et quatorze à des sermons.

On le comprend sans peine, grâce à cette orga-

nisation les Chapitres d'Espagne se composent d'hommes de grand mérite, car tous se recrutent encore de cette façon, selon les anciennes dispositions canoniques. Tous les chanoines avec lesquels j'eus l'occasion de m'entretenir m'ont paru des hommes remarquables, par leur éducation distinguée, leur science profonde, et surtout par leur âme vraiment apostolique.

C'est l'ancienne génération !

A une lieue et demie de Burgos est l'antique monastère de *San Pedro de Cardena* ; il fut fondé en 537 par la reine Sanche, pour le repos de l'âme de son fils Théodoric V, à l'endroit même où celui-ci avait trouvé la mort pendant une chasse. Ce monastère, de l'ordre de saint Benoît, est le plus ancien de l'Espagne.

Transportons-nous maintenant trois siècles plus avant dans les annales monastiques. C'était en ce même lieu, l'an de Jésus-Christ 824. Un nombreux essaim de moines pleuplait cet endroit jadis solitaire, y servait Dieu, chantait jour et nuit ses louanges, et travaillait sans relâche à répandre tout alentour la civilisation et le bonheur.

Ils jouissaient en paix de leur vie de sacrifice et d'amour, lorsqu'un jour une terrible rumeur se répand dans le pays : — Les Maures avancent vers le nord!.... déjà ils ont envahi la Castille!

Sous leur redoutable chef Zapha ils s'élancent

comme un torrent dévastateur ; le sang chrétien coule à flots, et leurs torches incendiaires promènent partout la désolation et la mort !

Dans ce péril extrême, Étienne, l'abbé du monastère, permit à ses religieux de se soustraire par la fuite à la cruauté des barbares. Mais les moines qui ont la conscience en paix, ne redoutent rien.

Ils pensaient, à l'exemple de saint Hilarion dans son désert de Palestine, que celui qui ne possède rien n'a pas à craindre qu'on le dévalise ; et quant à la mort, elle ne peut être pour eux qu'un gain, puisqu'elle doit les réunir à l'objet de leur amour.

Ils restent donc, et attendent l'ennemi de pied ferme, au pied des autels, où ils emploient leurs dernières heures de vie à louer le Très-Haut. Ils sont deux cents. Ils se groupent une dernière fois autour de leur vénérable abbé, saint Étienne, qui les bénit et les exhorte au martyre.

Bientôt le bruit des armes retentit au dehors... la horde sanguinaire fait irruption dans le sanctuaire....

Quelques instants après, cette troupe angélique faisait son entrée glorieuse dans les tabernacles éternels !

Ils sont tombés au poste de l'honneur, dans les vêtements noirs de la pénitence, pour se relever glorieux, dans leurs robes étincelantes de blan-



cheur, et continuer à jamais leur cantique d'allégresse, devant le trône de l'Agneau !

C'était le 25 août 824.

Plus tard, le calme étant revenu, de nouvelles phalanges d'enfants de saint Benoît repeuplèrent ce lieu vénérable, et pendant plusieurs siècles, ils virent chaque année, au jour anniversaire du martyre de leurs frères, le sol du sanctuaire s'humecter et rougir, comme si le sang des saints fût sorti de terre pour rendre hommage aux héros qui l'avaient si généreusement répandu.

Autre souvenir plein d'intérêt.

On sait que ce fut de Burgos que partit le Cid pour la conquête de Valence. Lorsqu'il séjournait à Burgos, il ne manquait jamais de venir retremper son âme à l'abbaye de Saint-Pierre de Cardena, dont il aimait les moines d'un amour de frère. Il voulut même se faire enterrer parmi eux, et son corps y reposa longtemps. On voit encore aujourd'hui à Cardena son tombeau vide ; mais les ossements du Cid reposent à Burgos même, à l'hôtel de ville (1).

Et le fameux coffre du Cid ! qui n'en a entendu parler ? Nous le vîmes, dans sa noble vétusté,

(1) Le monastère de Cardena ne tarda pas à se voir repeuplé : une colonie de Trappistes français vint s'y établir en 1880, tandis qu'une seconde s'ins allait à Valverde, non loin de Madrid.

suspendu au plafond d'une sacristie de la cathédrale de Burgos. — Le Cid, dit la légende, parvint un jour à tromper des juifs ; il leur laissa en gage, pour le prêt d'une somme importante, un grand coffre rempli de pierres. « Si on le mettait  
« au chemin de fer, dit M<sup>me</sup> de Robersart, la locomotive elle-même s'arrêterait ; jamais mon imagination n'aurait pu créer une malle si vieille, si  
« extraordinairement vieille ; elle a l'air d'avoir  
« flotté sur les eaux du déluge. »

J'allai faire visite à Mgr l'archevêque de Burgos. Je n'avais pas de recommandation spéciale auprès de ce prélat ; cependant je fus reçu avec cordialité.

Les évêques ont généralement en Espagne un temps destiné aux audiences ; à ces heures, chacun peut s'approcher librement du prélat, avec la simplicité d'un enfant qui vient trouver son père. L'évêque se tient dans une grande salle, ouverte sur la cour intérieure, et il y reçoit avec une charité toute paternelle les confidences de ses enfants, des petits comme des grands.

Mgr Anastasio Rodrigo-Jausto est un homme d'âge, distingué et savant ; il occupe le siège de Burgos depuis 1868. Il parle un latin excellent.

— Vous venez de *San Pedro de Cardena* ? me dit-il avec bienveillance. Ah ! qu'il est triste de voir ce sanctuaire vénérable, désert et privé de ses moines !

Et le digne prélat me donna les détails les plus intéressants sur la suppression des monastères en 1835, et sur leur renaissance actuelle.

— Ce monastère, continua-t-il, a été mis à ma disposition ; le gouvernement actuel en a fait autant pour la plupart des anciens monastères supprimés et non encore aliénés ; les évêques en disposent aujourd'hui, et sont libres de les approprier comme bon leur semble. Ah ! que je serais heureux de rendre celui-ci aux fils de saint Benoît !

Les Bénédictins espagnols étaient fort nombreux en 1835 ; les deux congrégations de Valladolid et de Tarragone comprenaient ensemble 400 monastères peuplés de plus de 2,000 moines. La loi inique les obligea à se séparer ; il en fut qui partirent pour l'Australie et y fondèrent le célèbre monastère de la Nouvelle-Nursie, qui devint bientôt un foyer de civilisation au milieu des peuplades sauvages. Le plus grand nombre resta en Espagne et s'y livra au ministère pastoral. Aujourd'hui, quatre cents de ces moines sont encore en vie, et plusieurs d'entre eux occupent des fonctions éminentes dans le clergé ; mais ils sont arrivés à un âge où, après quarante-cinq ans de séparation, il ne leur serait plus guère possible de reprendre la vie commune (1).

(1) Dans le courant de 1880, les anciens Bénédictins d'Espagne se sont reconstitués en communautés, dans deux de



Puisse la Providence, me dit encore l'archevêque, nous envoyer de l'étranger de jeunes phalanges monastiques pour travailler avec nous à sauver dans notre patrie cette civilisation qui, pendant des siècles, a coûté tant de labeurs à leurs glorieux prédécesseurs (1).

Nous parlâmes aussi liturgie. Il existe en Espagne un singulier monopole : c'est celui des livres liturgiques. L'impression des livres sacrés était autrefois, dans la péninsule, le privilège exclusif de l'ordre des Hiéronymites. Aujourd'hui cet ordre a disparu, mais le privilège reste ; il a été accaparé par certains éditeurs. De l'aveu de tous, c'est un malheur ; les belles éditions de l'étranger ne peuvent pénétrer en Espagne, même en payant des droits.

Il nous restait à faire aux environs de Burgos deux excursions pleines d'intérêt.

Quittant la ville par la porte que bâtit Charles Quint, et suivant la verte *Alameda*, allée plantée d'arbres, nous nous dirigeâmes d'abord vers la

leurs monastères, l'un en Catalogne, l'autre à Samos, près de Lugo, en Galice.

(1) Ce vœu du prélat s'est réalisé l'année suivante (1880), dans son propre diocèse. A la suite des expulsions de France, les Bénédictins de Ligugé, près Poitiers, vinrent relever de ses ruines l'antique et vénérable abbaye de *San Domingo de Silos*.

Chartreuse de *Miraflores*, située à une demi-lieue de la ville. Elle fut construite en 1441 par le roi Juan II, au lieu où s'élevait le palais de son père, Enrique III; plus tard, Isabelle la Catholique l'embellit et y éleva le superbe mausolée de ses parents. Ce monument, qui occupe le milieu du sanctuaire, est une œuvre de grand mérite artistique; il a beaucoup de ressemblance avec celui des rois catholiques à Grenade.

Comme toutes les églises de Chartreux, celle-ci est divisée en trois parties : la première, où sont les stalles, est réservée aux moines ; la seconde est celle des frères convers et la troisième celle du peuple ; mais l'entrée en est interdite aux femmes.

A côté de l'église s'étendent de vastes cloîtres ; hélas ! ils sont déserts ! En vain le touriste, ou le pieux pèlerin y cherchent-ils de l'œil un de ses habitants d'autrefois. Ces cloîtres ne résonnent plus aujourd'hui que du bruit de nos propres pas !

Nous finîmes cependant par découvrir un vieillard, caché au fond d'une petite cellule. C'était un Chartreux, mais il n'en portait plus l'habit. Il nous montra cette église, ces cloîtres, où il avait mené des jours si heureux, en compagnie de ses frères.

— Ces temps reviendront, s'écria-t-il ! et un doux sourire vint animer ses traits vénérables.

— Mais en serai-je encore témoin ? C'est le seul

désir qui me reste sur cette terre ! — Et le vieillard versa des larmes !

Il nous raconta alors, que, lors de la fatale suppression, tous ses confrères s'étaient retirés dans les Chartreuses de France. Lui et deux autres moines restèrent seuls, pour garder ces lieux bien-aimés et les transmettre à d'autres générations. Depuis quarante-cinq ans, ils ont vieilli dans ces cloîtres déserts : quoique privés des meilleures consolations de leur saint état, ils ont continué à observer leur règle austère. Depuis peu, ses deux compagnons sont morts ; il reste seul au poste d'honneur, et sur sa tombe entr'ouverte, il croit voir briller l'aurore de la restauration de de son Ordre en Espagne. Cela lui suffit. Il peut chanter son *Nunc dimittis* ! (1).

Dernièrement le Général des Chartreux est venu à Burgos pour traiter avec l'archevêque de la restauration de ce monastère. Il portait publiquement l'habit de son Ordre, et loin d'être molesté, il fut, à chaque instant, l'objet des ovations enthousiastes du bon peuple, qui saluait en lui un des nombreux restaurateurs des ruines morales amoncelées par la révolution.

Ah ! le bon peuple du nord de l'Espagne !

(1) Les Chartreux, eux aussi, revinrent de la France ; ils reprirent possession de Miraflores en 1880.



La Castille, la Navarre, le pays Basque, les Asturies, la Galice, etc., toute cette partie septentrionale est foncièrement religieuse, en dépit de la révolution.

Cette foi, qu'ils ont défendue au prix de leur sang pendant plusieurs siècles, elle est bien profondément enracinée dans leurs cœurs. Quel crime que de la leur arracher ! Et cependant il y a une classe d'hommes, en Espagne, qui y travaille avec rage. Comme ici, ils sont le petit nombre, mais ils n'en sont que plus ardents ; ce sont pour la plupart des employés, des commis-voyageurs, des hommes de rien ; ils cherchent à pervertir le peuple afin de le soulever ensuite et de pêcher eux-mêmes en eau trouble.

Ces pseudo-philosophes en sont maintenant en Espagne, là où en étaient en France leurs devanciers, il y a un siècle ; c'est par des sophismes qu'ils s'efforcent de ravir au peuple sa foi et ses mœurs. Ils déterrent les pamphlets de Voltaire et de Rousseau, les traduisent en langue castillane, et en inondent l'Espagne. Dans le Midi, le mal est déjà grand, car l'esprit léger de ces populations au sang arabe, s'enflamme comme la poudre. Puisse le Nord, lui au moins, rester fidèle à sa foi qui en a fait un peuple de héros !

N'oublions pas de visiter *Las Huelgas* ; ce sera

là notre dernière excursion aux environs de Burgos.

*Las Huelgas*, c'est-à-dire *les délices*, est une antique abbaye de moniales cisterciennes ; elles s'y sont perpétuées sans interruption depuis 1187, date de la fondation du monastère, jusqu'à nos jours. Cette abbaye est une des plus célèbres de l'Espagne, tant à cause du rang social qu'elle occupa que pour ses souvenirs historiques. On y voit les tombeaux de rois, de reines, de princes du sang ; c'est dans cette abbaye que plusieurs rois et princes furent armés chevaliers, entre autres saint Ferdinand et saint Édouard le Confesseur, roi d'Angleterre ; ils firent devant cet autel leur veillée d'armes.

L'abbesse de *Las Huelgas* occupait autrefois, dans le royaume, le premier rang après la reine ; elle avait sous sa juridiction un diocèse, et, par un privilège unique, pouvait porter la mitre. Cette prérogative ne lui fut enlevée qu'en 1870.

Ce monastère est toujours florissant, car les communautés de femmes ne furent pas supprimées en Espagne, et les vocations pour la vie religieuse, dans sa forme la plus antique et la plus vénérable, sont nombreuses dans cette terre de saints.

En pénétrant sous les voûtes de ce temple, où résonnent sans interruption depuis sept siècles les

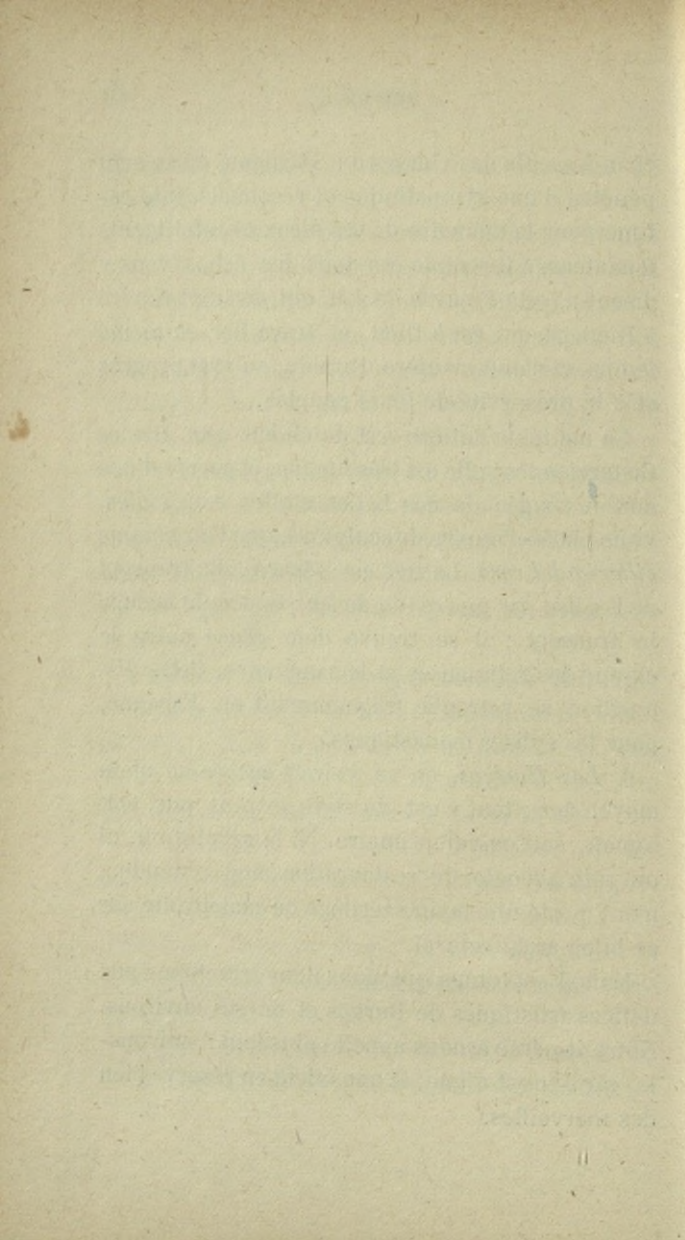
chants sacrés des vierges du Seigneur, on se sent pénétré d'une sympathique et reconnaissante estime pour la mémoire de ses pieux et intelligents fondateurs ; il semble que tous les échos vous y disent : Voilà l'œuvre de rois qui savaient rendre à Dieu ce qui est à Dieu, et travailler en même temps, et d'une manière durable, au vrai progrès et à la prospérité de leurs peuples.

La nef toute entière sert de chœur aux Dames Cisterciennes ; elle est très longue, et garnie d'une double rangée de ces belles stalles espagnoles, vrais chefs-d'œuvre de sculpture, que l'on nomme *silleria del coro*. La nef est séparée du transept de l'église par une grille de fer ; le peuple occupe le transept : il se trouve donc placé entre le chœur des religieuses et le sanctuaire. Cette disposition se retrouve fréquemment en Espagne, pour les églises monastiques.

A *Las Huelgas*, on se croirait encore en plein moyen-âge ; tout y est du style le plus pur, soit roman, soit ogival primaire. Ni la révolution, ni un zèle aveugle de restauration mal entendue, n'ont porté une main sacrilège ou maladroite sur ce bijou architectural.

Mais il est temps que nous nous arrachions aux délices artistiques de Burgos et de ses environs. Notre itinéraire nous appelle plus loin ; suivons-le, car il en est digne, et nous tient en réserve bien des merveilles.





## CHAPITRE V.

### LÉON.

Les mendiants. — *Châteaux en Espagne*. — Palencia. — Chœur des Chanoines. — Sahagun. — Léon. — Historique. — *Pulchra Leonina!* — Cathédrale. — *San Isidoro*. — De Séville à Léon. — Panthéon. — Français et Belges en Espagne. — Caractères. — *San Marcos*. — Le pont et le cerbère.

Nous sommes en chemin de fer, le train va partir, mais rien ne presse.

Passons notre dernier quart d'heure d'attente à admirer les beaux mendiants de Burgos. Comme partout en Espagne, ils sont nombreux, mais agréables, bien élevés, poétiques dans leurs gestes, et chrétiens dans leurs paroles.

Les uns se drapent dans leur ample manteau d'amadou en guenilles, et posent en rois, tout en vous tendant la main. D'autres, ont une guitare à la main et en tirent des sons mélodieux ; plus

loin, il y en a qui chantent : ils improvisent des couplets sur la beauté de vos yeux et de vos mains, sur le bonheur qu'ils vous souhaitent, sur les vœux qu'ils forment pour votre voyage, enfin sur le mérite de l'aumône.

Lorsqu'ils vous tendent la main, ils vous disent : *Señorito, una limosnita por Dios !* — Cher petit monsieur, une petite aumône pour l'amour de Dieu ! Et quand ils l'ont reçue : *Vaya usted con Dios* : Que Dieu vous accompagne ! S'ils sont par trop nombreux et que votre menue monnaie ne suffit pas à les satisfaire tous, dites-leur avec un sourire amical : *Perdone, mi hermano, por Dios*. Pardonnez-moi, mon frère ; excusez-moi, pour l'amour de Dieu. — Et ils se retirent sans se plaindre.

N'est-ce pas délicieux, ces mendiants-là ? On irait en Espagne rien que pour les voir, pour leur parler, pour avoir le plaisir de leur faire l'aumône d'un *cuartito* !

Quelle charmante familiarité chrétienne entre le riche et le pauvre ! Il faut aller là pour voir ce que c'est que la vraie fraternité, non pas celle de 89.

On traverse la plaine de la Castille ; elle s'étend à perte de vue, toute nue, sans arbres, sans villages, car on ne peut donner ce nom à quelques misérables huttes de terre, groupées çà et là au-



tour d'une pauvre chapelle. Quel contraste avec les jolis et propres villages des provinces basques ! Cependant le sol est meilleur ici et il produit des moissons abondantes.

Savez-vous d'où vient l'expression devenue proverbiale parmi nous : *bâtir des châteaux en Espagne* ? — J'en trouvai la clé en Espagne même, en voyant que de fait il n'existe pas de *châteaux* en Espagne, pas un seul ! J'ai parcouru tout le territoire ibérique, et je n'ai pas vu la moindre apparence ni de château ni de maison de campagne. Les grands habitent la ville, où ils ont leurs antiques palais ornés de ces délicieuses cours intérieures que l'on nomme *patios* ; ils n'apprécient pas les agréments de la campagne. Au reste, ils ont raison, car ces agréments seraient nuls dans une campagne aride et déserte comme la leur.

Arrêt à Palencia. C'est une ville romaine, une des plus antiques de l'Espagne. La cathédrale, du <sup>xiv</sup><sup>e</sup> siècle, est un beau monument, presque la copie de celle de Léon. Elle remplace une église plus ancienne bâtie sur la grotte de saint Antolin, ermite français qui a vécu en ce lieu et est encore aujourd'hui l'objet d'une grande dévotion.

Remarquons en passant le chœur des chanoines ; ici, comme dans toutes les cathédrales de l'Es-

pagne, il est placé au milieu de la nef, en face du maître-autel. Cette disposition est peu heureuse, tant au point de vue de l'architecture qu'à celui de la liturgie. En effet, ce chœur emmurailé, quelque beau qu'il soit, obstrue le vaisseau de l'église et rompt l'unité de l'édifice ; en outre, il prive les fidèles de la vue des cérémonies et les sépare entièrement de l'autel. Cet arrangement, propre à l'Espagne, ne doit guère remonter plus haut que le xvi<sup>e</sup> siècle.

Palencia fut le siège de la première université de Castille ; elle y fut fondée au x<sup>e</sup> siècle et transférée à Salamanque en 1239 ; c'est à ce titre qu'elle mérite une mention spéciale, car nul n'ignore l'importance qu'acquît plus tard l'université de Salamanque.

*Sahagun*, ville jadis importante ; son nom est une contraction de *San-Facundo*. Saint Jean de Saint-Faconde, connu et vénéré dans toute l'Église catholique, naquit en ce lieu.

Enfin, nous voilà à Léon ; nous descendons à la *Fonda Suiza*, et après quelques instants de repos, nous commençons la visite de cette ancienne capitale.

Léon, *Legio*, doit son origine aux Romains. Auguste en fit le quartier général de la 7<sup>e</sup> légion, qui devait protéger le pays contre les incursions des montagnards des Asturies. Après la chute de

l'empire romain, cette ville maintint longtemps son indépendance contre les Goths, grâce à ses fortes murailles romaines. Le roi Léovigilde s'en empara en 586 ; plus tard elle tomba au pouvoir des Musulmans.

Léon, toutefois, fut délivrée, l'une des premières parmi les villes d'Espagne, du joug des infidèles. Reprise en 850 par Ordoño I, elle devint la capitale du royaume de Léon et le boulevard du christianisme. Ce fut là le noyau de la nouvelle Espagne catholique. Il lui fallut de longs siècles et des efforts héroïques et persévérants pour se reconstituer, mais elle y parvint ; et certes, cette histoire de l'expulsion des Maures de l'Espagne est assurément une des pages les plus glorieuses dans les annales de l'Europe. Le dernier acte de ce drame, aussi célèbre qu'il a été long, fut, on le sait, la prise de Grenade, par Ferdinand et Isabelle, en 1492.

Assez d'histoire.

Léon est aujourd'hui une ville presque morte, démantelée, déserte. Elle a l'aspect des villes du moyen-âge : rues étroites et irrégulières, maisons pittoresques, çà et là de beaux monuments, rien de cette monotonie fatigante qui est le propre de nos villes modernes.

Il y a une différence énorme, remarquons-le en passant, entre les villes du nord de l'Espagne et



celles du midi. Dans le nord, ce sont des villes européennes, mais du temps passé. Les architectures romane, gothique, ou de la renaissance qui caractérisent leurs édifices, tout en ayant leur caractère particulier et leurs ornements propres, sont toujours celles de nos ancêtres, celles que nous avons appris à connaître et à admirer dans nos monuments nationaux; on s'y trouve chez soi. Dans le midi, au contraire, ce n'est plus l'Europe; on est en plein pays arabe et mauresque, et tout en a conservé le cachet, depuis les monuments les plus somptueux jusqu'à la mesure du pauvre mendiant.

*Pulcra Leonina!* cette expression proverbiale ne s'emploie proprement que pour la cathédrale; mais on peut l'appliquer à toute la ville. L'air de calme et de paix qu'on y respire fait du bien au cœur, et montre qu'il y a encore au monde des villes aux mœurs simples et chrétiennes, où l'on cherche le bonheur dans la vie de famille, sans éprouver le besoin de courir sans cesse, avec une activité fébrile, après l'or et le plaisir.

Je voudrais vous décrire la cathédrale. Le proverbe m'en ferait presque un devoir, car il la range parmi les quatre plus belles cathédrales de l'Espagne :

Sevilla en grandeza, Toledo en riqueza,  
Compostella en fortaleza, Leon en gentileza.

Séville l'emporte en grandeur, Tolède en richesse,  
Compostelle en force, Léon en gentillesse.

Hélas ! tout est tombé il y a peu d'années. Cette cathédrale, commencée vers 1205 et terminée seulement un siècle plus tard, était un chef-d'œuvre de grâce et de légèreté. Mais le temps triomphe de tout.

D'immenses échafaudages encombrant l'intérieur de l'édifice, et l'extérieur en est lui aussi entièrement couvert. La restauration est confiée à un architecte anglais qui s'acquitte avec talent de ce travail difficile et délicat. Espérons que d'ici à peu d'années la belle cathédrale de Léon sera rendue au culte divin et qu'au jour où elle apparaîtra sous son nouveau vêtement l'Espagne se sera relevée et renouvelée comme elle.

Léon a trois monuments remarquables : la cathédrale, *San Isidoro*, et *San Marcos*.

Passons à *San Isidoro el real*. Ce fut là une des abbayes bénédictines les plus célèbres de l'Espagne, parce qu'elle servit pendant plusieurs siècles d'*Escorial*, ou de lieu d'inhumation, aux rois de Léon et Castille, mais surtout à cause des restes précieux du grand docteur saint Isidore de Séville, qui y reposent.

En 1063, le roi Saint Ferdinand, la terreur des Maures, voulant rendre à la vénération des chrétiens les corps de sainte Rufine et de sainte Justa,

les envoya réclamer à Ben-Abed roi de Séville, par une ambassade armée à laquelle était préposé l'évêque Alvito. Le roi Maure n'osa refuser; cependant la difficulté était de retrouver les corps saints. Saint Isidore apparut alors à Alvito et lui dit : Je suis le docteur des Espagnes, et c'est mon corps à moi qui doit être transféré à Léon. — En même temps il lui faisait connaître le lieu de sa sépulture.

L'évêque recueillit avec respect les reliques du grand docteur et moine saint Isidore, et les porta avec de grands honneurs au roi saint Ferdinand. De Séville à Léon ce fut une vraie marche triomphale et une suite non interrompue de prodiges. Partout où le corps du saint était déposé pour la nuit, on éleva dans la suite des églises à saint Isidore ; car la légende rapporte qu'on ne pouvait le mouvoir pour le porter plus avant, qu'après avoir fait la promesse de bâtir en chacun de ces lieux une église en son honneur.

Lorsque le corps de saint Isidore fut arrivé dans la capitale des chrétiens, le roi bâtit une abbaye, pour le recevoir ; il fut déposé parmi les moines ses frères et demeura au milieu d'eux pendant plus de dix siècles.

Il fallut la révolution et la suppression de 1835 pour séparer les moines de Léon de leur cher *San Isidoro*. Mais, comme cette église jouit d'un



privilège qui ne lui est commun qu'avec la cathédrale de Lugo, à savoir, l'exposition continuelle du Très-Saint Sacrement, le gouvernement se vit obligé de remplacer les moines par des prêtres séculiers qui y célèbrent régulièrement l'office divin. Rome cependant ne les a pas érigés en chapitre, voulant par là, en quelque sorte, maintenir les droits des fils de saint Benoît à leur antique abbaye de Saint-Isidore. Le privilège de l'exposition continuelle dans cette église est très ancien; il a pour origine la tenue d'un concile en ce lieu; ce même concile fut terminé à Lugo, et la cathédrale de cette ville fut gratifiée de la même faveur.

N'oublions pas de parler du *Panthéon*. C'est ainsi que l'on nomme vulgairement la chapelle sépulcrale des rois de Léon. La construction et la décoration en remontent au <sup>x</sup><sup>i</sup><sup>e</sup> siècle, époque de la fondation de l'abbaye. J'ai rarement vu des peintures murales de ce temps dans un état de conservation aussi parfaite que celles qui décorent cette crypte. Les tombeaux des souverains sont de simples sarcophages de pierre, avec sculptures et inscriptions, disposés à terre entre les colonnes.

Que de ravages n'ont pas fait ici en 1809, Soult et son armée d'iconoclastes ! Dans tout le nord de l'Espagne on retrouve les traces de ces barbares et sacrilèges destructions.

Ici, tout fut brisé à coups de hache. L'on a fait, il est vrai, quelques restaurations, mais elles sont pour le moins imparfaites. Dans un de ces tombeaux de pierre, le plus ancien de tous, repose, exempt de corruption, le corps de Sanche, la pieuse épouse du roi saint Ferdinand.

Le corps de saint Isidore est sous le maître-autel, dans une urne de marbre. Ce saint est le patron spécial de Léon, et la piété naïve du bon peuple le représente à cheval, armé de pied en cap, et marchant contre les Maures à la défense du peuple chrétien. On représente de la même manière saint Jacques, saint Émilien et d'autres saints patrons de l'Espagne. C'est qu'en effet, leur protection fut toujours implorée et obtenue, dans ces combats si décisifs pour l'avenir de la chrétienté d'Espagne, et que maintes fois ils la manifestèrent par des prodiges.

Je parlais tout à l'heure des armées françaises et de leur séjour en Espagne. Elles y ont laissé un bien mauvais souvenir, et ce n'est pas sans raison. Aussi les Espagnols professent-ils, jusqu'à ce jour, peu de sympathie pour le nom français. Celui qui voyage dans la péninsule, s'il veut se concilier les bonnes grâces des habitants et se mettre à même de s'instruire, fera donc bien d'user le moins possible de la langue française et de ne jamais se faire passer pour français.

Aux yeux de l'Espagnol, au premier abord, tout étranger est français. *Es un francese !...* Mais un belge n'a rien à craindre, surtout s'il se dit flamand, *de la muy noble nacion de los Flamengos*. On se souvient parfaitement au-delà des Pyrénées, d'avoir vécu sous le même sceptre que nous, et l'on aime à nous considérer encore comme des frères.

En vérité, il y a beaucoup d'analogie entre le caractère espagnol et le nôtre. L'Espagnol est franc, réfléchi, persévérant dans l'action, simple dans ses paroles, plein d'hospitalité et de charité chrétiennes. Tout cela, me paraît-il, est au fond de notre caractère belge, et n'était-ce le malheureux esprit de légèreté que nous avons pris de nos voisins du Sud sans leur emprunter les excellentes qualités qui les distinguent, le belge catholique et l'espagnol catholique se ressembleraient beaucoup. Quoi qu'il en soit, ils sympathisent facilement, et tout ce qui vient de Belgique est bien vu en Espagne.

Avant de quitter Léon, il nous reste à voir *San Marcos*, l'ancien couvent des chevaliers de Santiago. Toute la façade est couverte de grandes écailles sculptées en pierre, emblèmes de saint Jacques de Compostelle. Ce couvent est vaste, bien bâti, et situé un peu en dehors de la ville, non loin des anciens murs. Il fut occupé, en 1859, par les Pères Jésuites, qui y eurent leur noviciat jus-



qu'en 1868, époque où ils furent expulsés d'Espagne pour la seconde fois. La communauté se composait de 150 religieux, parmi lesquels se trouvait le P. Benito Viñès, d'une célébrité universelle pour sa science astronomique ; c'était un second P. Secchi.

Et maintenant, adieu, belle ville de Léon ! *Leonina pulchra* !

Nous passons le pont, et nous nous dirigeons vers la station du chemin de fer. Ce pont est neuf, chose rare en Espagne. Le droit de passage est d'un *cuarto* (sou) par personne, mais les habitants de Léon sont exempts de ce péage. J'ai admiré l'œil perspicace du gardien, qui ne laisse jamais passer inaperçu un étranger. Mon compagnon voulut se donner le plaisir de lui faire manquer son *cuarto* : il se coiffe d'un grand *sombrero* castillan, se drape dans une *capa* de drap brun, et, la cigarette à la bouche, s'avance, pleinement assuré de passer le pont sans payer ; mais le cri bien accentué de : *Un cuarto ! un cuarto !* lui prouve aussitôt que son déguisement n'a pu tromper l'œil exercé du vigilant cerbère.

Au reste, si je devais séjourner à Léon, je réaliserais de jolies économies en passant toujours à côté du pont ; car, en Espagne, les fleuves et les rivières prennent des vacances, et leur lit desséché forme, pendant plusieurs mois de l'année, une excellente route de petit gravier.

## CHAPITRE VI.

### LES ASTURIES.

Départ. — Une aventure. — Va ! pour les Asturies. — Paysage. — *Kikône !* — Le rivage. — Oviedo. — Une rencontre. — Charité chrétienne. — *Camera Santa*. — Reliques. — Croix de Pélage. — Sainte Léocadie en Belgique. — Panthéon. — La châsse de Saint Vincent. — Un prieur nonagénaire. — D. Feye. — Deux bijoux. — *Libros de Becerro*. — Un artiste belge. — Confirmation. — En mer !

— Quand part le train pour Brañuelas ?

— *Circa* neuf ou dix heures, nous fut-il répondu.

Comme je l'ai dit, nous comptons aller droit sur Saint-Jacques de Compostelle ; mais la voie ferrée ne va que jusqu'à Brañuelas. De là nous devions filer en diligence sur Lugo, Vigo, etc.

Vers neuf heures et demie, nous montons paisiblement dans le train, et attendons le problématique départ en écrivant des lettres à nos amis et des notes de voyage ; car en Espagne le temps

des arrêts et des attentes est assez considérable pour pouvoir être employé utilement à la correspondance.

Enfin le train s'ébranle; il souffle, gémit, avance. Un soupir de satisfaction s'échappe de nos poitrines.

Après que nous eûmes roulé un certain temps, le garde entre, et, regardant nos billets, il nous déclare... que nous sommes sur la ligne d'Oviédo et non sur celle de Compostelle !

Faut-il avoir du guignon ! Encore un nouveau retard ! et notre rendez-vous de Burgos ? — Il ne part guère de Léon, en tout et pour tout, que deux trains par jour dans les différentes directions ; mais le malheur avait voulu qu'ils partissent tous deux vers la même heure.

Que faire maintenant ? — Retourner à Léon, nous ne le pouvons que demain, car il n'y a plus de train aujourd'hui. Encore, arriverions-nous trop tard demain pour le train de Compostelle. Voilà donc deux jours perdus !

— Heureuse méprise ! dis-je à mon compagnon. Filons sur Oviédo, puisque nous voilà en route ; nous y gagnerons de voir les Asturies et leur belle et antique capitale ; puis nous pousserons jusqu'à Gijon où... nous trouverons peut-être un bateau, qui... sera peut-être en partance pour La Coruña !



— A la garde de Dieu ! — et, si vos *peut-être* se réalisent, nous aurons gagné du temps et de l'agrément.

Mais bientôt le train s'arrête. La ligne des Asturies, elle aussi, est inachevée et divisée en trois tronçons, reliés entre eux par un service de diligences.

Nous avons pris goût à l'impériale. De là, nous jouissions d'un coup d'œil splendide. Le pays des Asturies est enchanteur, plus beau encore que celui des provinces Basques. Inutile de faire observer que là précisément où la voie ferrée est interrompue, ce sont les sites les plus ravissants par leur pittoresque sauvage ; nous avons tout le loisir d'en jouir.

Nous allions comme l'éclair, par monts et par vaulx, mais nous étions environnés d'un tel nuage de poussière que nos douze mules grisonnèrent comme par enchantement, et prirent en peu d'instants un piteux air de bourrique de meunier.

Ces montagnes abruptes, ces rochers, ces bois, ces gorges et ces ravins, et puis ce doux nom d'*Asturies* qui vous repasse sans cesse dans l'esprit, amenant après lui Pélage et ses braves, les Maures battus par cette poignée de héros, et mille souvenirs vieux de plus de dix siècles, tout cela produit en vous une indicible impression de joie, de tristesse et d'enthousiasme tout ensemble.

Le soleil touchait au terme de sa course ; ses dernières lueurs rougeâtres nous arrivaient encore, se frayant un étroit passage entre deux pics élevés ; et comme pour nous adresser un dernier salut, en cette admirable journée d'automne, ils coloraient encore d'une teinte de pourpre et de feu les abruptes sommets qu'ils avaient illuminés le jour avec tant d'éclat, et venaient se jouer dans les vapeurs naissantes des frais vallons qui s'étendaient à nos pieds.

Nous reprenons le train. En voyageurs prévoyants, nous passons Oviédo, sauf à y revenir après, et allons droit jusqu'à Gijon, port de mer voisin, afin de prendre sans retard nos informations relativement aux départs pour La Coruña.

Un bateau venait à peine de prendre le large, dans cette direction !

— A quand le prochain départ ?

Nul ne put nous le dire. Plusieurs bateaux étaient à l'ancre dans le petit port de Gijon, mais les capitaines eux-mêmes ignoraient le moment du départ.

S'établir à Gijon (prononcez Kikône) en quartier général, et rayonner de là dans les environs, en attendant stoïquement qu'il plût à l'un de ces messieurs, voilier ou vapeur, de mettre en mer : telle fut notre résolution. Coûte que coûte, il fallait aller à Compostelle ; c'était là un des principaux buts

du voyage. Tout l'enfer dût-il se liguer contre nous, saint Jacques l'emportera !

Gijon est l'ancienne Gegio des Romains. Ce mot est hébreu et signifie *vallée de grâce*. Il rappelle au pèlerin de Terre-Sainte la célèbre vallée de Gihon, qui s'étend au Sud de Jérusalem, comme prolongement à la vallée de Josaphat.

Les montagnes des Asturies sont riches en houillères et en mines; tout cela est exploité par les Anglais, et le port de Gijon, grâce à ces industries, a acquis une assez grande importance. Tout y est noir et rouge, et l'air y est toujours embaumé d'une odeur de sardine très prononcée.

Il vaut mieux voir Gijon, ses flots azurés et ses falaises découpées, du côté de la presqu'île opposée au port. Là, on respire un air pur, venant sans mélange de l'Océan, là, on se repose doucement en flânant sur un rivage escarpé et désert, du haut duquel le regard plonge dans un horizon immense et tranquille, tandis que sous vos pieds se jouent timidement, entre les blocs écumants, de petites vagues bleuâtres émaillées de blanches mouettes aux ailes d'argent.

Nous passâmes trois jours en ce lieu ; ou plutôt nous n'y fûmes jamais, car l'antique cité d'Oviédo avait pour nous tant d'attraits que nous ne cessions d'y aller. Tous les jours nous faisions la navette.



Rien de plus intéressant que l'antique capitale des Asturies.

On trouve encore à Oviédo les monuments de la période qui suivit immédiatement l'invasion des Maures, c'est-à-dire du VIII<sup>e</sup> et du IX<sup>e</sup> siècle, du temps où la chrétienté espagnole se trouvait tout entière acculée dans ce petit coin septentrional de la péninsule.

Nous eûmes à Oviédo le rare bonheur de faire une rencontre des plus précieuses, et cela d'une manière toute providentielle. Car, ne comptant pas nous y arrêter, nous n'avions pas pris de lettres d'introduction pour cette ville.

Comme nous visitions la Cathédrale et que nous nous efforcions en vain de nous faire montrer le trésor, malgré la consigne, un digne chanoine nous remarqua. A peine étions-nous rentrés à la *fonda* que nous reçûmes de lui un petit billet latin conçu à peu près en ces termes :

« Se souvenant du précepte de N. S. Jésus-  
« Christ qui nous fait une loi d'exercer l'hospita-  
« lité à l'égard de nos frères étrangers, votre ser-  
« viteur très dévoué se met entièrement à votre  
« disposition, et vous prie de vouloir bien agréer  
« ses humbles services.

« (Signé) D. JOACHIM PALACIO,  
« Chan. lectoral. »

Enchantés d'une telle proposition, nous ne nous fîmes pas répéter l'invitation. L'excellent prêtre, qui déjà nous attendait au seuil de la porte de notre hôtel, fut pour nous un véritable ange conducteur pendant les journées délicieuses qu'il nous fut donné de passer en sa compagnie. Certes, il nous fit connaître Oviédo et toutes ses merveilles de manière à nous en faire conserver un ineffaçable souvenir; mais ce qui restera surtout à jamais gravé dans nos cœurs, c'est l'image de son âme sacerdotale, de son dévouement infatigable, de sa charité et de ses attentions, et tout cela envers des étrangers qui n'y avaient d'autre titre que celui de la fraternité chrétienne. Nous apprîmes à reconnaître en lui le type du prêtre espagnol, avec ces admirables qualités qui rappellent les temps apostoliques et ne se retrouvent plus que dans les pays où notre sainte religion règne en souveraine sur les mœurs d'un peuple.

La première chose que nous fit voir Don Joaquimo, ce fut la cathédrale et son riche trésor. La cathédrale actuelle date de 1388 et est relativement moderne en comparaison des autres constructions antiques d'Oviédo; elle occupe l'emplacement de l'église bâtie en 781 par le roi Froïla, et augmentée par Alphonse-le-Chaste en 802.

Ce qu'elle contient de plus intéressant, c'est

sans contredit la *Camera Santa*. La *Chambre sainte* forme un petit édifice séparé, à deux étages, situé entre l'église et le cloître, de manière à être complètement entouré de bâtiments, et à l'abri de toute entreprise hostile. L'étage inférieur forme la chapelle de Sainte-Léocadie, dont nous reparlerons; l'étage supérieur, auquel on a accès par le transept sud de l'église, au moyen d'un escalier monumental à plusieurs paliers, est consacré aux saintes reliques. C'est là tout ce qui reste encore de l'ancienne église romane du VIII<sup>e</sup> siècle.

Le chanoine Palacio fit pour nous ce qui ne s'est plus fait, paraît-il, depuis un demi-siècle : il nous fit ouvrir le trésor pour nous seuls, à une heure indue, et nous en fit lui-même les honneurs.

Le trésor d'Oviédo est le plus riche de toute l'Espagne, en fait de reliques précieuses ; elles y furent apportées de Tolède et d'ailleurs au VIII<sup>e</sup> siècle, pour les soustraire aux pillages des Maures. Elles demeurèrent cachées un certain temps, dans une montagne non loin de la ville, qui porte encore le nom de *Mont-Sacré* ; plus tard, Alphonse-le-Chaste leur fit élever le monument qui les renferme encore aujourd'hui.

Je n'oserais entreprendre ici une nomenclature des reliques que nous eûmes le bonheur d'honorer



à Oviédo; cela m'entraînerait trop loin. Citons seulement les principales : Le suaire qui recouvrit le visage du Sauveur au tombeau, une grande portion de la Sainte-Croix, huit épines de la Sainte Couronne, une partie du roseau, de la tunique, des langes, du sépulcre de N. S. Jésus-Christ; la sandale de saint Pierre, des reliques des Apôtres, de Papes et de nombreux martyrs.

L'archéologue et l'artiste trouvent dans ce trésor des objets du plus grand intérêt, en particulier deux croix d'orfèvrerie; l'une, dite *Croix de Pélage*, est celle que ce roi faisait porter devant lui dans les batailles; elle est de chêne, et se trouve enchâssée dans un reliquaire en filigrane d'or d'un travail splendide; une inscription fait connaître qu'elle fut donnée par le roi *Adefonsus* et la reine *Sehemena* (Ximena), *era* 946, *A. D.* 908.

L'autre croix est plus ancienne encore; elle est nommée *Croix des Anges* et a la forme d'une croix de Malte. Elle porte l'inscription suivante :  
« Susceptum placide maneat hoc in honore Dei.  
« — Offert Adefonsus humilis servus Christi. —  
« Hoc signo tuetur pius, hoc signo vincitur inimicus, — Quisquis auferre præsumpserit mihi,  
« fulmine divino intereat ipse : nisi libens voluntas dederit mea. » N'oublions pas de mentionner enfin un petit dyptique d'ivoire sculpté, enchâssé dans un cadre d'argent finement travaillé, et datant pour le moins du x<sup>e</sup> siècle.

La *Camera santa* a conservé sa décoration primitive, qui en fait un véritable petit bijou ; le pavement est en mosaïques et ressemble aux œuvres normano-byzantines du ix<sup>e</sup> siècle que l'on rencontre encore fréquemment en Calabre et en Sicile.

Nous avons dit que sous le Trésor se trouve la chapelle de *Sainte Léocadie*. Pour nous, Belges, cette Sainte présente un intérêt tout particulier, parce que ses reliques furent vénérées dans notre pays pendant plusieurs siècles.

Sainte Léocadie est, comme on le sait, une vierge martyre de Tolède ; elle est célèbre par son apparition à l'archevêque saint Ildefonse, qui coupa une partie de son manteau avec l'épée du roi Récarède, lequel se trouvait à ses côtés lors de cet événement.

Le corps de la sainte fut donc transféré de Tolède à Oviédo, avec les autres reliques, au VIII<sup>e</sup> siècle, et demeura caché un certain temps, au Mont-Sacré. Plus tard, on ne sait à la suite de quelles circonstances, il fut transféré dans le Hainaut, à l'abbaye bénédictine de Saint-Ghislain, tandis que les autres reliques restaient à Oviédo.

L'unité catholique ayant été rétablie en Espagne, et l'église de Tolède se trouvant délivrée du joug musulman, on eut vent, en cette ville, de l'enlèvement du corps de sainte Léocadie, et l'on découvrit

le lieu où il reposait. A partir de ce moment, on fit, mais en vain, des instances réitérées pour rentrer en possession d'un aussi précieux trésor ; l'abbaye de Saint-Ghislain ne voulait pas s'en dessaisir.

Les choses en restèrent là jusqu'au temps de Philippe II ; ce roi joignit à tant d'autres mérites celui de rendre à sa patrie le corps de sainte Léocadie, moyennant le don de deux autres corps saints dont il dota l'abbaye de Saint-Ghislain. Cette affaire cependant souffrit beaucoup de difficultés, et ne s'arrangea que grâce à l'intervention des plus grands personnages de l'époque. La translation eut lieu enfin en 1575, avec une pompe et un concours de fidèles qui rappelaient les plus beaux âges de foi.

La cathédrale d'Oviédo renferme, comme celle de Léon, un *Escorial* ou *Panthéon* où sont déposées les cendres des anciens rois des Asturies. Il ne présente plus, hélas ! aucun intérêt archéologique, ayant été démoli et rebâti en 1712. Heureusement que l'historien Moralès nous a conservé le souvenir de l'ancien édifice, de ses peintures et de ses inscriptions antiques, dans une description des plus exactes.

Une belle châsse se trouvait exposée devant le chœur des chanoines ; elle reposait sur un piédestal recouvert de velours rouge et était environnée



de cierges. C'était la châsse de saint Vincent martyr, l'un des trois grands diacres-martyrs ; c'est en son honneur que fut bâtie, en 1281, à Oviédo, près de la cathédrale, l'abbaye qui porta son nom. Lorsque les moines en furent expulsés (nous en vîmes encore un, qui conserve son habit religieux comme une relique précieuse d'un heureux passé), le corps de saint Vincent passa au trésor de la cathédrale. Nous nous trouvions là, le jour même de la fête du saint. Après les vêpres, une procession solennelle s'organisa, et les vénérables chanoines, chargeant sur leurs épaules le précieux fardeau, le reportèrent au trésor, par le magnifique escalier qui y conduit. Ce fut pour nous une excellente occasion de pénétrer de nouveau dans la *Camera Santa*, et d'y satisfaire à notre pieuse curiosité et à notre dévotion.

Le bon chanoine Palacio nous promena dans toutes les rues de sa chère ville d'Oviédo. Nous eûmes l'occasion de voir combien il y est aimé et respecté, et avec quelle charmante simplicité il répond à la confiance de ses concitoyens. Des pauvres venaient l'accoster et lui parler de leurs peines, les enfants lui prenaient les mains et les baisaient en souriant. Souvent on lui disait :

— *Padre Joaquim*o, entre donc chez nous !

Et toujours il avait une bonne parole à rendre à chacun.

Il nous conduisit chez le prieur du chapitre, vieillard nonagénaire, mais jouissant encore d'une santé parfaite et de toute l'énergie de l'âge mûr. Nous entendant frapper à sa porte vermoulue, il nous cria en passant la tête par la lucarne :

— Entrez, entrez, soyez les bien-venus ! — et le vénérable vieillard descendit, en courant, au devant de nous.

Tout est pauvre dans sa demeure ; des murs nus, blanchis à la chaux, quelques vieux meubles, çà et là un tableau de famille, enfin une petite bibliothèque bien composée, voilà tout ce que l'œil rencontre dans la modeste retraite de ce digne ecclésiastique. Et cependant, sa charge lui rapporte des revenus importants ; mais tout passe en bonnes œuvres. C'est lui, presque à lui seul, qui soutient l'école du chapitre, établissement intéressant au plus haut degré et qui, tout plein encore de vitalité, est un curieux spécimen de ces admirables institutions enseignantes du moyen-âge que nous ne connaissions que par les livres.

Ce digne prêtre est malheureusement le dernier bénéficiaire de cette charge ; après lui, elle sera supprimée, et l'on n'aura plus à Oviédo qu'un doyen du chapitre.

Malgré son âge avancé, il s'occupe activement de l'histoire de son pays. Je ne fus pas médiocrement surpris en recevant de lui, peu après

mon retour en Belgique, une lettre latine parfaitement rédigée, par laquelle il me demandait de l'aider à rechercher la date exacte de la translation du corps de sainte Léocadie, à l'abbaye du Hainaut qui le posséda si longtemps. « Adressez-vous, disait-il, à l'Abbé de Saint-Ghislain, et « veuillez faire des recherches dans les archives « de cette abbaye. » — Hélas ! il comptait sans les bouleversements de notre pauvre patrie !

Nous visitâmes l'ancienne abbaye de Saint-Vincent. On nous y montra la cellule et la tombe de Dom Feye, moine historien du siècle dernier, célèbre pour sa saine critique ; ses œuvres comprennent 19 volumes in 4°.

D. Joachim nous montra encore de nombreuses églises, qui ont conservé, pour la plupart, des traces de l'architecture du ix<sup>e</sup> et du x<sup>e</sup> siècle. Un tel ensemble de monuments de cette époque reculée est, je le pense, unique en Espagne, et pourrait former le sujet d'intéressantes études.

Il en est deux auxquels je ne pourrais me dispenser de consacrer quelques lignes ; ce sont les petites églises de *Santa Maria de Naranco* et de *San Miguel de Lino*, situées à quelque distance de la ville, sur le versant de la montagne. Elles furent bâties par Ramire 1<sup>er</sup>, vers 850, et se trouvent, aujourd'hui encore, dans leur état primitif, sans avoir subi aucune altération.



Toutes deux sont fort petites. La première est oblongue, et terminée à chacune de ses extrémités par un rang d'arcades reposant sur des colonnes. La seconde est cruciforme et offre la particularité remarquable de fenêtres qui n'étaient pas destinées à recevoir de vitrages ; une plaque de pierre, percée de trous qui forment de jolis dessins, est placée dans chacune des ouvertures, de manière à laisser passer assez de jour pour éclairer l'intérieur. Quant à la pluie et au vent, rappelons-nous que nous sommes en Espagne et non dans nos régions froides et humides du Nord.

L'ancienne église des Franciscains d'Oviédo renferme encore les restes de son fondateur, frère Pierre, l'un des premiers disciples de saint François.

Nous vîmes aussi la bibliothèque et les archives de la cathédrale ; nous y remarquâmes surtout les *Libros de Becerro*, ou registres contenant le détail de tous les dons en argent ou en nature faits à la cathédrale durant le cours de plusieurs siècles. Ce nom singulier leur vient de leur reliure en peau de veau ; il est populaire et en usage dans toute l'Espagne.

Le savant archiviste et chanoine magistral attira notre attention sur un petit objet fort curieux : c'est un diptyque en ivoire, d'un travail païen, qui, à l'origine, doit avoir servi de tablettes

à quelque Romain de haut rang dans la péninsule, et fut utilisé plus tard à l'usage de la liturgie chrétienne. On y lit encore les noms d'évêques et d'autres chrétiens dont on faisait mémoire au saint Sacrifice.

Je ne puis oublier un détail qui est d'un intérêt spécial pour la Belgique. Le grand retable du maître autel, à la Cathédrale d'Oviédo, est l'œuvre d'un Belge, nommé dans les livres de comptes *Giralte van Delboba* ou *Dalboba*; ce travail, qui est considéré comme le plus remarquable du genre en Espagne, fut exécuté de 1511 à 1517. L'archiviste serait enchanté d'obtenir quelques notes biographiques sur ce sculpteur belge, et me pria de lui en procurer. Jusqu'ici, mes recherches sont demeurées infructueuses. Quelqu'un de mes lecteurs serait-il en mesure de lui fournir des renseignements à ce sujet ?

Le bon chanoine Palacio nous fit aussi l'honneur de nous introduire auprès de Mgr l'évêque d'Oviédo. Sa Grandeur était occupée à donner le sacrement de Confirmation à quelques enfants de la ville; nous assistâmes à la cérémonie qui s'accomplissait dans l'*Atrium* de la *Camera santa*.

En Espagne comme en Italie, on a conservé l'antique usage de donner la Confirmation aux enfants dès leur bas âge; de cette manière, presque tous les chrétiens ont le bonheur de recevoir

le caractère distinctif et ineffaçable des soldats du Christ. Cet usage est facilité par le peu d'étendue qu'ont les diocèses, ce qui permet d'apporter aux évêques les enfants, sans les exposer aux fatigues d'un long voyage.

Nous quittâmes Oviédo avec regret et non sans éprouver un sentiment bien vif de reconnaissance envers notre excellent ami le chanoine.

Lors de nos derniers adieux, il nous restait encore quelque espoir de le revoir lui et son antique cité; car, toujours incertains du départ de Gijon, nous commencions à aimer notre captivité dans le bon pays des Asturies. Cependant il n'en fut pas ainsi. A peine descendus du train à Gijon, nous apprîmes l'arrivée inopinée d'un petit vapeur qui devait lever l'ancre le soir même pour La Coruña.

En avant donc ! Faire nos paquets, prendre un léger repas et nous transporter à bord de la *Mariana*, ce fut l'affaire de quelques instants.

Il y avait calme, le temps était on ne peut meilleur; tout nous promettait une heureuse traversée... mais nous comptions sans les bateaux espagnols.

Saint Jacques de Compostelle, assistez-nous !

---





## CHAPITRE VII.

### SANTIAGO.

A bord de la *Mariana*. — *Mi Dios ! que mar !* — On parle latin. — Quarantaine. — Galice. — La *Coruña*. — On croirait voir la ville en feu ! — Soldats à l'église. — Saint Jacques de Compostelle ! — Autrefois et aujourd'hui — Au clair de la lune. — Spectacle touchant. — Cathédrale. — La *Gloria*. — *Porta Santa*. — Saint Martin, second chef de la Province. — L'abbaye. — Découverte du tombeau de saint Jacques. — Description — La statue d'argent. — La *Compostella*.

Quittons enfin le rivage des Asturies et partons pour la Galice, où, après avoir doublé le cap Finis-terre, nous aborderons dans l'antique cité phénicienne de *La Coruña*.

Un mot sur la traversée. Elle ne fut pas bien longue ; cependant ce fut la plus pénible de toutes celles que j'aie jamais faites. La mer était bonne, mais le bateau était... espagnol !

Il n'y avait pas de cabines : un petit réduit, de

quelques mètres carrés de superficie, servait de refuge à tous les passagers. Il fallait y dormir, y manger, s'y occuper, pendant toute la traversée qui fut de deux nuits et un jour.

Mais nous ne fîmes rien de tout cela.

A neuf heures du soir, premier coup de sifflet. C'était l'heure fixée pour le départ.

Vers dix heures, on siffle encore. Rien ne bouge !

A onze heures, enfin, s'effectue le départ. Et quel départ !

Je ne décrirai pas la traversée, ni les côtes de la mer de Biscaye, ni quoi que ce soit. Un mot suffira pour dépeindre notre position : pendant trente-six heures nous restâmes étendus sur les bancs, comme des ballots, sans dire un seul mot, et à peine capables de distinguer le jour de la nuit, tant notre état était affreux. Nous étions comme morts.

Comment expliquer cela ? Je ne puis attribuer cet effet qu'à la place que nous occupions sur le bateau et qui était trop rapprochée de la machine. La plupart des voyageurs souffraient cruellement comme nous ; mais les effets variaient suivant les dispositions physiques de chacun.

Tenterai-je une description des passagers ? Je les vis à peine.... Une famille espagnole attira cependant notre attention.



— *Mi Dios ! que mar !* s'écriait la pauvre dame.

— *Ah ! ah ! señor, señor !*

Ou bien encore, si la position devenait insoutenable :

— *Santa Teresa de Gesu !*

Et les petits enfants de crier à tue-tête, à chaque secousse indiscreète :

— *Papaito, papaito !*

Il y avait à bord un digne prêtre des environs d'Oviédo, qui allait passer son baccalauréat en Droit Canon à l'université de Santiago. J'appris plus tard de lui qu'il n'y a plus en Espagne que trois universités qui aient conservé cette faculté.

Par bonheur, il m'avait pris d'abord pour un ministre anglican, à cause sans doute d'un air de spleen bien accentué que m'avaient donné les accidents de notre triste traversée. Je fus donc laissé à moi-même.

Mais lorsque nous eûmes jeté l'ancre devant La Coruña, où il nous fallut passer toute une nuit à attendre la *Sanita*, le malaise diminua et nous fîmes quelque peu connaissance.

L'excellent homme ne savait que faire pour me soulager ; il m'apportait du pain, du jambon, que sais-je ? La seule vue m'en donnait des nausées ! Ensuite il me parla latin. — C'était bien le moment ! Cependant il fallut causer quelque temps avec lui. En toute autre circonstance, cette charité

exquise et la conversation intéressante du digne ecclésiastique m'eussent été des plus agréables. Mais, oserai-je l'avouer ? A ce moment-là, je l'eus souhaité aux antipodes.

Nous passâmes donc une dernière nuit de supplice en vue du port. Au point du jour, une embarcation montée par six hommes en uniforme, vint à notre bord. C'était la *Sanita*. Le capitaine leur déroula quelques papiers, et tout fut dit. Nous fûmes déclarés *sains* de corps... Jamais nous ne l'avions été si peu !

La quarantaine faite, on nous permit de descendre à terre. Nous ne demandions pas mieux, jurant bien, mais un peu tard, qu'on ne nous y prendrait plus !

Quelques heures de repos, dans un hôtel assez médiocre, il est vrai, mais qui nous parut un véritable paradis, eurent bientôt réparé nos avaries.

— Nous ne retournerons pas par mer ! dis-je à mon compagnon.

— Plutôt nous pendre... aux queues de douze mules !

— Et nous faire broyer tous les os dans une diligence espagnole !

Il nous restait à faire six heures de coche pour arriver le même soir à Santiago, autrement dit Saint-Jacques de Compostelle ou de Galice.

En attendant le départ de la montagne roulante, allons faire un tour en ville.

Nous voici donc à La Coruña, colonie phénicienne, extrémité du monde connu des anciens, *Finisterre* ; cette ville fut prise par les Romains, l'an de Rome 693, et nommée par Junius Brutus *Ardobicum Corunium* ; depuis peu, elle est la capitale de la Galice, en remplacement de Santiago.

La plupart de ses constructions sont modernes. Toutes les façades y sont vitrées, depuis peu au-dessus du sol jusqu'au toit. Ce singulier usage doit provenir de la manie des balcons, répandue dans toute l'Espagne. Les pluies étant très abondantes en Galice, contrairement au reste de la péninsule, il a fallu vitrer les balcons ; et comme il y en a à chaque fenêtre, il a paru plus simple d'adapter une façade de bois et de verre ou une suite de balcons vitrés et reliés entre eux, sur le mur antérieur de chaque maison. Ce genre de construction a bien son mérite et rend les habitations très agréables. Mais, quand le soleil couchant vient darder de ses lumineux rayons sur ces immenses surfaces de vitrages, et se reflète ensuite dans les eaux du port, on croirait voir la ville en feu.

C'était un dimanche ; nous nous rendîmes à l'église. La piété du peuple, ici, ne vaut pas celle qui nous édifia tant dans les bonnes provinces



basques. Ceci soit dit, cependant, sans faire tort aux Galiciens ; ils m'ont paru grands partisans de démonstrations extérieures, peu en harmonie avec nos mœurs.

Soudain le clairon retentit dans les rues, puis des roulements de tambour. Un détachement militaire fait son entrée dans l'église, afin d'y satisfaire au précepte dominical de l'assistance au Saint-Sacrifice. La tenue des soldats est bonne, et sous leur uniforme on reconnaît encore de bons et sincères chrétiens.

Mais, hélas ! sans se douter de l'inconvenance de cet acte, ils ne craignirent pas de profaner le lieu saint en y exécutant la musique licencieuse de Wagner ! *Nesciunt quid faciunt !* Mais, est-ce là, dites-moi, de la musique de soldat, de la musique d'église, ou même de la musique d'honnête homme et de chrétien ?

Il y a peu de monuments à La Coruña. Nous n'y remarquâmes guère que la petite église de *San-tiago*, qui est du XII<sup>e</sup> siècle ; elle présente à l'intérêt de l'archéologue un petit portail roman à colonnes torsées, surmontées chacune, en guise de chapiteau, d'un grand bœuf qui gémit sous le poids d'une arcade. Le tympan est monolithe, et porte en demi-relief l'image de l'Agneau de Dieu.

Partons pour Saint-Jacques de Compostelle. Nous voilà bien près du but de notre voyage : une étape de six heures nous en sépare encore.

Mais il est temps, cher lecteur, de dire ce qu'est devenu, en ce siècle de progrès, l'un des lieux de pèlerinage les plus célèbres du monde.

Cette jolie route que nous parcourons et qui relie au célèbre tombeau du grand apôtre de l'Espagne le port le plus important de la Galice, ne vous semble-t-il pas qu'elle doit être toujours encombré de pèlerins ? Ne croyez-vous pas y voir des groupes nombreux de pieux visiteurs, accourant, le bâton d'une main, le chapelet de l'autre, et venant de toutes les plages de l'Europe, s'acquitter d'un vœu, ou implorer pour eux et les leurs, l'assistance du patron des Espagnes ?

Détrompez-vous ; nous sommes seuls ! — Demain encore nous serons seuls à nous prosterner sur la dalle du sanctuaire, usée sous les genoux et les baisers de nos ancêtres. Demain, on se racontera comme une nouvelle que deux pèlerins, *Señores Flamengos*, sont venus rendre hommage à *Santiago* !

O âges de foi, où êtes-vous ?

En effet, où sont-ils les temps où il fallait des chevaliers de *Santiago* avec leurs vastes hospices échelonnés depuis les Pyrénées jusqu'ici, pour héberger, conduire et protéger, chaque jour, d'épaisses phalanges de chrétiens ?

Le soleil se couchait derrière les hauteurs qui couronnent Compostelle, lorsque nous pénétrâmes

dans la ville sainte de l'Espagne. La sombre silhouette de ses noirs monuments, groupés sur quelques mamelons entassés dans un fond, se dessinait en lignes distinctes sur un ciel de pourpre et de feu.

Nous descendîmes à la *Fonda Ferro Carrillana*. Nos petites affaires y étant réglées, nous résolûmes, malgré la fatigue d'un long et pénible voyage, d'aller faire, le soir même, notre première visite au tombeau de l'apôtre saint Jacques-le-Majeur.

Eclairés par les pâles lueurs de la lune, nous parcourions des ruelles étroites, dont les plus larges pouvaient avoir trois mètres ; dallées sur les côtés, elles sont sillonnées, au milieu, par un égout profond qui recueille les eaux pluviales, très abondantes en Galice à certaines saisons. Il y a beaucoup d'arcades, çà et là une petite place, *plazuela*, heureux point de repère pour l'étranger, au milieu de cet inextricable labyrinthe. A chaque pas on rencontre de somptueux monuments de pierre, hospices, hôtelleries, couvents, écoles... d'autrefois, — aujourd'hui magasins, casernes, bureaux, etc. ! *O tempora !* — Toute la ville, qui a conservé parfaitement son cachet d'antiquité, paraît n'être qu'une vaste dépendance du tombeau de saint Jacques, destinée à recevoir les visiteurs et les amis du grand Apôtre.



Enfin, nous voilà devant la cathédrale ; nous débouchons sur l'éternelle *Plaza de la Constitución*, nom imposé depuis 1835 à la place principale de chaque ville et même des plus humbles villages de l'Espagne.

Un touchant et saisissant spectacle s'offrit inopinément à nos yeux. Au moment où nous arrivions aux abords de la cathédrale, Notre-Seigneur en sortait pour aller fortifier dans son combat suprême un pauvre moribond. Le T. S. Sacrement était porté sous un dais, entouré de plusieurs ecclésiastiques en surplis et précédé d'une longue file de confrères qui portaient des torches à la main. Le cortège traversa lentement la place, presque déserte à cette heure tardive, éclairant de ses nombreux flambeaux les antiques façades de l'abbaye de Saint-Martin et de l'hospice Fonseca ; enfin, il disparut sous les arcades d'une rue en tunnel, et nous laissa seuls à nos méditations au milieu des ombres d'un crépuscule croissant toujours et que la lune avait peine à combattre.

Nous ne pûmes pénétrer dans l'édifice.

Que de charmes cependant dans cette première reconnaissance des lieux ! Nous fîmes lentement le tour de la cathédrale, parcourant, l'une après l'autre, et à plusieurs reprises, les quatre places qui l'encadrent et l'isolent complètement de toute habitation. Un coup d'œil suffit pour nous faire

reconnaître en elle le plus beau monument roman de toute l'Espagne. Il date de 1082, et est donc plus ancien de 22 ans que la basilique de Saint-Sernin à Toulouse, avec laquelle il présente une analogie frappante.

Il est vrai que l'extérieur du monument a subi de malheureuses modifications. Les tours furent reconstruites et la façade fut rebâtie au siècle dernier ; mais l'antique façade romane reste debout derrière la nouvelle, avec son portail unique au monde, surnommé *la Gloria*. « La porte de la « Gloria, dit M<sup>me</sup> de Robersart, que les Anglais « ont copiée, est un poème de pierre ; les figures « byzantines de grandeur naturelle qui composent « le portique, vivent, parlent et semblent murmurer quelque chose des joies éternelles (1). »

Décrirai-je les quatre faces de l'édifice, avec leurs portails nombreux nécessités par l'affluence des pèlerins ? Parlerai-je des places qui l'entourent, encadrées de monuments publics de tous les siècles et de tous les styles, parmi lesquels le nom de l'archevêque Fonseca se retrouve à chaque pas ? — Non, cela m'entraînerait trop loin. Remarquons seulement un petit portail caché derrière le chœur de l'édifice, et nommé *Porta Santa* ; la porte en est toujours fermée, si ce n'est en

(1) Lettres d'Espagne. Bruges. 1879.

l'année du Jubilé. La *Plaza de San Martin* porte aussi le nom d'*Azabacheria*, ce qui signifie, lieu où l'on vend des grains, ou chapelets. C'est ici que les pèlerins se fournissaient autrefois de ces objets de piété, si recherchés à leur retour par leurs parents et amis d'outre-monts.

Saint Martin est en Galice l'objet d'une grande et antique vénération; notez bien que ce n'est pas notre grand saint Martin de Tours, mais bien Saint Martin, apôtre de la Galice. Il vient après *Santiago* ou Saint Jacques, et est surnommé *el secundo cabo de la Provincia*, le second chef de la province. Aussi a-t-il son abbaye à côté du tombeau du grand Apôtre, abbaye fondée en 912 par le roi Ordoño II, et occupée depuis lors jusqu'en 1835 par les moines bénédictins. Lors de la suppression, c'est d'ici que partirent pour l'Australie D. Salvados et D. Serra, aujourd'hui évêques l'un et l'autre, et fondateurs de la colonie bénédictine de la Nouvelle-Nursie, qui a produit déjà de si beaux fruits de christianisation et de civilisation chez les sauvages océaniens.

L'abbaye de Saint-Martin, l'une des plus illustres et des plus belles de l'Espagne, mérite une mention spéciale; empruntons-en la description à l'auteur déjà cité :

« Nous avons été un soir à San Martino, l'ancien et royal monastère des Bénédictins, écrit



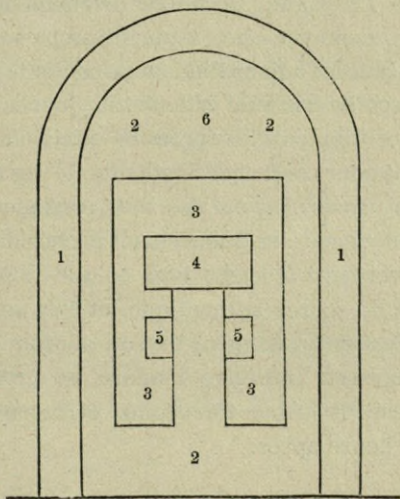
« M<sup>me</sup> de Robersart. Je n'ai jamais rien vu qui  
« m'ait plus enthousiasmée, plus jetée dans le  
« respect et l'admiration des ordres religieux.  
« Tout y est magnifiquement grave; tout y est  
« calculé pour l'étude et la méditation, tout res-  
« plendit de largeur, d'air et de lumière. Les fon-  
« taines et les jardins intérieurs sont entourés de  
« vastes cloîtres qui ne peuvent être surpassés en  
« beauté. D'immenses galeries, que les flambeaux,  
« l'autre soir, semblaient prolonger à l'infini,  
« quatre escaliers royaux, derniers mots de la  
« science de l'équilibre, car ils paraissent sans  
« appui, une très belle église, la bibliothèque,  
« l'immensité, tout confond, ravit et fait dire :  
« Voilà la digne demeure de ces hommes de Dieu,  
« science et honneur du monde ! » (1).

Mais il est temps de parler du tombeau de saint Jacques et de tout ce qui l'entoure. Nous étions pourvus de nombreuses recommandations ; aussi nous fut-il possible de tout voir avec le plus grand intérêt. Toutefois nous regrettâmes l'absence momentanée de M. le chevalier Guerra, de Madrid, archéologue distingué, chargé d'étudier au point de vue historique la découverte du tombeau de saint Jacques, qui vient d'être faite dans le courant de 1879.

(1) Lettres d'Espagne. Bruges. 1879.

Au temps des invasions mauresques, le corps de saint Jacques fut enfoui dans l'église, à une grande profondeur ; depuis 700 ans on ne l'avait point revu, et on savait seulement par la tradition qu'il devait se trouver sous l'autel majeur. L'an dernier, le cardinal-archevêque de Santiago résolut de faire pratiquer des fouilles à cet endroit, et elles furent couronnées du plus heureux succès : on retrouva le corps de saint Jacques et des deux disciples qui l'aidèrent dans son apostolat et sont toujours représentés à ses côtés.

Je crois que le lecteur m'en saura gré, si je m'étends un peu sur ce sujet si plein d'actualité. Voici donc la disposition des lieux, telle que je l'ai recueillie sur place.



1. Mur extérieur du sanctuaire.
2. Excavation faite sur toute l'étendue du sanctuaire, à une profondeur d'environ deux mètres.
3. Maçonnerie découverte sous le maître-autel, et datant de l'époque où fut caché le corps de saint Jacques.
4. Lieu où fut découvert le corps du saint Apôtre.
5. Niches dans lesquelles reposaient les reliques des deux disciples.
6. Lieu où repose actuellement, et provisoirement, la châsse en fer forgé qui contient les reliques de saint Jacques et de ses disciples.

Les reliques du grand apôtre furent donc retrouvées dernièrement à la grande joie des fidèles de toute l'Espagne. Si un tel événement se fût produit au moyen-âge, toute l'Europe se serait mise en branle; aujourd'hui on se contente de lire cette nouvelle dans un articulet de journal.

Non seulement les preuves archéologiques abondent pour confirmer l'authenticité des saintes Reliques, mais il y eut des faits prodigieux. On les tenait encore soigneusement cachés dans les procès verbaux officiels; tout ce que je pus apprendre de source authentique, et cela non sans peine, c'est qu'au moment où l'on pénétra auprès du sarcophage, une vive lumière se produisit; un maçon fut frappé de cécité, et recouvrit la vue une heure après.



Il nous fut permis de nous rendre en toute liberté et à plusieurs reprises dans ces lieux vénérables dont l'accès est interdit au public ordinaire. Nous pûmes nous agenouiller devant les saintes Reliques, prier longtemps devant la châsse, la toucher, l'examiner, voir en détail tous les lieux où les Reliques avaient reposé pendant sept siècles.

Il est peu de pèlerins de Saint-Jacques qui aient eu ce bonheur, et certes le moment ne pouvait être mieux choisi pour venir à Compostelle. En effet, à l'heure où j'écris ces lignes, il est probable que les excavations pratiquées sous le chœur auront été comblées et qu'une place plus digne, mais moins accessible à la piété des fidèles, aura été assignée au précieux trésor découvert après tant de siècles d'attente.

Un mot encore sur la célèbre statue de Saint Jacques qui se trouve au-dessus de l'autel. Elle est en argent massif, et date de 1188. Deux escaliers y conduisent; d'après un pieux et antique usage, les pèlerins y montent d'un côté, baisent la statue en s'appuyant sur les épaules du saint, comme pour se décharger sur lui du poids des misères de la vie, et descendent du côté de l'Évangile.

Il faut clore ce chapitre. — Je n'ai rien dit de l'intérieur du bel édifice roman, de l'immense encensoir suspendu par quatre chaînes devant le

chœur et que l'on fait balancer au moyen d'une mécanique, du beau trésor de reliques, des enfilades de confessionnaux presque tous inutiles et déserts aujourd'hui, où l'on peut lire encore les anciennes inscriptions : *lingua gallica, germanica, anglica*, etc., rien enfin de la crypte si pleine d'intérêt archéologique et que l'on nomme *Cathedral Veija*.— Il faut bien se borner.

Terminons notre pèlerinage en prenant la *Compostella*, ou attestation de notre visite à ces lieux saints; le doyen du chapitre nous la délivrera gratis, et, à l'exemple de nos pères, nous la déposerons, au retour, dans nos archives, comme un de nos titres de gloire les plus précieux !

---

## CHAPITRE VIII.

### A TRAVERS LE VIERZO.

Une course au clocher. — Nos amis. — Trois inconvénients. — Voie de mer ? jamais ! — Deux compagnons. — Le terrible *Jota*. — Dites trente ! — Lugo. — Murailles. — Vingt-quatre heures de supplice. — Ce fameux *coche* ! — Quand on *sait* voyager ! — Le Vierzo. — *Comer, si ; Dormir, no !* — Des *pollios* rôtis. — Le second acte. — Une alerte. — En voiture, et gratis ! — Fin de la campagne du Vierzo. — Le monde civilisé. — Valladolid. — Cathédrale. — *San Pablo* et sa façade. — Le Musée. — Lessive en Espagne.

Le premier but de notre voyage était atteint ; mais nous ne comptons pas en rester là. On ne passe pas les Pyrénées sans voir Madrid, Séville, Cordoue et tout ce monde nouveau de l'Espagne méridionale. Enfin les souvenirs de la grande héroïne chrétienne, sainte Thérèse, nous appelaient, à leur tour, à Avila, à Alba, et ailleurs.

En avant donc !



On resterait volontiers quelques jours au tombeau du grand apôtre de l'Espagne, tant ce séjour est attrayant pour un cœur chrétien ; mais il nous fallut abréger, car nous avions notre rendez-vous à Burgos.

Cependant nos mécomptes de Gijon nous furent fatals. Las d'attendre, nos amis prirent les devants ; le rendez-vous fut transféré sans cesse, de Valladolid à Madrid, de Cordoue à Malaga, à Grenade et jusqu'à Gibraltar, où nous les atteignîmes enfin à leur retour d'Afrique, après une course au clocher à travers l'Espagne.

Mais rassurez-vous, cher lecteur ; si nous nous pressons, ce sera un peu en philosophes, et sans rien perdre des merveilles de la route.

Nous prîmes congé de nos excellents hôtes et amis de Santiago : le chanoine Villonia (ancien moine cistercien, qui ne parle que les larmes aux yeux de ses années de vie claustrale avant la suppression), *el Señor Dyonisio Lopez de la Torre*, secrétaire de S. Em. le Cardinal-Archevêque, qui nous remit sa carte de visite, en lettres blanches sur fond noir, selon l'usage propre aux ecclésiastiques espagnols, et autres prêtres de distinction. Nous n'avions pu voir le cardinal, absent pour le moment, mais nous le croisâmes sur la route de La Coruña, comme il revenait à Santiago.

Si jamais vous allez à Santiago, ne descendez

pas à la *Ferro Carillana*, notre fonda ; les gens y sont aimables et le fromage de Galice excellent ; mais ces avantages ne sont pas à même de compenser trois inconvénients majeurs, à savoir : bruit infernal de diligences et de mules ensorcelées, parfums méridionaux, compagnons de lit innombrables !

Valladolid, pour le quart d'heure, était notre point de mire. Du fond de la Galice, grosse affaire que d'y parvenir rapidement ! Voie de mer ? — Jamais ! — Voie de terre ? — Laquelle ? — A pied, à cheval, en voiture, en chemin de fer ? — Tout cela sera mis à contribution !

Volontiers nous eussions pris la route de Vigo et Lugo, mais cet itinéraire nous eût fait perdre vingt-quatre heures. Force nous fut donc de rebrousser chemin vers La Coruña. Au reste, nous n'y perdions guère, car le temps était pluvieux ; nous étions à la seconde moitié de septembre, époque où commence en Galice la saison des pluies.

De La Coruña à Lugo, il y a un tronçon de voie ferrée, extrémité de cette fameuse ligne de Galice qui est en construction depuis un temps infini et demeure inachevée à cause de l'opposition que lui font les villes maritimes de Santander et de Bilbao ; leur commerce, paraît-il, serait ruiné, si les ports de Galice étaient mis en communication

directe avec le centre de l'Espagne. Au point de vue religieux, c'est un bonheur que cette ligne demeure inachevée, car Madrid est un foyer de pestilence, d'où l'esprit d'irréligion et d'immoralité se répand tous les jours dans les provinces desservies par le chemin de fer.

Deux messieurs espagnols montèrent à La Coruña, dans notre compartiment, et firent avec nous toute la campagne dont nous allons parler ! L'un était un employé du gouvernement, qui venait de recevoir son changement pour Madrid ; l'autre, un Galicien hupé qui allait voir Paris. Le premier, fin matois, nous leva un coin du rideau derrière lequel se remue le monde gouvernemental de sa patrie ; l'autre, au risque de se fendre la poitrine, nous donna gratis des leçons de prononciation castillane. Nos gosiers, rompus depuis longtemps aux sons germaniques et flamands, rendaient à merveille le terrible *jota*, ce dont notre Espagnol se pâmait d'aise.

On en vint à parler voyage.

— Comment ! nous dit le jeune employé, vous payez pour votre bagage ? Quiconque *sait* voyager en Espagne est exempt de cette contribution. Venez voir plutôt au prochain enregistrement.

Toujours désireux de nous instruire dans l'art de voyager, nous le suivîmes au pesage. Notre homme avait soixante kilogrammes de bagages.



— Dites trente ! dit-il au peseur, et il lui glissa dans la main 8 réaux.

— Un voyageur, deux colis, trente kilogr. !

Nous reprîmes place avec lui dans le train.

— Je donne deux pésettes (francs) et j'en gagne vingt ! nous dit l'Espagnol triomphant. Voilà comment on voyage dans l'Espagne moderne.

Nous devions en voir bien d'autres.

Après une demi-journée de chemin de fer, nous arrivons à Lugo, le *Lucus Augusti* des Romains. Cette ville antique a conservé ses vieilles murailles du moyen-âge, chose rare dans notre siècle, même en Espagne. Nous roulons quelques instants en voiture sous ces murs de 30 pieds de haut sur 20 d'épaisseur ; ils sont flanqués de tours rondes garnies de lierre, et couronnés de canons étiques aussi inoffensifs que les canons de bois de Pékin et de Palikao. La ville, au haut de son mamelon, est restée fidèlement parquée dans son cadre carré et cyclopéen ; c'est là un de ses plus grands mérites aux yeux du touriste moderne.

A Lugo s'arrêtait la voie ferrée. Sous peine de perdre de nouveau une journée, il nous fallut, une demi-heure après notre arrivée, monter dans un bac infect, décoré du nom de coche, et partir pour Brañuelas, sans avoir vu les monuments de Lugo.

C'est un supplice de vingt-quatre heures auquel

nous nous condamnons — de midi à midi. Le pays est admirable; nous allons traverser le *Vierzo*; mais la bourse et les côtes auront à souffrir !

Rien de plus coûteux ni de plus massacrant que de voyager en diligences ou en bateaux espagnols.

— *Señores viageres, al coche !*

Faut-il vous le décrire de nouveau ce fameux coche ?

En avant, c'est toujours la même procession de douze à quatorze mules, au dos rasé, aux oreilles pointues, à la queue pelée; elles ressemblent à d'énormes souris; tout alentour, le même luxe de mayoraux, de zagals lançant des cailloux, de postillons aux couleurs vives, etc., etc.; à l'intérieur, des banquettes rembourrées de chêne verni, un plancher s'entr'ouvrant, mais par-dessus tout... une odeur à mettre en fuite un régiment de husards ! La source de ce mal affreux, nous la découvrimmes par après à l'impériale, où gisait entre nos malles un monstre marin de six pieds de long; il opéra sa descente dans un village en kermesse du *Vierzo*, aux applaudissements de toute la population, réunie pour le recevoir.

Comme nous avions un grand trajet à faire et que nous devions voyager de nuit, nous avons pris des places d'intérieur, tandis que nos deux

Espagnols s'étaient campés à l'impériale. Nous nous félicitons d'être seuls, en nous promettant bien de nous étendre un peu et de tâcher de prendre quelque repos.

Mais à peine est-on sorti de la ville que la diligence s'arrête, et nos deux hommes viennent s'installer auprès de nous.

— Quand on *sait* voyager, nous dit le jeune fonctionnaire, on donne cinq francs au mayoral et on en garde cinquante dans sa poche, tout en prenant des places d'intérieur.

C'est ainsi, lui dis-je, que vous sauvegardez les intérêts de votre gouvernement ?

— Bah ! les grands personnages volent des millions : nous autres nous serions bien dupes de ne pas nous indemniser là où nous le pouvons.

Ah ! pauvre Espagne ! Nation de voleurs et de volés, de dupeurs et de dupés, voilà ce que fait de vous votre révolution, votre nouveau régime tant prôné par ce monde de hâbleurs en redingotes ! Il y a un abîme, en Espagne, entre l'ancienne génération et la nouvelle, et cela dans toutes les classes de la société.

Jérusalem, Jérusalem, écoute la voix de tes prophètes ! reviens à ton passé glorieux, à tes mœurs, à ton Roi, à ton Dieu !

Malgré les secousses phénoménales auxquelles nous sommes soumis, dans un bac sans ressorts



et sur une route formée de quartiers de rocs, il nous faut admirer le paysage. Le *Vierzo* est cette partie de la Galice et de Léon que traverse la prolongation des montagnes des Asturies ; aussi, pendant vingt-quatre heures, ne faisons-nous que monter et descendre, longeant d'affreux précipices dont les ombres de la nuit ne peuvent dérober à nos regards les gueules béantes.

Les hivers y sont longs et rigoureux, mais en été le *Vierzo* est un petit paradis terrestre ; l'air y est pur et embaumé de mille parfums, les montagnes y sont couronnées de belles forêts, les vallées remplies d'une végétation luxuriante.

De tout temps, et jusqu'à l'invasion française, le *Vierzo* fut un pays de moines ; en 606, *San Fructuoso*, fils du seigneur de la contrée, y commença une série de pieuses fondations, et plus tard, vers 870, *San Genadio* continua son œuvre essentiellement civilisatrice. Aujourd'hui, au siècle du progrès, tous ces sanctuaires de science et de sainteté tombent en ruines et servent de repaire aux brigands. Ces monastères étaient si nombreux, au temps de la prospérité de l'Espagne, qu'au dire de Florez, dans son *España Sagrada*, Dieu seul qui peut compter les étoiles du ciel, était à même d'en évaluer le nombre.

Dès le départ, nous avions interpellé notre *señor*

*mayoral* pour apprendre de lui si nous avions quelque chance de pouvoir manger et dormir pendant la durée du trajet.

— *Comer, si ; dormir, no*, fut sa réponse.

Elle peignait exactement la situation. Il en fut bien ainsi, car après quelques essais infructueux, nous renoncâmes généreusement à fermer l'œil dans cette montagne volcanique qui avait nom diligence. Quant à *comer* (manger), l'occasion s'en présenta *une fois* pendant le parcours, et ce fut à Villafranca, à *une heure* de la nuit.

A Lugo, nous avons pris un morceau sur le pouce ; depuis lors plus rien. Aussi, nos estomacs creux nous servant de boussoles, nous dirigeâmes-nous, à travers les ombres d'une nuit épaisse et les dangers d'une écurie remplie de mules, vers le *comedor* de la *posada*.

— Que voulez-vous ? nous dit l'hôtesse en se frottant les yeux.

— *Comer, comer !* (prononcez *commère*).

— Un verre d'eau ? une cigarette ?

— *No señora ; puchero, pan, vino* (lisez *bino*), et tout ce que vous avez.

— Voulez-vous du chocolat, de la soupe, ou des *pollios* rôtis ?

— Qu'est-ce que cela, des *pollios* ?

Nous n'avions pas sur nous, pour le moment, notre dictionnaire de poche ; mais l'Espagnol, notre compagnon de route, nous vint en aide.

— Des *pollios*, dit-il, ce sont des boulets.

— Des boulets rôtis ! nous prend-on pour des Cosaques ?

Une inspection de l'arsenal culinaire mit fin à cette complication. Les fameux boulets n'étaient autre chose que des poulets, ou plutôt de vieux coqs.

Chocolat, soupe, *pollios*, tout nous fut servi à la fois. L'Espagnol, qui ce jour-là n'avait pas eu son *puchero* et se sentait l'estomac en détresse, se mit de la partie, et en un instant tout fut expédié. Cette scène se passait à une heure de la nuit. Jamais nous n'avions dîné ni si tôt, ni si tard !

Nous n'avions pas encore avalé la dernière bouchée que déjà, de sa voix de Stentor, notre mayoral lâchait son sempiternel :

— *Señores viageres, al coche !*

Le second acte de notre drame comico-tragique commençait ; il dura jusqu'à midi, heure de notre bienheureuse arrivée à Brañuelas. A l'extérieur, toujours les mêmes gambades, les mêmes cris, les mêmes claquements ; à l'intérieur, des secousses monstrueuses : nous nous étançonions des pieds et des mains, chacun dans son coin, mais en vain ; un moment de distraction suffisait pour nous aplâtrer le crâne contre le plafond de la diligence, ou pour nous faire prendre les pieds dans les ceps d'un plancher qui ne cessait de s'entrebâiller.



Au milieu de la nuit, deux hommes armés arrêtent la diligence..., ils se précipitent sur la portière et s'élancent à l'intérieur.....

C'étaient de paisibles gendarmes ! — race qui pullule en Espagne. Nous leur fîmes place; épuisés de fatigue et moins délicats que nous, ils s'assoupirent promptement, et, qui de droite, qui de gauche, ils ne tardèrent pas à nous tomber sur les genoux. Nouvel agrément de la route !

Au point du jour, nous aperçûmes un gros paquet à forme humaine, accroché au marche-pied de la diligence. C'était un pauvre matelot. Tombé malade à La Coruña au moment du départ de son navire, il était obligé maintenant d'aller le retrouver à Carthagène. Du nord de la Galice au fond de l'Andalousie, et cela à pied, dans une région torride ! Le pauvre homme en avait pour quarante à cinquante jours. Mais il trouvait le moyen, nous dit-il naïvement, de faire une bonne partie de la route en voiture et gratis, comme nous pouvions nous en convaincre de nos propres yeux. Il accepta avec reconnaissance quelques provisions de bouche que nous lui offrîmes.

Quant à nous, nous préférions au contraire nous servir de la voiture de saint François ; à chaque montée nous descendions avec notre ami l'espagnol, nous remettant de nos contusions en respirant à pleins poumons le bon air des montagnes,

à l'heure si poétique et si pleine de charmes du réveil de la nature, dans un pays ravissant.

Nous suivions à peu près le tracé du futur et problématique chemin de fer de Galice ; il est jalonné par des ponts, des tunnels, des viaducs, des remblais, des déblais : tout y est, croirait-on, sauf les rails et le train. Et cependant, personne ne paraît y compter, sinon, peut-être, pour ses arrière-neveux.

On arriva enfin à Brañuelas ; on mangea, on se brossa, on se débarbouilla, on se reposa ; bientôt un train se forma et on partit pour Léon et Valladolid.

Ce train nous paraissait un palais ; moulus, brisés, nos Espagnols et nous, nous terminâmes cette mémorable campagne du Vierzo par quelques heures d'un doux sommeil dont rien ne put nous distraire.

A Léon, une heure d'arrêt nous permit de passer en hâte le pont au *Cuarto*, et d'aller faire un tour en ville pour y rafraîchir nos souvenirs et y dégourdir nos membres. De cette ville, le train nous conduisit à Venta de Baños, point central du croisement des lignes du Nord. Nous y logeâmes à la gare, dans un hôtel confortable, et le lendemain, de grand matin, nous nous trouvions en pleine Castille, à Valladolid, la capitale d'autrefois.

Nous voilà revenus dans le monde civilisé, sur

les sentiers battus. L'Espagne septentrionale est *faite*, comme on dit en jargon de voyageurs. Dorénavant tout changera d'aspect. Adieu villes du moyen-âge, pleines de charmes et d'attraits, Burgos, Léon, Oviédo, Santiago ! Reste encore Avila qui fait partie de ce groupe.

Valladolid et Madrid sont des villes modernes ; après cela , nous tomberons dans un nouveau monde, l'Espagne du Sud, plus intéressant peut-être à certains points de vue, à cause de la nouveauté des tableaux, mais dont le souvenir demeure moins doux à un cœur chrétien, épris des grandes et nobles traditions des âges de foi.

Valladolid était autrefois la ville la plus importante de la Castille, et servit de résidence royale jusqu'à Philippe II. Ce prince y naquit en 1527 ; Christophe Colomb y était mort en 1506. La ville est grande, peu habitée, et en général de construction moderne. Il n'y a guère de mouvement dans ses rues, si ce n'est aux abords de la *Plaza de la Constitucion*, grand *square* entouré d'arcades, sous lesquelles se logent d'innombrables boutiques de tailleurs, de chapeliers et de cordonniers : ce sont là les industries le plus répandues en Espagne.

La cathédrale, œuvre de Herrera, monument de style gréco-italien, est due, comme la *Plaza mayor* susdite, à l'initiative de Philippe II, ce



grand ami des arts et des lettres, ce fils si fidèle de notre sainte Église, dont la mémoire décriée par nos ennemis ne saurait être assez réhabilitée (1).

L'église de *San Pablo*, ou de Saint-Paul, se signale par une façade merveilleuse, vrai chef-d'œuvre de sculpture, d'un fini et d'une délicatesse extrêmes; elle date de la période de transition entre le gothique et la renaissance. Nous retrouvâmes plus tard des façades analogues à Salamanque, particulièrement à l'église de *San Esteban* (Saint-Étienne).

Jamais, dans nos contrées froides et humides, on n'oserait exposer à l'intempérie des saisons des trésors d'art et d'industrie comme celui-ci. Mais en Espagne on le peut impunément, et cette admirable façade, exception faite des détériorations brutales de la soldatesque de Soult, est aussi fraîche aujourd'hui, après quatre siècles d'existence, que le jour où le dernier coup de ciseau y fut donné, par ces humbles artistes qui n'ont pas même pris le soin de laisser leurs noms à la postérité reconnaissante. L'église de Saint-Paul fut détruite par les Français en 1806 et n'a pas été rendue au culte depuis lors.

Un mot encore sur le Musée. Il est érigé dans

(1) Voir les *Œuvres de M. de Gerlache*.

un ancien couvent où l'on a entassé des objets volés dans tous les autres couvents de la province. Presque tous sont dépourvus de valeur artistique, mais plusieurs d'entre eux offrent un intérêt historique. Nous vîmes là, entre autres choses, une quantité considérable de statues de bois, de grandeur naturelle, ayant servi autrefois à représenter la Passion de Notre Seigneur Jésus-Christ, dans ces grandes processions de la Semaine-Sainte, si populaires en Espagne et célèbres encore de nos jours à Séville. Ces statues sont faites avec art; elles ont des expressions parfaitement rendues, de douleur, de piété, ou de férocité, selon la nature du sujet; toutes ont une forte teinte de ce réalisme exagéré dans les formes, qui plait tant à nos frères d'outre-monts.

On nous montra aussi dans ce musée une collection d'une soixantaine de tableaux représentant les Papes de l'Ordre de saint Benoît; ils décoraient autrefois les cloîtres de l'abbaye des Bénédictins en cette ville, *San Benito*, qui fut jusqu'en 1835 l'abbaye-mère de la célèbre Congrégation de Valladolid.

Je fais grâce au lecteur des autres monuments moins importants.

Mentionnons pour finir une jolie promenade que nous fîmes le long du *Rio Pisuerga*, la principale des rivières qui baignent la ville. Cette

rivière a de l'eau, chose rare en Espagne ; des centaines de femmes, accroupies dans des bacs de bois jusqu'au milieu du lit de la rivière, y faisaient la lessive, non sans remplir les airs d'un caquetage fort peu harmonieux. Ce spectacle se répète en Espagne aux abords des villes, partout où il y a un filet d'eau.

Hâtons-nous de reprendre la ligne de Madrid, grande artère centrale de la péninsule. Sur cette ligne, les trains marchent moins mal qu'ailleurs ; quelques heures nous suffiront pour atteindre Avila.

A Avila je vous laisse, cher lecteur, jusqu'à notre prochain entretien ; vous vous trouvez là dans la ville de sainte Thérèse, tout embaumée encore de ses souvenirs et de ses vertus. Je vous y laisse, au pied de ses saints autels, dans la maison où elle naquit, dans les couvents où elle se sanctifia et où l'Esprit-Saint lui forma une âme héroïque, comme l'Église en a rarement porté dans son sein !

---



## CHAPITRE IX.

### AVILA.

Retard. — Les choses ont changé. — Un train par jour.

— Avila. — Sainte Thérèse. — *Convento de las Madres*. — Origines du Carmel Réformé. — Première église à Saint Joseph. — Reliques et souvenirs. — La Cathédrale et son cloître. — Deux chaires. — Une église fortifiée. — Les monstres de granit. — Maison paternelle de Sainte Thérèse. — Les Pères Carmes. — Qui mange du religieux en meurt ! — *San Tomas*. — Couvent de l'Incarnation. — *La terre que vous foulez est sainte*. — Reliques. — Une pieuse ruse. — Retour. — *San Vincento*. — Rencontre.

Partis de Valladolid, vers le soir, nous devions, d'après le guide officiel, arriver à Avila à 9 h. 25.

Il était minuit passé lorsque nous descendîmes du train ; et avant que l'omnibus nous eût conduits de la gare dans la ville, et à la *fonda del Dos de Mayo*, il avait sonné une heure à la cathédrale. Un tel retard nous surprenait encore, à

cette époque ; il faut un certain temps avant de s'habituer à ces sortes de choses.

Un auteur, très connu en Allemagne (1), qui fit le voyage d'Espagne en 1867, ne sait quelles louanges donner à l'organisation des chemins de fer de la péninsule, et prétend que sur tout le parcours de son itinéraire il ne lui arriva pas d'avoir à enregistrer un seul quart d'heure de retard. Je veux bien le croire sur parole. Mais, dans ce cas, les choses ont bien changé depuis lors ; car je ne crains pas d'avancer, qu'en 1879, presque tous les trains qui circulent dans la soirée ont de une à deux heures de retard, et quelquefois davantage. Je n'ai rencontré *qu'un seul* train, en Espagne, qui fût fidèle à ses heures ; c'est l'express (le seul express de l'Espagne) qui va de Madrid à Cordoue et Séville, trois fois la semaine.

Nous eussions dû, pour nous en tenir à notre itinéraire, prendre à Médina-del-Campo, entre Valladolid et Avila, l'embranchement à droite pour Salamanque. Mais il n'y a sur cette ligne qu'un seul train par jour, ou plutôt par nuit ; il part de Médina à 4 heures du matin. Le prendre, c'eût été nous retarder d'au moins vingt-

(1) Reinhold Baumstark, *Mein Ausflug nach Spanien*, im *Frueling* 1867. — Ratisbonne, 1868.

quatre heures et passer deux nuits blanches ; nous ne le pouvions, car un puissant aimant nous attirait en avant : c'était l'espoir de trouver enfin nos compagnons de Belgique. Nous les croyions à Avila ou à Madrid... mais ils fuyaient, fuyaient toujours...

Cependant nous vîmes Salamanque et Alba au retour.

Nous arrivons à Avila quand déjà la nuit l'a enveloppée d'épaisses ténèbres.

Saluons tout d'abord de cœur la grande sainte Thérèse dont le souvenir plane sur cette ville comme une auréole lumineuse.

Notre hôtel est en face du portail d'entrée de la cathédrale, dont la majestueuse silhouette se dresse devant nous à travers les ombres de la nuit. Avant d'aller en admirer les beautés, nous prendrons quelques heures de repos dont nous avons un si grand besoin, et demain, au chant du coq, nous serons debout.

Notre première visite fut pour le couvent des Carmélites, Saint-Joseph d'Avila, autrement dit *Convento de las Madres*. Laissant à droite la cathédrale, nous sortîmes des anciens murs de la ville, auxquels elle est adossée du côté de l'abside : traversant ensuite tout le quartier, relativement nouveau, qui s'étend de ce côté en dehors de l'enceinte primitive, nous arrivâmes à l'humble petit



monastère, qui fut la première fondation de sainte Thérèse.

C'est ici que, le 24 août 1562, après avoir surmonté des difficultés inouïes, la sainte commença avec quatre compagnes d'élite que Dieu lui avait choisies lui-même, l'œuvre de la Réforme du Carmel qui a illustré sa mémoire devant Dieu et devant les hommes.

Cette petite église de Saint-Joseph que vous voyez, si modeste et si simple, est celle-là même que bâtit sainte Thérèse en l'honneur de son grand protecteur du Ciel, dont elle nous dit n'avoir jamais rien demandé en vain. C'est de cet humble sanctuaire que se répandit bientôt dans le monde la dévotion à saint Joseph, aujourd'hui si florissante dans l'Église catholique tout entière.

Nous étions porteurs d'une lettre d'introduction auprès des bonnes filles de Sainte Thérèse, de la part de leurs sœurs de Belgique; aussi fûmes-nous reçus avec la plus grande cordialité. Qu'il est touchant de se trouver dans ce petit parloir antique, devant cette grille, ces boiseries, ce pauvre petit mobilier, que sainte Thérèse avait elle-même disposés avec tant d'amour pour ses chères filles! Elle nous a laissé, dans son admirable vie, écrite par elle-même, tous les détails de cette première fondation qui lui coûta tant de labeurs et de larmes. Seules, les consolations dont la favorisait

Notre-Seigneur, pouvaient la soutenir au milieu de tant d'épreuves (1).

Sainte Thérèse, on le sait, affectionnait particulièrement cette première fondation, et elle en conserva le gouvernement presque sans interruption jusqu'à sa mort, malgré les voyages incessants que nécessitaient ses nombreuses colonisations religieuses. Son corps, cependant, n'est pas conservé ici, mais bien à Alba, près de Salamanque, monastère dans lequel elle rendit sa belle âme à Dieu.

Privées d'un tel trésor, les carmélites d'Avila se voient dédommagées par un grand nombre de reliques précieuses de leur sainte fondatrice. Elles eurent la bonté de nous les laisser vénérer. Nous vîmes, d'abord, la clavicule de la sainte, puis les objets qui ont été à son usage : sa ceinture, sa cruche, sa tasse, sa discipline, ses livres, plusieurs de ses lettres autographes, le livre des Morales de saint Grégoire, dont elle se servait et qu'elle annota de sa main, son oreiller de bois, un manuscrit de saint Jean de la Croix, etc.

Dans l'intérieur de la clôture, on conserve, avec grand respect, sa cellule convertie en oratoire, ses vêtements, son lit, sa chaise ; dans le jardin

(1) *Œuvres de Sainte Thérèse*, édition du P. Bouix, tom. I.

coule encore la source que la sainte rendit potable et abondante par ses prières ; on y voit aussi le noisetier planté de sa main et les ermitages qu'elle y fit construire et où elle eut de célèbres visions.

Salut, oasis de paix et de douceur céleste, au milieu de l'aride désert de ce monde incrédule et ingrat !

Qu'il est heureux, pour l'honneur du genre humain, qu'il y ait encore, çà et là de par le monde, de ces asiles bénis, de ces écoles de perfection et d'amour où peuvent se retirer ceux d'entre nous, qui croient ne pouvoir faire un meilleur usage de la vie que de la consacrer tout entière à la grande œuvre pour laquelle elle leur a été donnée, celle de la sanctification de leur âme !

La cathédrale d'Avila est un édifice remarquable dont le caractère général est celui du style gothique du commencement du XIII<sup>e</sup> siècle ; elle fut, il est vrai, commencée en 1091, mais on mettait autrefois des siècles à bâtir ces splendides monuments. Au nord s'étend le grand cloître carré, appendice qui faisait jadis partie intégrante de toutes les églises collégiales aussi bien que des églises monastiques, et autour duquel se groupaient, la salle du chapitre, les sacristies, les demeures des chanoines, etc. En Espagne, ces beaux



cloîtres n'ont pas été détruits comme ils le furent dans nos pays du nord, et ils forment aujourd'hui encore un des plus beaux ornements des cathédrales.

Les cloîtres, comme la cathédrale, sont entièrement d'un granit strié, rouge et blanc, qui donne aux murs une apparence de polychromie des plus heureuses. Le chœur des chanoines, qui se trouve au centre de la nef, comme partout ailleurs, est moins monumental que de coutume, et par là-même aussi d'un effet moins désagréable.

Les deux chaires de vérité sont de petits chefs-d'œuvre de ferronnerie ; elles sont placées à l'entrée du sanctuaire, à droite et à gauche, et correspondent ainsi parfaitement aux *ambons* de la primitive église. Cet usage, quant à la place et au nombre des chaires, s'est conservé dans toute l'Espagne ; souvent, ces chaires ont encore la forme des *ambons*, et aux messes solennelles on y chante comme autrefois l'Épître et l'Évangile. C'est là une cérémonie liturgique du plus grand effet et qui fait bien saisir aux fidèles que ces lectures sont vraiment destinées à leur édification et à leur instruction.

Mentionnons encore l'abside de cette cathédrale qui, comme nous l'avons dit, est enchâssée dans les murs de la ville ; aussi est-elle construite en forme de forteresse, flanquée de bastions avec cré-

neaux, machicoulis, etc. Quand on la considère de l'extérieur, on la prendrait aisément pour un fort, pour un petit château Saint-Ange, par exemple, si l'on ne voyait s'élancer par-dessus les flèches légères de la façade.

Avila contient de beaux palais qui datent de l'époque de la splendeur de l'Espagne. Nous remarquâmes surtout celui des ducs de Médina-Coeli, dont la cour renferme quatre monstres de granit tels qu'on en rencontre parfois en Espagne et qui remontent à une très haute antiquité. Ces monstres, le roman de Cervantès les a rendus historiques en attribuant au chevalier de la Manche le poids d'un de ces animaux. Les archéologues se disputent depuis longtemps au sujet de leur origine ; les uns en font les monuments des victoires de César, d'autres, des œuvres phéniciennes symbolisant le bœuf Apis, d'autres enfin les idoles des populations primitives de l'Ibérie.

La dénomination populaire de ces monstres est celle de *toros* (taureaux) ; on sait que les Espagnols n'ont d'yeux et d'oreilles que pour les taureaux, et ils donneraient volontiers, je crois, une douzaine de ces *toros* de granit pour un seul taureau vivant bien acharné contre ses quatre *picadores*.

Le fait est que ces monuments antiques mériteraient plus d'égards ; l'insouciance et la barbarie

archéologique les font disparaître peu à peu, et si l'on n'y prend garde l'espèce en deviendra rare. Gilles d'Avila en comptait 63 en 1598, pour toute l'Espagne ; en 1820, Somorostro n'en trouvait plus que 37 ; pour moi, en 1879, j'avoue ne les avoir point comptés, mais ils me parurent fort clairsemés.

Revenons à l'héroïne d'Avila. Il nous reste à vénérer grand nombre de ses souvenirs. Et d'abord, *el convento de la nuestra Serafica Madre Santa Teresa de Jesu*. C'est là le palais même des parents de sainte Thérèse, Alonso de Cepeda et Béatrix de Ahumada, l'un et l'autre de sang noble et royal. Après la mort de la sainte, ce palais fut transformé en couvent de Carmes déchaussés, et une église y fut bâtie sous son propre vocable.

On y a conservé, autant que possible, la disposition primitive des lieux. La chambre où naquit sainte Thérèse est aujourd'hui une chapelle attenant à l'église, et qui est l'objet d'une grande dévotion populaire ; un autel y est dressé à l'endroit même où elle vint au monde. Tout à côté, se trouve le petit bureau de son digne père, homme d'une grande piété, à ce qu'elle nous dit elle-même, et fort adonné à l'oraison, comme les hommes religieux de son temps. C'est là que l'on conserve plusieurs objets ayant servi à la sainte, son lit, son chapelet, sa canne, ses souliers, etc.



Les Pères Carmes avaient été chassés en 1835 de ce précieux monastère, qui fut depuis lors utilisé par les administrations civiles, et dont une partie fut convertie en collège. On lit encore sur la porte, en grands caractères dorés : *Escuela* (école). Depuis deux ans cependant les Pères sont rentrés en possession d'une petite partie de ce qu'on leur avait volé ; cette partie est précisément pour eux la plus précieuse, car elle se compose d'appartements ayant fait partie de la maison primitive.

Le prieur actuel, le R. P. Augustin, nous fit l'accueil le plus bienveillant ; sa communauté ne se compose que de six religieux, et encore sont-ils bien à l'étroit.

O ciel ! en quel siècle vivons-nous ! On chasse de chez eux les plus honnêtes gens du monde ; « on leur refuse le droit commun qu'ont tous les « hommes, au repos, à la liberté, à la vie. Soyez « donc les plus anciens et les plus constants « bienfaiteurs de la société chrétienne, pour être « ainsi mis hors la loi et au ban de l'humanité ! « Et par quelles mains encore ? Par la misérable « omnipotence d'une troupe de sophistes et de « calomniateurs, d'hommes qui au fond n'ont rien « fait pour l'humanité, qui ne lui ont apporté, en « guise de bienfaits, qu'un surcroît d'orgueil, « de jalousie et de discorde ; qui n'ont jamais rien « édifié, rien conservé ; qui ont commencé

« par écrire leurs doctrines avec le venin du  
« mensonge, et qui en ont signé les conclusions  
« avec du sang; dont toutes les théories ont  
« abouti à des coups de hache. La justice divine  
« les a déjà pour la plupart saisis. Quelques-uns  
« ont appris à reconnaître, dès ce monde, que le  
« bien d'autrui ne profite pas et ne rassasie pas.  
« Plus d'un a dû envier, avant la fin de sa car-  
« rière, le repos de ceux dont ils avaient si  
« cruellement spolié le patrimoine et troublé la  
« paix » (1).

Et l'on s'étonne que le monde coure à sa ruine !  
— Ce sont là des actes qui crient vengeance au Ciel, et que Dieu punit de génération en génération, même sur cette terre. Qui mange du religieux en meurt !

Une visite encore, en passant, à la belle église de *San Tomas* et au couvent adjacent. Les Pères Dominicains y sont rentrés eux aussi depuis deux ans, et ils y ont déjà une belle communauté. C'est dans cette église que se trouve l'admirable tombeau du jeune prince Juan, fils unique de Ferdinand et d'Isabelle, mort à Salamanque en 1497, à la fleur de l'âge. Cette mort du futur héritier du trône fut un grave événement politique pour l'Espagne, alors à peine constituée sur ses bases par

(1) Montalembert, *Les Moines d'Occident*.

les rois catholiques; mais Dieu lui envoya, de notre patrie, un grand monarque, qui devait élever l'Espagne à un haut degré de gloire et de prospérité et illustrer son nom par la résistance courageuse qu'il opposa partout en Europe à l'hérésie naissante du protestantisme.

Cependant le lecteur un peu familiarisé avec la vie de la grande sainte Thérèse se demande déjà sans doute si j'oublie de parler du couvent de l'*Incarnation*. Assurément non. Mais ce couvent est situé en dehors de la ville, dans la plaine qui s'étend au pied de la colline que couronne Avila. Il peut servir de but à une petite excursion pédestre. Faisons-la, et terminons ainsi une journée déjà si bien remplie.

Prenons de nouveau par la cathédrale fortifiée. Traversons la nouvelle ville, laissons à gauche la belle église de *San Vincente* que nous visiterons au retour, et descendons la côte par la route qui mène à la station du chemin de fer. Nous ne tardons pas à découvrir à nos pieds l'antique et vaste monastère de l'Incarnation, des Carmélites chaussées. Il est solidement bâti, mais avec simplicité; il se compose de quelques ailes de bâtiments et comprend plusieurs cours. Son église le domine et paraît le protéger de son ombre. C'est là que sainte Thérèse passa les vingt-sept premières années de sa vie religieuse, se préparant dans la



retraite à la grande œuvre que Dieu lui tenait réservée.

La montagne que nous descendons est formée d'immenses blocs de granit rose ; çà et là émergeant à la surface du terrain de grandes têtes de rocs arrondies par le temps et les pluies, et resplendissant au soleil couchant de l'éclat de leurs mille cristallisations. Nous avons quitté la route ; le chemin était peu frayé, comme presque partout en Espagne. Chacun est libre de se choisir son sentier là où il croit pouvoir passer le plus commodément.

Nous voilà arrivés au couvent. Entrons d'abord à l'église, où sainte Thérèse pria tant d'années et fut favorisée de ces premières grâces de choix qui en firent la grande sainte que nous vénérons. Une petite chapelle à gauche, attenante à l'église, marque l'endroit où était la cellule de Thérèse.

*La terre que vous foulez est sainte* : telles sont les paroles qui furent entendues lors de la construction de cette chapelle et que l'on peut lire aujourd'hui gravées en grands caractères, dans le pavement. On voit ici le confessionnal de la sainte ; c'est ici également que se passa ce fait si extraordinaire connu sous le nom de *Transverbération*, et dont un certain nombre de nos lecteurs auront déjà lu les détails dans les écrits de sainte Thérèse même.

Quel admirable travail de la grâce s'opéra en ce lieu durant les 27 années qu'y passa le sainte ! Car Thérèse, lorsqu'elle entra toute jeune dans ce monastère, était loin encore de la vertu héroïque sous laquelle nous nous plaisons à la considérer. Une prophétie qui la concernait précéda de peu son entrée en ce couvent. Un étranger passant un jour par là avait dit : « Une sainte viendra prochainement habiter sous ce toit, et son nom sera Thérèse. » — Apprenant ce fait, au temps où elle était encore une jeune et joyeuse novice, Thérèse dit à l'une de ses compagnes qui portait le même nom : « Laquelle de nous deux sera la sainte ? »

Quoique les religieuses de ce monastère n'aient jamais adopté la réforme de celle qui avait été leur sœur, elles témoignent cependant une grande vénération et un touchant amour envers la sainte ; sur ce point, elles paraissent rivaliser de zèle avec les propres filles de Sainte Thérèse. Aussi, la digne mère Prieure s'empressa-t-elle de nous faire voir tous les objets provenant de la séraphique Mère et conservés avec respect en ce monastère. Nous remarquâmes spécialement son voile et sa robe de profession, son crucifix de bois et l'enfant Jésus qu'elle portait toujours auprès d'elle dans ses voyages de fondations, enfin, des lettres de sainte Thérèse et de saint Jean de la

Croix. Une peinture très intéressante nous fut montrée : elle représente saint Pierre d'Alcantara tel qu'il apparut un jour après sa mort à sainte Thérèse, lui disant : « La gloire dont je jouis à présent, par la miséricorde de Jésus-Christ, est le fruit de mes pénitences. » Citons encore une image du Crucifiement peinte par saint Jean de la Croix.

Peu d'années avant sa mort, lorsque déjà elle était fondatrice de plusieurs monastères de sa Réforme, sainte Thérèse fut nommée malgré elle prieure de ce couvent, afin de le ramener à une observance plus régulière. On rapporte d'elle un fait touchant qui se passa à cette occasion. Les religieuses, quelque peu contrariées de cette nomination, se rassemblaient au chapitre que devait présider sainte Thérèse ; mais à la place de la nouvelle prieure elles trouvèrent une statue de la sainte Vierge tenant entre ses mains les clefs du monastère. Cet acte d'humilité de la sainte et les procédés qu'elle sut employer lui gagnèrent bientôt tous les cœurs, et pendant les trois années qu'elle fut prieure de ce monastère de l'Incarnation, elle y fit un bien immense dont les traces sont encore visibles de nos jours.

Pendant notre visite au monastère une pluie rafraichissante était tombée sur la campagne desséchée ; la nature semblait revivre. Le retour vers



la ville fut des plus agréables : le soleil qui reparaît souriant, l'air frais, le joyeux gazouillement des oiseaux, tout semble nous inviter à louer le Créateur, en union avec la grande Sainte dont les souvenirs inondent notre âme, et de qui chaque pierre nous parle encore sur cette route qu'elle avait si souvent parcourue.

Devant nous se dressait Avila, la vieille cité castillane, avec ses vieux murs solides, ses quatre-vingt-huit tours crénelées, et ses nombreux et gracieux clochers.

Restait à visiter l'église de *San Vincente* ; elle est située en dehors de la ville. Ce monument date de 1313 et occupe le lieu où furent martyrisés, sous Dacien, saint Vincent, sainte Sabine et sainte Cristète ; on voit encore dans la crypte le rocher sur lequel les saints martyrs furent exécutés.

A la simple inspection de ce remarquable monument, on est surpris d'y observer le style gothique italien qui le pénètre dans toutes ses parties ; la chose est frappante d'originalité et unique, je le pense, en Espagne. On se croirait ici en face d'une église de Vérone, de Sienne ou de Padoue.

Le tombeau des Saints et la grille en fer forgé qui l'entoure, sont des objets d'art de premier mérite.

Ce n'est pas sans regrets ni serrement de cœur que l'on quitte Avila. Avila est une de ces villes, qui, pour un catholique, font penser à la patrie d'en-haut ; ce sont des émotions célestes qu'on y ressent : on voudrait y rester toujours, on ne saurait l'oublier.

Ajoutez à cela qu'elle est des plus intéressantes au point de vue artistique et archéologique.

Nous fîmes encore, au trésor de la cathédrale, la connaissance d'un jeune ecclésiastique de Madrid attaché à la chapelle royale. Entre autres particularités, il nous apprit que cette chapelle est exempte de toute juridiction diocésaine et placée avec son clergé sous la juridiction immédiate du Patriarche des Indes. Il s'offrit avec empressement à nous en faire les honneurs, lors de notre passage à Madrid.

Notre prochaine station sera à l'*Escorial*.

---





## CHAPITRE X.

### L'ESCORIAL.

Étymologie. — Aspect. — *Le plus grand tas de granit qu'il y ait au monde.* — Un gril de bâtiments — Mille fenêtres. — Pourquoi y fait-il si triste ? — Cornélio l'aveugle. — Quelle immensité ! — Quelques dimensions. — Stalle de Philippe II. — Le bon roi Philippe. — Livres roulants. — Chassés ! — O révolutions ! — *Le Pudridero.* — Demeure des morts. — Bibliothèque. — Tranche en dehors. — Appartements royaux — A vol d'oiseau. — Les jardins. — Le véritable ennui.

C'est bien *Escorial*, et non *Escurial* qu'il faut nommer le fameux colosse sorti de la tête de Philippe II, la huitième merveille du monde, comme on dit en Espagne. Ce nom signifie *lieu des scories*, et tire son origine des mines de fer que l'on exploitait jadis en cet endroit. Philippe II choisit ce site sauvage pour y exécuter son vœu fait à la bataille de Saint-Quentin, de bâtir à saint Laurent une église plus belle que celle qu'il avait

été obligé de bombarder lors du siège de cette ville. Assurément, saint Laurent ne perdit rien au change.

Je me sens embarrassé, je l'avoue, pour donner mon appréciation sur un édifice qui a été jugé déjà tant de fois et à des points de vue si différents. Quant à moi, je n'en ferai point, comme certains auteurs, une question religieuse ou politique; comme je ne puis ni louer sans réserve, ni tout blâmer, je tâcherai de donner, sans parti pris aucun, quelques appréciations de détail.

L'Escorial est situé sur les confins de la Vieille et de la Nouvelle-Castille, à sept ou huit lieues nord-ouest de Madrid, au pied de la *Sierra de Guaderrama*, dans une contrée aride, déserte et montagneuse.

Quand on arrive d'Avila, par le chemin de fer, le célèbre colosse de granit se dresse tout-à-coup, à gauche, au détour d'une montagne. Nous n'en étions plus séparés que par une plaine brûlée, constellée de grosses pierres, et sillonnée par une route royale; au fond de cette plaine, s'élève l'immense parallélogramme de constructions, coupé en tous sens par des ailes transversales, flanqué de quatre tours carrées, et dominé par une coupole gigantesque qui s'avance dans les airs entre deux clochers; enfin, comme fond de tableau, apparaît la sombre montagne de granit

d'où est tiré l'édifice, traçant son austère silhouette sur un beau ciel d'azur. Certes, le monument ne gagne rien à ce voisinage, car la montagne l'écrase de sa masse et paraît se rire des vains efforts du pygmée pour paraître géant en sa présence.

Le train dont nous descendions emmenait vers Madrid une foule joyeuse et compacte : c'était un dimanche. Pauvre peuple ! il se laisse attirer par les vains et trompeurs appâts de la capitale. C'est l'histoire de tous les pays en notre siècle. O funeste centralisation !

Sous un soleil de plomb, nous cheminions lentement le long de la route qui mène de la gare à l'Escorial, tout en cherchant à familiariser peu à peu nos regards avec ce que Théophile Gautier appelle *le plus grand tas de granit qu'il y ait au monde*. C'est bien là, en effet, la première impression que l'on reçoit en voyant l'Escorial : blocs immenses entassés les uns sur les autres, proportions gigantesques, surfaces sans fin se succédant et s'entrecroisant à l'infini. D'ornements, point : rien qui puisse flatter l'œil ; toujours la ligne droite. Et tout cela est d'une couleur jaune-terre qu'à une distance de mille pas on prendrait pour de l'argile. Un dôme majestueux, deux clochers, et quatre tours aux angles, voilà ce qui empêche le touriste de se croire en face d'un hôpital phénoménal, ou d'une caserne destinée à l'armée de Sennachérib.



L'ensemble, cependant, n'est point sans mérite, comme l'ont prétendu quelques auteurs. Il est vrai que la forme de gril donnée à l'édifice, en vertu de la volonté expresse de Philippe II, et en souvenir du martyre de saint Laurent, entra va considérablement le génie des architectes, Juan Bautista de Toledo et Herrera son illustre disciple; mais une grande difficulté à vaincre rehausse le mérite de l'ouvrier. Certes, nul ne peut nier que cette conception ne soit classique et d'un effet grandiose, et l'on a tout lieu de s'étonner de ce qu'un nombre si restreint de motifs architectoniques, plantés sur un gril de bâtiments, aient pu donner à l'ensemble un aspect monumental dans toute la force du terme. La coupole y joue le plus grand rôle.

On peut reprocher à bon droit à l'Escorial les dimensions exigües de ses mille fenêtres. Mais rappelons-nous la région torride dans laquelle il est situé; aucun Espagnol ne songe à reprocher au roi Philippe d'avoir sacrifié les proportions extérieures de l'édifice à la fraîcheur de ses appartements.

L'Escorial, comme on le sait, est avant tout une église, puis un monastère, et enfin un palais. Certains auteurs ont voulu expliquer l'austère rigidité de son architecture par sa destination essentiellement monastique et religieuse. Comme si

un monastère devait être triste ! Pour le penser, il faut ne savoir guère ce que sont les moines, et avoir une idée bien étrange de leurs heureuses demeures.

Les moines, libres des soucis et des servitudes de la vie du monde, partagent leur temps, toujours trop court, entre la divine Psalmodie, la culture des lettres, des sciences et des arts, et les œuvres de zèle et de charité : or, ce sont là trois sources abondantes de bonheur et de joie.

Pas plus que leur vie, l'habitation des moines ne doit être triste. On ne trouve point dans leurs cloîtres, il est vrai, le luxe et le confortable du siècle ; mais les formes élancées et joyeuses, l'air pur, le soleil, le jour, et tout ce qui peut élever et réjouir le cœur, loin d'être bannis des monastères, en sont un élément essentiel (1).

Non, disons plutôt que l'Escorial étant une con-

(1) Au sein même de cette vie que les moines méprisent et dont ils ont fait le sacrifice à Dieu, Dieu, par un miracle permanent de sa miséricorde, leur fait toujours trouver la joie et la félicité à un degré inconnu du reste des hommes. Oui, le bonheur, ce don si rare et si désiré ici-bas, règne sans partage dans les monastères fidèles à la règle de leurs fondateurs, à la loi de leur existence. Anciennement il se peignait jusque dans ces noms charmants que les moines donnaient aux lieux de leur retraite et de leur vie pénitente : Bon-lieu, Clair-lieu, Beau-lieu, la Joie, les Délices, le Val de la paix, etc. (*Montalembert*).

ception de Philippe II, ce monument est une image fidèle de son caractère, grand, solide, sérieux, tenace, mais sombre et mélancolique. Comme un auteur allemand le remarque fort bien, on doit voir l'Escorial pour apprendre à connaître Philippe (1).

Mais nous voici arrivés au pied du monument; entrons-y par la porte de façade. Nous n'aurons plus, malheureusement, pour guide, à travers ses mille corridors, le légendaire Cornélio, le cicérone aveugle et expérimenté qui fit pendant tant d'années les délices de tous les visiteurs de l'Escorial. Il est mort et ne peut être remplacé. Aucun de ses clairvoyants successeurs ne le vaut, pas même ceux d'entre eux qui se décorent du titre pompeux de *fils de Cornelio*. Mais Cornelio ne fut jamais marié.

Nous nous trouvons, en entrant, dans le *patio de los reyes*, la cour des rois. En face de nous s'élève l'église, qui sépare l'édifice en deux parties égales; à droite, c'est le monastère, à gauche le palais. Chacune de ces deux parties est subdivisée, à son tour, en une infinité d'autres.

La façade de l'église est austère; l'ordre dorique y est employé. Quelques lignes perpendiculaires formées de blocs de granit, quatre chapiteaux,

(1) R. Baumstark, *op. cit.*



quatre statues colossales des rois de Juda : en voilà tout l'ornement. Et c'est là la partie de l'édifice la plus ornée ; ailleurs, il n'y a rien, mais absolument rien — que la froide nudité des murs.

Entrons. — Quelle immensité !...

Un courant d'air chargé de pleurésies et de catarrhes, comme dit Gautier, me fait reculer d'horreur. Mais avançons.

De belles et vastes proportions, des piles de granit, des surfaces de marbre poli, une coupole... voilà tout. L'église est décrite.

Pour donner une idée des proportions de tout cela, qu'il me suffise de noter que la moulure inférieure de la base des piliers forme un banc très commode. On s'y trouve assis comme sur un sofa... de granit, bien entendu. C'est là, du reste, le seul genre de sièges que l'on trouve dans cette église ; elle n'est pas plus riche sous ce rapport que les autres églises d'Espagne.

Les voûtes sont semées de fresques de Giordano et d'autres maîtres ; — mais passons, passons.

Montons au chœur, non pas au sanctuaire, mais au chœur des moines Hiéronymites. Ce chœur est suspendu au-dessus de l'entrée, et se trouve donc faire face au maître-autel. C'est toujours Philippe II. Ici encore tout est somptueux, solide à l'excès, mais d'une sévérité et d'un froid à faire geler dans le gosier des chantres les plus habiles, les

belles et délicates mélodies de saint Grégoire. Que nous sommes loin des *Silleria del coro* du reste de l'Espagne, de ces chefs-d'œuvre d'art et de sculpture qui forment un des plus beaux ornements des cathédrales de la péninsule !

Quelques dimensions de détail : c'est là, au reste, ce qui fait le mieux juger des proportions générales. De la stalle à l'appuie-main, il y a trois mètres ; le pupitre central, qui est en marbre, pèse 2,000 kilogr., mais il est si bien équilibré qu'un enfant peut du petit doigt le faire tourner sur son axe ; les livres de chœur sont presque aussi grands que les fenêtres de l'Escorial ; les notes en ont environ *trois centimètres* carrés !

Ce n'est point sans attendrissement que je vis dans un angle de ce chœur, la stalle du roi Philippe. Tous les jours pendant quatorze ans, il venait l'occuper et aimait à mêler sa voix à celle des religieux pour louer le Roi des rois ; par une petite ouverture pratiquée dans la boiserie, il recevait les messages pressants. C'est là qu'il apprit la nouvelle de la victoire de Lépante, qui arracha aux mains des Sarrasins notre vieille Europe.

A Philippe donc, revient la gloire de nous avoir défendus, contre le protestantisme au nord, contre l'islamisme au midi. Et c'est ce grand monarque que l'on s'est plu longtemps à poursuivre des

plus atroces calomnies ! Laissons aux hérétiques la triste satisfaction de poursuivre de leur haine et de leurs sarcasmes la mémoire de celui qui n'a rien épargné pour empêcher le succès de leurs criminelles tentatives. Pour nous, rendons-lui la justice qui lui est due.

Pour juger les rois, il est bon de tenir compte de l'appréciation des peuples qui leur furent soumis. Eh bien, tout espagnol vous parlant de ce prince, le nommera toujours *le bon roi, le saint roi Philippe*. J'en suis témoin, et l'atteste ici de bien bon cœur. Il est temps de reconnaître les grands mérites de ce prince, et il ne faut point laisser influencer son jugement par le caractère peut-être peu sympathique de celui qui se les est acquis.

Derrière le chœur, il y a une chambre toute remplie de livres de chant ; je crois pouvoir en évaluer le nombre à une centaine. Ils sont alignés côte à côte, tout le long des murs ; leurs dimensions sont telles qu'on est obligé de les faire glisser sur des rails au moyen de roulettes !

Mais où sont donc aujourd'hui les moines pour lesquels Philippe fit ces livres, ces stalles, cette église, ce monastère ? Où sont-ils, ces moines, qu'il avait établis à l'Escorial pour y prier Dieu pour son âme, pour celle de son illustre père, pour celles de ses successeurs ? Ces moines auxquels il avait confié la précieuse bibliothèque de



l'Escorial ? — 1835 les a chassés ! — Chasser, détruire, démolir, voilà l'œuvre de notre siècle de barbarie, de notre siècle de fer ; voilà ses titres de gloire ! Ils demeureront gravés en lettres de sang dans les annales de l'histoire.

L'Escorial d'aujourd'hui, sans ses moines, dit un auteur anglais et protestant (1), n'est plus qu'une ombre de l'Escorial d'autrefois. Pendant les cinq années qui suivirent la suppression des couvents, l'Escorial, privé des soins de ses pieux habitants, souffrit plus de l'intempérie des saisons que pendant les deux siècles qui s'étaient écoulés depuis sa fondation. Il fallut qu'en 1842 la reine Isabelle intervint de ses propres deniers, pour arrêter la ruine complète de l'édifice.

Déjà en 1808, l'Escorial avait eu beaucoup à souffrir de la part des armées républicaines de France ; sa bibliothèque de 30,000 volumes fut alors transportée à Madrid ; elle revint sous Ferdinand VII, mais 10,000 volumes manquaient à l'appel. O révolutions ! ô républiques, ô chaos du XIX<sup>e</sup> siècle ! — Si les sciences, les arts et les lettres pouvaient prendre les armes, c'en serait bientôt fait de vous !

En bâtissant l'Escorial, Philippe avait aussi pour but secondaire de mettre à exécution un projet

(1) Murray, *Spain*.

de l'empereur son père, à savoir, l'érection d'un monument sépulcral destiné aux Souverains de l'Espagne. Philippe se borna à un simple caveau voûté qu'il fit placer sous le sanctuaire de l'église; mais son fils, Philippe III, décora cette crypte d'une manière somptueuse, et Philippe IV y mit la dernière main en 1654; celui-ci y fit transférer les corps de ses aïeux à partir du grand Charles-Quint.

On descend dans ce *Panthéon* (nom peu chrétien, et bien mal choisi pour un *putridero*) par un escalier de marbre blanc, poli comme un miroir, véritable casse-cou. Chaque visiteur tient à la main une torche allumée dont la flamme projette de lugubres lueurs sur les parois glacées de la demeure des morts. Une porte de fer grince et roule sur ses gonds, puis se referme sur vous avec fracas. — C'en est fait ! — un frisson vous saisit, une chape de plomb vous tombe sur les épaules.

Nous voilà plongés dans une mer de sarcophages ! Pourrons-nous jamais revoir le jour ?

Le visiteur se trouve ici dans un édicule octogonal et voûté; pavements, voûte et parois, tout est marbre, jaspe et porphyre. Quatre rangs de sarcophages superposés et monolithes, placés chacun dans une niche de marbres précieux, renferment la dépouille mortelle des souverains des Espagnes.

A droite ce sont les rois ; à gauche les reines. Seules les reines qui furent à la fois mères et épouses de rois d'Espagne ont le droit d'être inhumées en ce lieu. La reine Isabelle, si elle fût morte reine, eût été rangée du côté des rois, en sa qualité de souveraine. La seule fois qu'elle se hasarda à descendre au Panthéon, elle prononça, dit-on, cette parole : « J'y suis venue une fois de mon propre gré ; mais si j'y reviens encore, c'est qu'on m'y portera ! »

Un frisson me saisit en lisant sur la première urne : *Carolus Imperator*. Voilà donc tout ce qui reste ici-bas de celui sur les États duquel le soleil ne se couchait jamais.

Le corps de Charles-Quint est momifié, ce qui fut constaté en 1654, lorsque Philippe IV le transféra en ce lieu. Contemplant, en ce moment, la dépouille de son illustre ancêtre, le roi dit à Don Louis de Haro, qui se trouvait à ses côtés : *Don Luis, cuerpo honrado*. Celui-ci répondit : *Si, Señor, muy honrado*. Là se borna l'entretien.

De Charles-Quint à Ferdinand VII, tous les souverains d'Espagne répondent à l'appel, sauf Philippe V, le premier des Bourbons, qui voulut se faire enterrer, avec la reine son épouse, au château de la Granja.

A côté du grand Panthéon se trouve le *Panthéon* ou *Pudridero de los Infantes*. C'est le lieu



de sépulture des Infants et autres membres de la famille royale. Les étrangers ne le visitent pas. En ce lieu devait être déposé prochainement le corps de la jeune reine Dona Mercedès, pour lors encore exposé dans une des chapelles de l'Escorial, où nous le vîmes.

Mais hâtons-nous de quitter le domaine des morts, non sans faire auparavant à tous ces puissants d'autrefois l'aumône d'un *Requiescant in pace*.

Il nous restait à visiter d'autres dépouilles, célèbres au titre glorieux de la sainteté; mais le *Relicario* ne nous fut pas ouvert. On ne le montre pas les dimanches, à cause de la foule considérable qui afflue de Madrid en ces jours. Il contient plus de 7,000 reliques, réunies par la piété de Philippe II, qui croyait avec raison ne pouvoir accumuler de trésors plus précieux, pour son cher monastère de l'Escorial. On y vénère la tête et une partie du gril de saint Laurent, les têtes de saint Herménégilde, roi de Séville, et de sainte Agathe, vierge de Syracuse, etc.

Parcourons maintenant les cloîtres immenses du monastère, occupé jadis par 200 religieux Hiéronymites. Ce sont des galeries et des voûtes sans fin; mais rien de poétique ni de pieux. On s'y sent étouffé, écrasé, glacé. Du granit, beaucoup de granit, toujours du granit! — Ces vastes bâti-

ments servent aujourd'hui de séminaire et de collège. Les onze chapelains qui desservent l'église y ont aussi leurs habitations.

Une visite à la bibliothèque. Elle est célèbre par ses ouvrages rares et ses 4,300 manuscrits, parmi lesquels on compte quatre ouvrages autographes de sainte Thérèse : sa *Vie* écrite par elle-même, le livre des *Fondations*, les *Constitutions*, et le *Chemin de la perfection*. On y montre aussi un bel exemplaire manuscrit du Coran ; mais le fameux Coran pris à la bataille de Lépante fut *par erreur* rendu aux Arabes sous Charles III et se trouve maintenant en Afrique.

Tous les *Voyages d'Espagne* font remarquer comme un fait extraordinaire que, dans cette bibliothèque, les livres ont la tranche tournée vers le spectateur, et le titre inscrit sur cette tranche. Le fait est vrai, mais cette disposition est fréquente en Espagne. Murray prétend l'expliquer en disant que la bibliothèque de l'Escorial est plutôt une bibliothèque d'apparat et n'est guère destinée à l'usage ; qu'elle fut arrangée ainsi il y a deux siècles par Montano, et que depuis lors, comme rien ne change en Espagne, on n'y touche plus. Immédiatement après, il ajoute que les livres furent transportés à Madrid en 1808, et rapportés plus tard !

Voilà de la logique !

Je préfère, sur ce point, me ranger à l'avis de Baumstark, qui observe fort judicieusement que cette manière de placer les livres dans une bibliothèque, est la plus favorable à leur conservation. Les livres, en effet, ont plus besoin de protection au fond des rayons que sur le devant; par devant, ils n'ont pour ennemis que la poussière, contre laquelle la tranche dorée (d'un usage général à l'Escorial) et le plumeau de l'épousseteur sont des préservatifs suffisants; par derrière, au contraire, l'humidité, la moisissure, les vers, les souris, etc., sont des ennemis redoutables, contre lesquels un dos solide n'est pas un bouclier superflu. Quiconque est quelque peu bibliophile ou libraire me donnera raison. Que de livres périssent par la tranche!

Le système de l'Escorial, singulier au premier abord et quelque peu bizarre à nos yeux, me paraît cependant bien recommandable. Témoins les volumes de cette bibliothèque qui, quoique vieux de plus de deux siècles, paraissent être reliés d'hier. Pourquoi ne l'introduirions-nous pas en Belgique? Il n'est jamais trop tard pour mieux faire lors même que l'exemple nous viendrait de l'Espagne rétrograde!

Je ne puis, cher lecteur, quitter le fameux palais sans vous faire voir les appartements royaux. Ils sont nombreux, mais point vastes, décorés dans



le goût du XVIII<sup>e</sup> siècle, c'est-à-dire sans goût. Des gobelins partout et toujours, dont beaucoup sont dessinés par le fou Goya. Les petits appartements de Charles IV sont d'une richesse digne de blâme. Détournons les yeux de ces profusions insensées, qui ne seraient à leur place que devant les autels du Très-Haut ; car pour Dieu il ne peut y avoir rien d'assez beau sur la terre.

La petite chambre de Philippe II, à la bonne heure ! Voilà qui est édifiant. Après avoir bâti toutes ces magnificences pour Dieu et ses saints, l'humble monarque ne s'était réservé que deux ou trois petits appartements, adjacents à l'église, d'où il pouvait assister au saint Sacrifice. C'est là qu'il vécut, c'est là qu'il mourut. Nous vîmes avec émotion ces modestes boiseries, ces petits meubles, cette fenêtre, cette alcôve obscure où il rendit son âme à Dieu, en vue de l'autel, après cinquante-trois jours d'une douloureuse agonie, tenant entre les mains le crucifix de son père Charles-Quint. Que son âme repose en paix, car il fut un bon et fidèle serviteur. *Intra in gaudium Domini tui !*

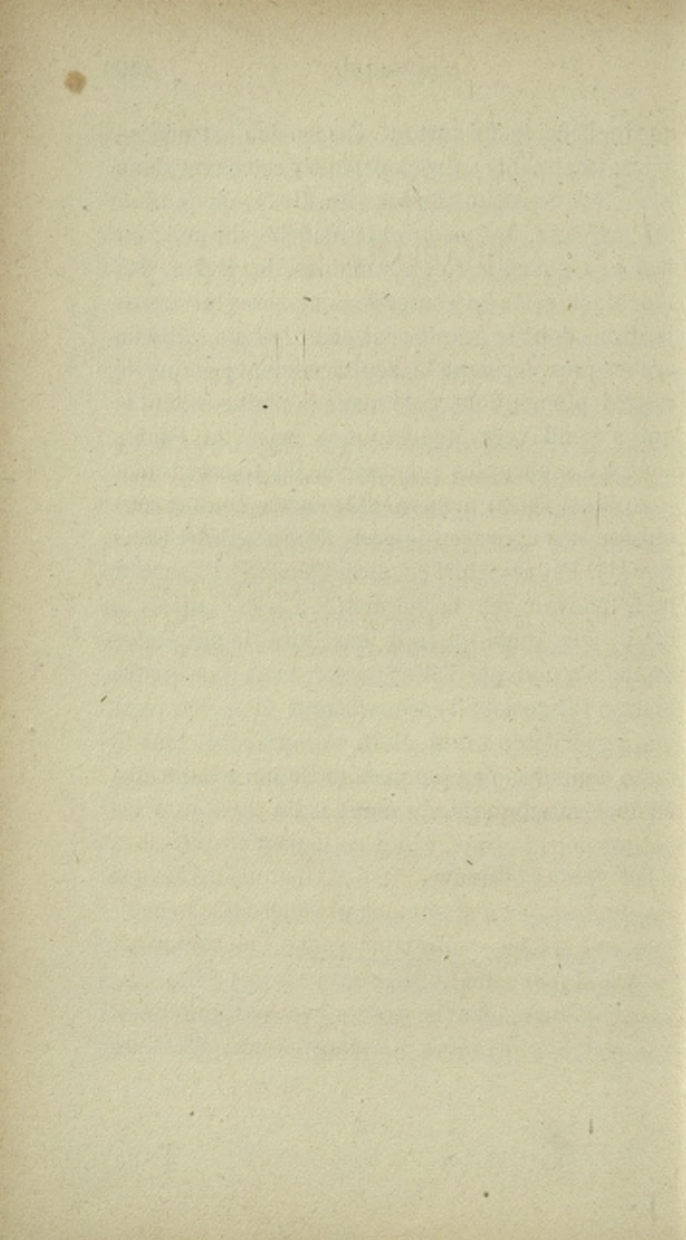
Nous terminâmes notre visite à l'Escorial par une ascension au dôme. A tout voyageur studieux, je conseille une telle ascension dans chacune des localités qu'il visitera ; c'est là le vrai moyen de se graver dans la mémoire un souvenir topographi-

que ineffaçable. Ici surtout, l'ascension est nécessaire; impossible autrement de s'y retrouver, dans ce dédale de bâtiments sans fin. De là, on domine les barreaux, les pieds et le manche du gril; on met à sa place, le roi, les moines, les livres, les morts; on voit se dérouler sous ses yeux les vastes jardins, dont le granit sculpté et le buis taillé en arabesques, forment le seul ornement; enfin, le regard plonge d'un côté dans la plaine ondulée qui s'étend vers Madrid, et se brise de l'autre contre les abruptes montagnes de Guadarrama.

Je finis. Qu'on me pardonne encore comme conclusion une phrase piquante de Théophile Gautier (1). J'ai assez dit ce que je pense de l'Escorial pour pouvoir me la permettre: « Je conseille, dit-il, aux gens qui ont la fatuité de prétendre qu'ils s'ennuient, d'aller passer trois ou quatre jours à l'Escorial; ils apprendront là ce que c'est que le véritable ennui, et ils s'amuseront tout le reste de leur vie en pensant qu'ils pourraient être à l'Escorial et qu'ils n'y sont pas ! »

(1) Voyage en Espagne.

---





## CHAPITRE XI.

### MADRID.

Cohue. — Train en détresse. — Aventure. — Population madrilène. — Aspect général. — Température. — Marchands espagnols. — *Tomar el sol*. — Employés et buralistes. — Appréciation. — Le Musée. — Murillo. — Velasquez. — Raphaël. — Autres maîtres. — Le fou Goya. — Ordres militaires. — Saint André des flamands. — *Armeria Réal*. — Arsenal improvisé ! — S. E. Mgr. Cattani. — Don Vincente de la Fuente. — Le saut périlleux.

Le train du soir, qui nous mena de l'Escorial à Madrid, était bourré de monde. Il paraît que les petites gens voyagent plus en Espagne que chez nous. Est-ce la nouveauté des chemins de fer qui les attire ? — C'est surtout aux abords de la capitale, et les jours de dimanche, que l'on remarque ce grand mouvement.

Les voitures étant comptées avec parcimonie, il y a souvent manque de place. Alors, c'est un

attrape-qui-peut général; tous ces braves gens des troisièmes s'élancent dans les secondes et dans les premières, armés jusqu'aux dents de melons, de pains, et d'outres de vin; les femmes portent des enfants et des paniers, tout le monde s'entasse et se presse, comme des harengs en tonne.

Ces moments de cohue ne sont pas des plus agréables pour le paisible touriste, occupé bien tranquillement à étudier son voyage et à étendre ses cartes devant lui. Mais la cordiale bonhomie de ses nouveaux compagnons et l'intérêt réel que présentent ces scènes de mœurs, lui font bientôt prendre son mal en patience et supporter sans trop se plaindre, et en prenant sa part des melons, les quarante degrés de chaleur qu'on lui a apportés.

Dans ces cas d'encombrement, il arrive mille incidents, mais d'accidents point.

Un soir, notre train demeura sur place pendant cinq quarts d'heure sans prétendre bouger; apparemment il n'avait plus d'haleine. La machine était en grève.

On se mit à crier, à frapper des pieds, on voulait pousser aux roues. — Rien n'y fit.

De toutes les portières on criait, on interpellait le chef de station : *Señor Gefe !* etc., etc. Le pauvre homme haussait les épaules et répétait avec flegme, comme tous ses compatriotes : *Ora, ora !*

(tantôt, tantôt), ou même l'éternel : *Mañana !* (demain). Un Espagnol ne peut comprendre que quelqu'un soit pressé. Attendre, c'est pour lui la chose la plus simple du monde.

Nous arrivons à Madrid au milieu de la nuit, baignés de sueur. Au sortir du train nous tombons dans une épouvantable cohue qui nous entraîne en dehors de la gare. Il fait nuit, on n'y voit goutte, point de voitures, point d'omnibus d'hôtel; c'est un véritable chaos.

Enfin, à force d'être ballottés, nous accrochons un petit omnibus de je ne sais quelle société. Il nous demande un prix fabuleux pour nous conduire à la *Fonda de Paris*. Bon gré mal gré, nous nous jetons dedans, avec nos petits bagages; le cocher crie, fend la foule....., mais bientôt il s'arrête, fait accord avec de nouveaux voyageurs et veut nous les imposer. Nous défendons nos droits et nous mettons en mesure de protéger la place. On renverse nos barricades, on entre, on s'entasse; le cocher pousse l'impudence jusqu'à vouloir nous faire monter sur le siège, et cela après que nous avons payé toute la voiture !

Patience ! — Ah ! que ne sommes-nous déjà à l'hôtel !

Notre homme nous promène par toute la ville, déposant, recevant des voyageurs, remplissant son gousset.



Tandis que nous dévorions en silence notre dépit, crac, l'essieu se brise, et nous voilà sur le pavé ! Heureusement les chevaux ne bougent pas.

Voilà notre homme furieux ; il essaie cependant de rajuster ses pièces, il tire de sa poche des bouts de ficelle.

C'en était trop !

— Assez, assez de ce jeu-là, lui dîmes-nous.

Il poussa l'honnêteté jusqu'à nous permettre de descendre de son coche en détresse, et nous vendit avec nos bagages à un cocher de fiacre qui d'aventure venait à passer par là.

Celui-ci finit par nous conduire à l'hôtel et voulut exiger de nous un nouveau paiement. Mais nous n'entendions plus de cette oreille.

Sauvés du naufrage, nous abordâmes dans notre *fonda* comme dans une île de délices. Elle est située sur la *Puerta del Sol*, quartier le plus fashionable de la capitale. C'est un hôtel parisien, tenu par des Français. Tout y est à la dernière mode.

— Ouf ! c'est donc là Madrid !

— Que ne sommes-nous restés chez les bons Basques, ou à Compostelle, ou à Avila, voire même emprisonnés sur le rocher de Gijon !

Mais non. — Je ne veux pas médire de Madrid. Ces petits désagréments peuvent arriver partout, et ce n'est jamais d'après les cochers et les portefaix qu'il faut juger une population.

Madrid est une capitale moderne ; mais elle est loin d'en avoir tous les mauvais côtés. Malgré sa population de 445,000 âmes, la moralité y est relativement bonne ; au moins, n'y voit-on nulle part s'afficher en public la moindre atteinte aux bonnes mœurs.

Contrairement aux autres villes de l'Espagne, Madrid a un cachet moderne ; les maisons, les rues, les places, l'éclairage y sont comme dans nos villes les plus prônées.

Les modes de Paris et de Berlin s'étalent sur le Prado. Les hommes sont mis comme les mannequins des gravures de modes, mais les *señoras* ont conservé leur *mantillas*, cette modeste coiffure qui leur vient de temps plus chrétiens que les nôtres.

Cependant, malgré les apparences extérieures, on se sent bien encore au cœur de l'Espagne catholique ; les manières franches et affables, le calme et la joie qui règnent sur les visages, un air d'aisance, de santé et de propreté, tout cela est bien différent de la physionomie des populations agitées, rachitiques, souvent misérables, des autres capitales de l'Europe.

Madrid, en somme, n'a encore de moderne qu'un certain vernis extérieur. A part cette classe d'individus tarés toujours en quête de commotions politiques et que l'on retrouve dans

toute grande ville, la population est bonne et honnête.

La ville est de construction récente; peu importante jusqu'au temps de Charles-Quint, Madrid fut élevée au rang de capitale en 1560, par son fils, le roi Philippe II. Ce n'est guère qu'à cette époque que remonte son développement; aussi n'y trouve-t-on point de monuments du passé. Bâtie sur quelques collines sablonneuses, au bord du Manzanarès dans le lit duquel on ne voit que sable et cailloux, en guise d'eau, ornée de vastes places, traversée par de larges rues, et plantée d'*alamedas* nombreuses, Madrid a un aspect riant et agréable. Comme capitale, sa position géographique ne pourrait être mieux choisie. Le climat, sans y être malsain, n'est point cependant des plus favorables, car les chaleurs tropicales de l'Andalousie y sont entrecoupées à chaque instant par le vent glacial de la Castille.

Madrid n'est pas une ville de commerce ni d'industrie; peu de voitures dans les rues, sinon au Prado, aux abords de la *Puerta del sol* et de la gare. Ailleurs, selon l'usage espagnol, on se promène à pied, j'allais dire en pantoufles; tout le monde paraît heureux et satisfait de son sort. Peu d'ouvriers, point de paupérisme. Des rentiers, de petits commerçants, des gens de bureau, de robe, de lettres; un clergé nombreux et respecté. Bref,



ce qui fait le plus de bruit à Madrid, c'est la population flottante de touristes et d'aventuriers, composée principalement de Français.

Ayant à faire à Madrid quelques emplettes, qui consistaient principalement en livres et en gravures, j'eus l'occasion de constater *de visu* l'indifférence par trop philosophique de messieurs les marchands, par rapport à leur commerce.

En entrant dans un magasin quelconque, la plupart du temps vous ne trouvez personne au comptoir ; le marchand fume sa cigarette chez le voisin ou dans la rue. S'il arrive enfin, il vous reçoit avec politesse ; il cause volontiers, mais quant à vendre ses marchandises ou à les conserver, cela lui paraît indifférent.

— Monsieur, montrez-moi vos livres, etc.

— Oh ! je ne sais si j'ai la clé : revenez plutôt demain. Ou bien, voyez chez tel et tel ; voici son adresse.

J'entre chez un autre.

— Monsieur, avez-vous telle édition, de Leipzig, de Londres, de Rome, etc. ?

— Oui et non ; mais vous faut-il cela ? ces livres, si je les ai, se trouvent tout au fond de mon magasin. *Mañana, mañana*. — Aujourd'hui, il y a combat de taureaux !

Si enfin on consent à vous vendre, on se venge sur vous, par le prix élevé que l'on demande,

des affaires que l'on aurait pu faire auparavant et que l'on n'a point faites. Que voulez-vous ? Il faut vivre.

J'eus aussi à me rendre à la *Calcografia nacional*, pour y acheter les admirables gravures des chefs-d'œuvre de la peinture espagnole. Deux fois ce fut en vain : le magasin n'est ouvert que peu d'heures chaque jour. Le reste du temps, les employés s'occupent à fumer la cigarette et à *tomar el sol* (prendre le soleil), récréations favorites de tout véritable espagnol.

Heureux employés espagnols ! Combien nos pauvres buralistes vous envieraient ! — Là, les bureaux s'ouvrent à dix heures, se referment à midi, se rouvrent pour une couple d'heures dans l'après-midi, et tout est dit, — la journée est gagnée. Postes, télégraphes, administrations quelconques, tout est sur ce pied en Espagne.

Je suis loin, au reste, de blâmer cet état de choses ; il n'est désagréable que pour les étrangers, dont les jours et les heures sont souvent comptés. Mais en soi, il est essentiellement moral et favorable au bien-être général. Dieu veut que l'homme vive de son travail, mais non point qu'il se tue à la tâche, ce qui n'est, hélas ! que trop souvent le cas dans nos malheureux pays, où, foulant aux pieds les lois divines et humaines, on supprime le repos du dimanche, on contraint le

pauvre employé et l'ouvrier esclave, à des travaux excessifs qui souvent ruinent leur santé en peu d'années, on rend impossible la vie de famille, qui est le principe fondamental de toute société florissante.

Répétons-le, en dépit du premier aspect, à Madrid on est bien en Espagne, et par conséquent *on y est bien*. C'est même à Madrid qu'il convient de faire un séjour quelque peu prolongé si l'on veut étudier l'état social de l'Espagne, sa civilisation, ses mœurs, ses éminentes prérogatives, comme aussi ses côtés faibles, plus apparents dans la capitale moderne que dans les antiques cités de la province.

Madame de Roberst n'a fait que traverser Madrid. Elle dit, il est vrai : « Sauf le Prado et « ses courtoisies, sauf les chiens dans les églises, « sauf les nattes et les femmes assises dessus en « mantilles, belles et profondes dans leur dévotion, je ne croirais pas être en Espagne. » Toutefois, son coup-d'œil délicat et perspicace lui a révélé les mérites de la vraie population madrilène, car elle ajoute aussitôt : « Cependant je « voudrais étudier ce peuple de près, je me sens « porté à l'aimer ; je trouve partout une grave et « véritable politesse. » Et ailleurs encore elle dit : « Je ne peux assez vanter la politesse espagnole ; « elle semble venir du cœur, par conséquent elle « est parfaite. »



Si Madrid est pauvre en productions de l'architecture ou de la sculpture, elle est opulente en fait de tableaux. Son musée est le plus remarquable de l'Europe : les deux mille et une toiles qu'il renferme sont autant de chefs-d'œuvre.

Le roi de la galerie, c'est Murillo ; quarante-six de ses tableaux s'y déroulent à nos yeux : champ vaste et fécond pour celui qui désire étudier ce géant de la peinture et le pénétrer à fond. La *Conception* est son sujet favori : chaque fois qu'il reprend ce thème, son pinceau créateur fait jaillir une idée nouvelle, et révèle des mystères plus profonds. Ce sujet me paraît être arrivé à son apogée dans la toile marquée 219. Ses *Saintes Familles* sont pleines de charme ; ses *Martyrs* sont des anges à forme humaine dont le sentiment de la douleur est voilé par celui des délices de la béatitude céleste, déjà présente à leurs yeux.

Je crois, cependant, que malgré la richesse de Madrid, un artiste qui voudrait étudier Murillo ferait mieux encore d'aller à Séville. Là, Murillo est seul, il règne en maître, on le voit chez lui ; ici il lutte contre ses rivaux.

Vélasquez, au contraire, doit être vu à Madrid, quoiqu'après avoir contemplé Murillo, on croie en voyant ses œuvres, retomber du ciel sur la terre. L'illustre peintre de cour excelle surtout dans les portraits : aucun artiste flamand ne peut se van-

ter de l'avoir jamais surpassé dans ce genre. Ses sujets historiques sont pleins de vérité et de vie. Plus rares sont les toiles religieuses de ce maître : son Christ en croix (n<sup>o</sup> 51) respire une douleur profonde ; on ne peut dominer son émotion en face de ce chef-d'œuvre.

Nous ne pouvons passer en revue tous les grands maîtres espagnols dont notre galerie renferme les œuvres. Nommons seulement les principaux. Au firmament de l'ancienne école espagnole brillent encore avec éclat : Ribeira, dont les exagérations naturalistes, ou même ascétiques, l'entraînent parfois au-delà des limites du beau ; Alonso Caño, le vaste génie qui ne connut point de limites dans le domaine de l'art : la sculpture, la gravure, l'architecture lui étaient aussi familières que la peinture, et dans toutes ces branches il opérait des merveilles ; enfin Zurbaran, Morales, Coello, el Greco, et tant d'autres.

L'école italienne est richement représentée à Madrid. Je fis mes délices de Raphaël, qui compte ici dix toiles des plus authentiques. Jamais on ne se fatigue de ce maître. J'ai presque honte de le dire, mais à deux reprises, je quittai le musée de Madrid, plus enthousiasmé de Raphaël que de Murillo ; et cependant, je connaissais Raphaël depuis longtemps par ses œuvres de Rome et d'ailleurs, tandis que Murillo m'était en quelque sorte nouveau.

La *Sainte Famille* est son sujet de prédilection; toujours il le traite avec une nouvelle grâce. *La Perla*, ainsi baptisée par le roi Philippe IV, est certes un excellent tableau, mais le mérite en est un peu exagéré. La *Visitation*, et le *Spasme*, qui occupent la place d'honneur de la grande salle espagnole, sont d'un coloris vraiment magistral, malgré les retouches qu'ils ont eu à subir à Paris, lorsqu'on les fit passer du bois sur la toile. Opération délicate s'il en fut! cependant elle réussit, et il faut un œil exercé pour s'en apercevoir.

Je passe sous silence les autres maîtres, me contentant seulement de saluer avec estime Paul Véronèse, dont j'admire le talent tout en réprouvant ceux de ses sujets scandaleux qu'il a empruntés au paganisme.

Je ne puis m'arrêter aux peintres flamands; nous les connaissons d'ailleurs de longue date. Un Belge se sent fier assurément de voir figurer avec honneur dans la galerie de Madrid soixante-deux Rubens, des Van Dyck, des Teniers, des Rembrandt, et tant d'autres illustrations néerlandaises; il doit pourtant regretter cette perte pour son pays.

J'allais quitter le musée sans dire un mot de Goya; ce serait impardonnable. Goya est la dernière illustration de l'école espagnole; il mourut à Bordeaux au commencement de ce siècle.



Théophile Gautier dépeint admirablement ce fou furieux de la peinture. Qu'il me permette  
« l'emprunt de ces quelques passages (1) : La ma-  
« nière de peindre de Goya était aussi excentrique  
« que son talent : il puisait la couleur dans des  
« baquets, l'appliquait avec des éponges, des  
« balais, des torchons, et tout ce qui lui tombait  
« sous la main ; il truellait et maçonnait ses tons  
« comme du mortier, et donnait les touches de  
« sentiment à grands coups de ponce. A l'aide  
« de ces procédés expéditifs et péremptoires, il  
« couvrait en un ou deux jours une trentaine de  
« pieds de muraille. Il exécuta, avec une cuiller  
« en guise de brosse, une scène du *Dos de Mayo*,  
« où l'on voit des Français qui fusillent des  
« Espagnols. C'est une œuvre d'une verve et  
« d'une furie incroyables... On se sent transporté  
« dans un monde inouï, impossible et cependant  
« réel. Les troncs d'arbres ont l'air de fantômes,  
« les hommes d'hyènes, de hiboux, de chats,  
« d'ânes ou d'hippopotames ; les ongles sont  
« peut-être des serres, les souliers à bouffettes  
« chaussent des pieds de bouc ; ce jeune cavalier  
« est un vieux mort et ses chausses enrubanées  
« enveloppent un fémur décharné et deux mai-  
« gres tibias. »

(1) — Voyage en Espagne.

Il termine ainsi son passage sur Goya : « Dans  
« la tombe de Goya est enterré l'ancien art espa-  
« gnol, le monde à jamais disparu des *torreros*,  
« des *majos*, des *mañolas* des contrebandiers, des  
« voleurs, des *alguazils* et des sorcières, toute la  
« couleur locale de la Péninsule ! »

Nous ne dirons rien des églises de Madrid, qui sont peu remarquables. Un intérêt historique s'attache cependant à quelques-unes d'entre elles qui ont appartenu autrefois aux ordres militaires.

Ces ordres étaient au nombre de trois en Espagne : les chevaliers de Santiago, ceux de Calatrava, et ceux d'Alcantara. Fondés tous trois dans le courant du <sup>xiii</sup><sup>e</sup> siècle, dans le but spécial de combattre les Maures et de défendre les chrétiens contre leurs attaques, ils avaient acquis au <sup>xv</sup><sup>e</sup> siècle une importance politique des plus grandes, et l'Espagne était couverte de leurs établissements. Ils rendirent d'incalculables services à l'Église d'Espagne, dans la formidable lutte des chrétiens contre l'islamisme envahisseur. Les membres de ces ordres étaient de véritables religieux : leurs règles avaient reçu l'approbation des Papes. Celui de Calatrava avait pour fondement l'illustre règle de saint Benoît.

Notre patriotisme nous poussa à aller dénicher bien loin une de nos antiques fondations nationales en Espagne, l'église de Saint-André des Flamands.

Elle est située au faubourg du *Barrio de Salamanca*, *calle de Claudio Coello*. Grâce au zèle patriotique et religieux de M. Hye-Hoys, de Gand, qui a fait dans ce but les démarches les plus assidues, ce sanctuaire vient d'être rendu à sa destination pieuse, en 1877.

N'oublions pas l'*Armeria Real*, collection d'armures et d'armes historiques du plus grand intérêt ; elle est, depuis peu, ouverte au public, dans un grand bâtiment, en face du palais royal. C'est là une collection des plus curieuses et des plus intéressantes au point de vue historique : on y voit l'armure du grand Charles-Quint, qui était un homme petit, celle de Philippe II, et d'autres ; en remontant plus haut, celles de saint Ferdinand et du Cid ; les armes et les vêtements somptueux des chefs Maures vaincus. Je n'en finirais jamais s'il me fallait énumérer ce qu'il y a là d'intéressant, car tout l'est.

On raconte qu'un jour, pendant une émeute de la révolution espagnole, la foule manquant d'armes, enfonça les portes du musée et vint s'y armer à peu de frais. Ces guerriers improvisés s'élancèrent dans les rues brandissant, qui une francisque, qui une arbalète rouillée, qui un fusil de sarrasin ; coiffés, l'un du casque de Charles-Quint, l'autre du turban de Saladin. Quel spectacle ! Mais l'histoire et l'archéologie en payèrent les pots cassés.



Les visites que nous comptions faire à Madrid demeurèrent en blanc ; il nous fallut les remettre à notre retour d'Andalousie. Le cardinal Moreno sortait précisément de chez lui au moment où nous nous présentions à son palais ; nous ne pûmes qu'apercevoir, à travers la portière de sa voiture, l'imposante et digne figure du primate de toutes les Espagnes. Le Nonce, Mgr Cattani, venait d'être créé lui aussi cardinal, et devait recevoir sous peu la barette rouge, des mains du roi. Heureux de cette coïncidence, nous lui laissâmes une carte de félicitations, car il était sorti. Il n'est aucun Belge catholique qui ne se sente encore le cœur rempli d'une affection respectueuse envers ce digne prélat, qui fut longtemps parmi nous le représentant du Saint-Siège, et qui sut si bien se concilier nos sympathies. C'était au temps où M. Frère ne nous avait point encore fait l'outrage de rompre avec le Roi notre Père.

Nous ne trouvâmes chez lui que l'excellent et digne professeur de droit canon, Señor Don Vincente de la Fuente. Ce laïque distingué, qui prit part jadis à nos congrès de Malines, est à la tête des œuvres catholiques de Madrid, de la société de Saint-Vincent de Paul, des retraites d'hommes, etc., etc. Au moment où je trace ces lignes, il m'écrit qu'il vient d'assister à l'installation des moines Cisterciens, à Valverde, près de Madrid.

« Une autre famille monastique du même ordre,  
« dit-il encore, vient de s'établir à San Pedro de  
« Cardena, près de Burgos. Enfin deux abbayes  
« de Bénédictins viennent de se rétablir, l'une en  
« Catalogne, l'autre à Samos, en Galicie; elles sont  
« peuplées d'anciens Bénédictins d'Espagne, dont  
« plusieurs étaient curés à Madrid depuis la sup-  
« pression. Voilà, s'écrie-t-il, d'heureuses nouvel-  
« les pour la résurrection de l'Espagne catholique :  
« je ne me possède plus de joie ! »

Nous emportâmes de Madrid un excellent souvenir, tellement qu'à peine transportés dans le midi, nous résolûmes d'y revenir; et cela en dépit de tous les cochers de Madrid. Car celui qui, le soir de notre départ, nous conduisit à la gare de Tolède (avait-il bu ? je l'ignore) faillit nous faire un mauvais coup; il s'égara, monta avec cheval et coche sur un grand remblai, d'où il s'apprêtait à faire avec nous le saut périlleux, lorsque nous nous élançâmes sur les rênes ! Cet incident aurait dû, pour le moins, nous faire manquer le train, mais, comme toujours, le train était en retard. Il partit enfin, mais Tolède ne nous vit dans ses vieux murs arabes qu'à une heure de la nuit, au lieu de dix heures du soir.

---





## CHAPITRE XII.

### TOLÈDE.

L'Espagne des Maures. — Rues étroites. — Un *patio*. — Sinistre prophétie. — Il faut s'aider d'une corde. — Origines. — Une promenade. — Amalgame. — Aspect général. — Le Tage. — Une légende. — Mon honneur et ... ma vie ! — Déception ! — Une idée lumineuse. — Dévouement. — Un bijou. — *Ex voto*. — Cathédrale. — Extérieur et intérieur. — Trésor. — Liturgie *mozarabe*. — Fabrique d'armes. —

Ici commence notre tournée dans l'Espagne des Maures. L'Espagne du Nord a disparu ; Madrid la moderne sert de point d'orgue entre les deux parties de la sonate.

Il faisait nuit lors de notre arrivée. Un omnibus, la seule voiture qui circule dans les rues de Tolède, nous prit à la gare et nous conduisit, par la seule rue carrossable, à la *Fonda de Lino*. Nous montions, nous montions toujours, nous escaladions le rocher sur lequel est bâtie Tolède ; parfois

notre char s'accrochait aux maisons, des deux côtés à la fois, effleurant leurs innombrables balcons, et traçant de ses roues archaïques de profonds sillons dans leurs façades.

La voiture entra enfin jusque dans le *patio* de l'hôtel, et nous déposa devant la salle à manger. Par *patio*, on entend ces charmantes petites cours carrées situées au centre de toute habitation confortable du sud de l'Espagne. Ces cours servent de salon ; elles sont pavées en marbre blanc, arrosées de fontaines, plantées d'orangers, garnies de fleurs, de tableaux, de pianos ; on y passe des heures délicieuses, on y savoure une fraîcheur introuvable ailleurs.

Il était minuit, et nous n'avions pas encore diné ! Au reste, en Espagne, il faut vivre la nuit et dormir le jour.

En entrant dans notre chambre, le premier objet qui se présente à nos regards fut un billet espagnol ainsi conçu :

« Souvenirs de Tolède : Population sauvage,  
« rues étroites, hôtel mauvais ; prix exorbitants ;  
« tout le reste fort bien. »

Sans faire trop grande attention à cette sinistre prophétie, nous nous mîmes à dormir le plus vite et le plus fort possible, afin de profiter des dernières heures qui nous restaient avant l'aurore. Cependant la prophétie se réalisa de point en

point, et mon compagnon, au départ de Tolède, ne put se refuser l'innocente vengeance de remettre ce billet à l'hôtelier, en mains propres.

Quand on n'a que deux jours à passer à Tolède, il faut, bon gré mal gré, se livrer à un guide : engeance fastidieuse s'il en fut, et dont nous faisons ici la première épreuve ! Mais Tolède est une ville tellement à part qu'aucun étranger ne pourrait s'y retrouver seul.

Commençons par une reconnaissance des lieux. Au sortir du *patio* de l'hôtel, nous nous trouvons dans des rues larges de un à deux mètres, bordées de part et d'autre d'une rangée de dalles glissantes, pavées, au milieu, de petits cailloux de silex, pointus et coupants comme les lames trempées de Tolède.

Ces petites ruelles descendent à pic vers le Tage ou vers les murs de la ville. M<sup>me</sup> de Rober-sart va jusqu'à dire qu'il faut s'aider d'une corde pour y circuler. En effet, Tolède est bâtie sur un rocher, entourée aux trois quarts par le fleuve aux nombreux méandres, et ne touche que par un de ses côtés à la plaine fertile nommée *Sakrah*.

Partout ailleurs que dans le sud, de telles ruelles seraient d'horribles sentines ; ici, au contraire, la sécheresse extrême du climat en absorbe toute humidité et n'y laisse qu'une agréable fraîcheur que l'on paierait à prix d'or dans la plaine brû-



lante. Ces rues étroites sont une des particularités les plus remarquables de Tolède : je ne connais point d'autre ville, même en Orient, qui puisse rivaliser en ce point avec l'ancienne capitale des rois Visigoths.

Les rois Visigoths ! — Oui, il est temps de dire un mot des grandeurs de Tolède. Il est vrai qu'une rapide énumération des monuments de cette ville, suffirait déjà pour nous faire passer en revue ses fastes et les principales époques de son histoire ; car, à chaque pas, dans Tolède, on rencontre les traces des Ibères, des Romains et des Goths, parmi les monuments plus somptueux et mieux conservés, des Arabes et des Chrétiens.

Jusqu'où ferons-nous remonter la fondation de Tolède ? Irons-nous, avec certains chroniqueurs, jusqu'à Tubal, ou même jusqu'aux rois préadamites ? Quoi qu'il en soit, il paraît constant que le nom de Tolède, *Toledoth*, est hébreu ou phénicien ; il trahit donc une très haute antiquité. Sous les Romains, Tolède fut une grande et opulente cité, mais elle s'étendait alors dans la plaine, au pied de la ville actuelle, là où l'on voit encore s'élever au milieu des champs de melons et des vignobles, d'antiques débris d'amphithéâtre et d'autres constructions qui furent jadis grandioses.

Aux Romains succédèrent les Visigoths, dont

Tolède devint la capitale ; de 200,000 habitants qu'elle comptait autrefois, elle est descendue aujourd'hui au chiffre de 17,000 ! — L'histoire est pleine des faits et gestes de ce peuple qui fut d'abord arien et plus tard catholique ; pour nous, les souvenirs les plus doux de cette époque reculée, que la vue de Tolède éveille en nous, sont : d'abord, son grand évêque Ildephonse, l'illustre moine et docteur de l'Espagne naissante ; puis, les nombreux conciles qui se tinrent en cette ville et qui occupent dans l'histoire de l'Église une place si marquante ; enfin, la conversion au catholicisme d'une grande et noble nation, appelée à donner, pendant huit siècles de luttes héroïques contre les Maures, les témoignages les plus éclatants de son inaltérable attachement à la foi !

Descendons à la *Puerta del Sol* et continuons notre promenade en faisant le tour extérieur des murs de l'antique cité. Portes, tours, murs d'enceinte, tout cela forme un curieux amalgame de constructions de toutes les époques ; la pierre, la brique arabe, le ciment romain, le roc vif, tout s'entrecroise et se marie admirablement. Ici une porte arabe surmontée d'un grand arc en fer à cheval, là des tours crénelées et gothiques, plus loin des constructions somptueuses de la renaissance, qui eurent pour auteurs Charles-Quint et Philippe II.

Derrière ce cercle de vieilles murailles, s'échelonnent les vieilles maisons de la vieille cité ; çà et là, un monument, une tour arabe aux baies mauresques, quelque ruine de mosquée ou de synagogue, quelque flèche gothique fendant les nues ; enfin, dominant le tout, et traçant leur austère silhouette sur le ciel azuré, l'imprenable Alcazar, l'insigne Cathédrale, et l'admirable église de *San Juan de los Reyes*.

Nous longeons toujours les murailles. A notre gauche s'étend la plaine fertile qui produit les meilleurs melons de l'Espagne, melons au jus rouge, d'un goût exquis, et aussi communs à Tolède que l'est chez nous le légume le plus vulgaire. Voici la verte *Alameda* qui, vers le soir, regorge de promeneurs. Tout au bout, nous apercevons la *plaza de toros* et plus loin, à gauche, la fabrique d'armes que nous visiterons demain.

Poursuivons. Nous voici au Tage, à l'endroit où, passant avec fracas, sous l'arche mauresque du pont d'Alcantara, il commence le demi-cercle furibond dont il enlace la majeure partie de Tolède.

Suivons-le dans sa course rapide.

A travers les rochers, il se fraie avec peine un passage étroit, encombré d'obstacles de toutes sortes ; il les franchit, tantôt avec furie, tantôt en



se jouant entre les buissons et les mille débris de tous les âges, qui gisent sur ses deux rives.

Voilà la tour en ruine du roi Rodrigue qui fut la cause de l'arrivée des Maures à Tolède ; voici les bains de Florinde, et plus loin, de nombreux moulins arabes.

Toujours à notre gauche, de l'autre côté du fleuve, au sommet des rochers dont l'ombre nous inonde d'une douce fraîcheur, sont ces fameux jardins arabes, paradis délicieux et fertiles, que les habitants de Tolède doivent aux travaux d'irrigation dans lesquels les Maures étaient passés maîtres.

Nous tournons toujours autour de la ville ; bientôt nous en aurons achevé le circuit. Tous les monuments de Tolède nous repassent de nouveau sous les yeux, mais dans d'autres positions, sous de nouveaux aspects ; ils se gravent à jamais dans notre souvenir : l'Alcazar, la cathédrale, ces mille et une saillies qui furent ou qui sont encore des églises, des monastères, des mosquées, des minarets, des hôpitaux, que sais-je ?

Nous voici sortis de la gorge. Devant nous se dresse le pont de Saint-Martin ; ici le Tage reprend paisiblement son cours à travers la plaine fertile.

Une légende curieuse se rattache à ce pont, que ses cinq arches légères tiennent suspendu en dos d'âne, à une grande hauteur au-dessus du niveau

des eaux. La voici dans ses traits les plus sail-lants :

Lorsqu'en 1368 Henri de Trastamare eut détruit le pont mauresque qui reliait en cet endroit la ville avec les jardins de plaisance de l'autre rive, l'archevêque de Tolède, D. Pedro de Tenorio, songea à le faire reconstruire.

Mais, où trouver un architecte capable d'exé-cuter une œuvre aussi hardie ? — L'archevêque fait publier son projet dans toute l'Espagne, tant arabe que chrétienne, et adresse un appel à tous les hommes de l'art du pays.

Un soir, un homme d'humble apparence, épuisé par la fatigue d'une longue marche, vient frapper à la porte du palais archiépiscopal.

— Qui es-tu ? lui dit le prélat, après l'avoir fait introduire.

— J'ai nom Juan de Arevalo, Monseigneur. Je suis architecte de mon état, et viens offrir mes services à Votre Seigneurie pour la reconstruction du pont de Saint-Martin.

— Connais-tu les difficultés de cette entreprise, et te crois-tu à même d'en triompher ?

— Mon nom, il est vrai, n'est guère connu ; pauvre et sans ressources, j'ai laissé à d'autres la gloire, me contentant du pain de chaque jour, en retour des pénibles labeurs que j'exécutais pour eux. Mais aujourd'hui, grâces en soient ren-

dues à Votre Seigneurie, une œuvre capable d'illustrer à jamais mon nom se présente à moi, et je me sens la force de la mener à bonne fin.

L'archevêque, on le pense bien, se montrait peu convaincu. — Confier à un inconnu, sans nom, sans précédents, une œuvre aussi importante, il fallait y songer à deux fois.

— Je suis fâché, Monseigneur, reprit l'architecte, de n'avoir aucun titre à faire valoir auprès de vous. Cependant, je sais une double garantie, et je vous l'offre sans crainte.

— Explique-toi.

— Mon honneur, d'abord, puis... ma vie !

— Je ne puis te comprendre.

— Oui, ma vie ! — Lorsque le pont de Saint-Martin se sera fièrement relevé de ses ruines et que le dernier claveau aura été inséré par moi dans ses arches hardies, c'est moi-même, Monseigneur, qui debout au centre du monument, ferai desserrer tous les cintres d'un coup. Et si le pont s'écroule, il entraînera avec lui dans les eaux du Tage — Juan de Arevalo !

Devant une telle assurance, le prélat ne put résister davantage. Juan fut chargé de l'œuvre.

— Catherine, ô ma chère épouse, s'écria-t-il en rentrant dans l'humble demeure qu'il occupait déjà près des ruines de l'ancien pont, désormais parmi les monuments de l'antique Tolède il y en



aura un qui redira avec honneur aux générations futures le nom de ton bien-aimé Juan !

Juan se mit à l'œuvre ; il n'épargna ni calculs, ni travaux.

Le pont s'éleva rapidement, et bientôt arriva le jour, tant désiré de tous, où devait se faire l'épreuve solennelle.

La veille au soir, Juan fit sa dernière tournée ; allègre, le cœur léger, il fredonnait gaiement une joyeuse chanson, et, songeant aux lauriers qui l'attendaient, il se promenait sur les arches de pierre soutenues encore de toutes parts par une forêt de pins.

Soudain, son front s'assombrit, son regard se creuse, une sueur froide inonde tout son corps ; il rentre au logis, le visage empreint d'une pâleur mortelle.

— Ah ! mon Dieu, s'écrie sa fidèle compagne, es-tu malade ? Un travail excessif t'a écrasé au moment de cueillir tes lauriers ! Viens au foyer, réchauffe-toi ; un bon repas te rendra tes forces.

Juan ne répond rien. Il s'affaisse sur un siège, jetant sur son épouse un regard de tendresse empreint de la plus cruelle douleur.

— Juan ! mon bien-aimé ! quelle douleur secrète t'accable ? Ah ! ne me cache rien !

— Laisse-moi, ô Catherine, ne viens pas scruter l'abîme de ma douleur !

— Jamais tu ne m'as rien caché. Dis-moi ton chagrin, que je te console !

— Me consoler ! jamais !

Catherine insiste tellement que l'infortuné Juan ne peut résister davantage.

— Eh ! bien, s'écrie-t-il, c'en est fait ! Demain je perds mon honneur et ma vie ! — Mon œuvre est manquée ; demain, lorsque l'heure fatale aura sonné au beffroi, le pont de Saint-Martin s'écroulera avec fracas dans l'abîme, et Juan de Arevalo ne sera plus.

— Non, non, ô mon époux bien-aimé, il n'en sera pas ainsi ! Et Catherine l'embrasse avec effusion, voilant au fond de son propre cœur la terrible plaie qui venait de s'y ouvrir.

J'irai me jeter aux genoux de l'archevêque, s'écrie-t-elle, et le prélat notre père t'empêchera de tenir ta parole.

— Hélas ! et que serait donc pour moi une vie sans honneur ?

Juan, épuisé, se jette sur sa couche ; Catherine feint de s'endormir à son tour. Mais à peine a-t-elle vu un sommeil fiévreux s'emparer des paupières de son époux, qu'elle se lève doucement. Un air de résolution brille dans son regard.

Au foyer fumait encore un tison mal éteint. Catherine en détache les charbons brûlants, les dépose dans un vase qu'elle cache sous son manteau, et sort de la maison à pas de loup.

La nuit était obscure, l'orage grondait dans le lointain, les éclairs sillonnaient la nue, projetant çà et là sur les rochers et le fleuve leurs sinistres lueurs.

Mais Catherine n'a pas le temps de songer à la peur ; l'amour conjugal en fait une héroïne. Elle court, elle vole ; au péril de sa vie elle franchit les quartiers de rocs, elle arrive au Tage furibond dont les eaux écumantes rejaillissent sur elle.

La voilà au pied du pont fatal ! Elle hésite, elle tremble un moment. Est-ce la crainte de commettre un crime qui la trouble ? — Point de crime, se dit-elle, lorsqu'il s'agit de sauver mon époux !

Et d'une main sûre et ferme elle approche le feu des poutres résineuses qui s'entrecroisent sous le pont...

Une demi-heure après (Catherine avait regagné sa demeure et sa couche), la population de Tolède se réveilla en sursauts aux sons du tocsin !

Le pont, le fameux pont est en feu ! La forêt embrasée qui se consume sous ses arches, calcine ses blocs, tord ses ancrages, sape à leur base les piles monumentales qui s'élèvent du sein du fleuve. Bientôt un craquement horrible se fait entendre, et le pont de Saint-Martin disparaît dans un tourbillon de vapeur et de fumée !

Jamais personne, pas même Juan, ne connut le mot de l'énigme. On attribua à la foudre ce terrible



désastre. L'archevêque et les autorités locales adressèrent leurs condoléances à l'architecte consterné, mais bénissant Dieu, du fond de son cœur, de cet heureux dénouement.

Le cœur léger, il se remit à l'œuvre, et lorsqu'un an plus tard il eut, cette fois, mené à bonne fin son travail, chacun porta aux nues son talent et sa persévérance, le comblant de louanges au sein d'un triomphe que l'on croyait doublement mérité.

Hâtons-nous maintenant d'achever la visite de Tolède. Puisque le temps et l'espace nous pressent, nous serons sobres en fait de monuments.

Voici *San Juan de los Reyes*, célèbre couvent de Franciscains; il fut fondé par Ferdinand et Isabelle, les rois catholiques, après l'heureuse issue de la guerre de succession qui assura l'unité de l'Espagne et fut le point de départ de la grande influence sociale et chrétienne de ce nouveau royaume.

Monument historique à bien des titres : c'est ici que se fit religieux l'illustre Ximénès, plus tard cardinal et premier ministre, cet homme tant calomnié par nos ennemis. Il n'eut rien tant souhaité que de passer toute sa vie dans les murs bénis de cet asile de paix ; et lorsque la Providence l'en tira pour l'élever au faite des honneurs, il ne cessa de porter sous la pourpre son froc bien-

aimé, et resta toujours au fond du cœur un vrai disciple de saint François.

Ce monument est un bijou de l'art gothique; ici, la sculpture du moyen-âge a atteint son apogée de délicatesse et de fini. Les cloîtres de San Juan, je le dis sans hyperbole, sont uniques au monde, pour la perfection du travail et le fini de l'exécution; le moindre de ses détails, pris au hasard, pourrait servir de modèle dans une école de dessin ou de sculpture gothiques.

Et dire que ce chef-d'œuvre est aujourd'hui en ruines! — Ah! les armées françaises!

Une partie du couvent sert actuellement de *Musée provincial*. Ces musées provinciaux espagnols sont de vraies boutiques d'antiquaires; tout y est jeté pêle-mêle dans le désordre le plus artistique. Je vis avec plaisir, dans celui-ci, le portrait du grand Ximénès.

Je ne puis oublier de parler ici d'un souvenir des plus touchants: ce sont les chaînes de nombreux captifs chrétiens, suspendues aux parois extérieures de cette église. Délivrés de l'esclavage des Maures par la munificence des rois ou le dévouement de saints religieux, nos frères captifs venaient ici, à leur retour de Grenade ou d'ailleurs, remercier Dieu de leur délivrance, et suspendre leurs chaînes en *ex voto*.

La barbarie de notre fameux siècle de lumières

alla, un jour, si loin, qu'on s'avisa de décrocher bon nombre de ces chaînes, pour en relier les poteaux d'une *Alameda*, ou promenade publique.

Il est temps de dire un mot de la cathédrale, siège du primat de l'Espagne. Elle occupe l'emplacement de la première église de Tolède, qui était dédiée à la Très-Sainte Vierge, et dans laquelle se tinrent les célèbres conciles de Tolède. C'est là aussi qu'eut lieu la vision de la S<sup>te</sup> Vierge Marie et de sainte Léocadie, au saint évêque Ildephonse.

L'édifice actuel fut commencé au XIII<sup>e</sup> siècle par le roi saint Ferdinand, et achevé vers 1490 par les rois catholiques. Quoiqu'il soit inférieur en dimensions à la cathédrale de Séville, il mérite cependant d'être rangé parmi les plus belles églises du monde. Les portails sont d'une richesse inouïe, sans être pour cela surchargés, comme le sont parfois ceux de nos cathédrales du Nord. La façade est d'un effet saisissant : ce portail féerique, flanqué d'une part d'une flèche aérienne, et de l'autre d'un dôme gothique solidement planté sur sa base carrée, forme un tableau unique dans son genre.

Mais entrons.

Je ne décrirai pas ces cinq nefs spacieuses, ni ces rangs de colonnes à perte de vue, ni ces vitraux étincelants, qui se comptent par centaines



et inondent le vaisseau de mille flots d'émeraudes et de rubis ! Le chœur des chanoines mérite une mention spéciale ; il est le plus ancien et le plus beau de l'Espagne. Tout l'extérieur est de marbre blanc, admirablement sculpté dans le style du XIV<sup>e</sup> siècle, et rehaussé de quelques dorures légères, semées çà et là, avec un goût et une réserve plus louables encore en Espagne qu'ailleurs.

Le trésor de Tolède est le plus remarquable de la péninsule ; mais on le montre rarement. N'ayant pu voir à Madrid le cardinal-archevêque de Tolède, qui se réserve cette autorisation, nous nous en vîmes impitoyablement refuser l'entrée. Il y a là des trésors d'art et de richesses ; on parle surtout d'une robe de la Madone miraculeuse, toute de perles fines, et d'une statuette ravissante de saint François par Alonso Cano.

Mais ce qui fut pour moi à Tolède du plus grand intérêt, c'est la *liturgie mozarabe*, ou gothique, encore en usage aujourd'hui dans une des chapelles de la cathédrale. Cette liturgie primitive de l'Espagne resta en vigueur sur tout son territoire jusqu'à l'invasion des Maures. Lors de la prise de Tolède, les chrétiens qui demeurèrent parmi les barbares, obtinrent des vainqueurs la faveur de conserver à leur usage six de leurs églises, dans lesquelles on continua à observer l'ancienne liturgie.

Peu à peu, durant le cours des siècles, Rome s'était efforcée pour le bien de l'unité, d'introduire dans toute la chrétienté, ses propres rites sacrés. Mais lorsque les chrétiens reconquirent l'Espagne, les Tolédans se trouvèrent si épris de leurs rites anciens qu'il leur fut permis de conserver leur liturgie traditionnelle dans les six églises qui l'avaient observée jusqu'alors.

Au temps de Ximénès, les chrétiens mozarabes (mêlés aux Arabes) commençaient à abandonner leur admirable liturgie, et préparaient ainsi sa disparition prochaine. Le Cardinal, à tous ses autres mérites, joignit celui de la maintenir; il fonda à cet effet trois chapelles, desservies par un clergé spécial, et dans lesquelles le rite mozarabe devait être pratiqué; c'est lui aussi qui fit imprimer pour la première fois les livres liturgiques de ce rite.

A Tolède, l'office divin se célèbre encore chaque jour dans le rite mozarabe; j'y assistai avec le plus grand intérêt, et parvins, à force de démarches, à me procurer un exemplaire des livres de cette liturgie. A Salamanque, il ne se fait plus que six fois l'an; ailleurs, je ne pus en découvrir aucun vestige.

Encore une fois, répétons-le, cette liturgie est parfaitement orthodoxe, approuvée par l'Eglise, et remonte, en partie du moins, aux temps apos-

toliques ou de la première apparition du christianisme en Espagne. Cette liturgie est latine, comme celle de Milan et comme l'antique liturgie des Gaules ; l'Eglise Romaine lui a emprunté, comme à celle-ci, bon nombre de beaux fragments.

Si je ne m'arrêtais, j'écrirais tout un livre sur Tolède. Je ne dirai rien, ni de l'Alcazar, palais tour-à-tour des Romains, des Goths, des Maures et de Charles-Quint, aujourd'hui... caserne ! — ni des Synagogues, ni des mosquées aux gracieuses arabesques de plâtre. J'impose même silence à ma plume sur la célèbre fabrique d'armes, fondée, près de Tolède, par Charles III, où de nombreux Vulcains-artistes forgèrent sous nos yeux des lames meurtrières, qui, un jour peut-être, feront couler le sang !

Ah ! siècle de fer ! les nations s'entrechoquent, les hommes s'entretuent, et le règne de Dieu est méconnu !

---



## CHAPITRE XIII.

### CORDOUE.

Scène de carnage. — Le pays de cocagne. — *Cordoba* ! — Lait de chaux. — Historique. — Désert. — Ruelles. — Intérieur. — La *Mezquita*. — Une forêt de marbre. — Nouveau genre de lampes. — Est-ce un chameau ? — Mgr. Gonzalès. — Les ermites de la *Sierra Morena*. — Pensées. — Un sépulcre blanchi.

Un train de nuit nous conduisit de Tolède à Cordoue. Nous avions eu la précaution de nous informer à Madrid des jours où passait l'express de Séville ; aussi, en douze heures, nous fûmes rendus à destination.

A peine étions-nous en route que deux *hidalgos* de bonne apparence sortent de dessous la banquette un grand sac de toile, bourré d'immenses melons de Tolède.

Quelle fête pour notre compartiment !

Aussitôt armés de grands coutelas, ils se mettent à éventrer les victimes ; le sang coule à flots.

Chacun est de la curée, car en fait de provisions de route, les mœurs espagnoles n'admettent pas les lois de la propriété. Nous aussi, nous sommes gratifiés de belles tranches de melon rouge, offertes sur la pointe d'un poignard ! Cette scène de carnage est la seule dont nous fûmes témoins sur les chemins si décriés de l'Andalousie.

Bientôt la nuit tomba, et chacun s'endormit du sommeil des justes !

A notre réveil, la Nouvelle-Castille était bien loin de nous ; la Sierra Morena était franchie, et nous nous trouvions en pleine Andalousie.

L'Andalousie ! pays de Cocagne, paradis de l'Europe ! Tout ce que j'avais lu n'était rien !

Quoiqu'encaissés encore dans nos poussiéreux wagons, déjà nous nagions dans un océan d'oliviers, d'oléandres, d'agaves, de palmiers et de figuiers d'Inde ; le doux zéphir du matin nous inondait de fraîcheur, nous embaumait de mille parfums ; les canaux et aqueducs mauresques, circulanten tous sens dans la plaine, réjouissaient nos regards de leurs eaux limpides, et portaient de tous côtés la fécondité et la vie.

Vers huit heures du matin, nous approchons d'une grande cité. Un fleuve apparaît, c'est le Guadalquivir. Des maisons à terrasses, entièrement blanchies à la chaux, se présentent en grand nombre à nos regards ; enfin, nous entrons dans

des pâtés compactes de constructions blanches, d'où émergent çà et là un palmier, un groupe de verdure, un *patio*. Le train s'arrête. *Cordoba* ! c'est Cordoue !

Cordoue est une ville... blanche !

C'est ici que nous apparaissent pour la première fois ces maisons passées au lait de chaux des pieds à la tête, et dont toute l'Andalousie est couverte. Impossible de distinguer une construction vieille de dix siècles de celle qui date d'hier : tout est recouvert d'un blanc et épais manteau, que vient grossir chaque année une nouvelle application du précieux enduit.

Au demeurant, l'aspect général de Cordoue et de ses sœurs, les villes andalouses, n'est rien moins que triste. Contrairement à ce que l'on se figure, tout y est d'une propreté exquise, d'une blancheur à vous aveugler, si, par bonheur, on ne trouvait à reposer ses yeux de tous côtés, sur de charmants groupes de verdure qui s'élèvent en grand nombre de tant de jolis *patios*.

Cordoue remonte à une très haute antiquité. Successivement colonie carthaginoise et ville romaine de grande importance, après être demeurée, plus tard, dans l'ombre sous les Goths, elle atteignit l'apogée de sa gloire lorsque les Maures en firent la capitale du Califat de l'ouest, qui lui emprunta son nom. Après l'expulsion



des Maures, Cordoue déclina rapidement, au point que sa population tomba de 1,000,000 d'habitants à 50,000. Cette ville, se trouvant aujourd'hui sur la grande voie ferrée de l'Andalousie, se relève rapidement depuis quelques années.

Depuis le départ des Maures, rien n'a changé dans les rues de Cordoue, sinon aux abords de la gare ; s'ils revenaient demain au nombre d'un million, ils n'auraient qu'à s'installer dans leurs anciennes demeures, sans avoir besoin d'élargir l'enceinte de leur vieille cité. C'est assez dire que cette ville immense paraît aujourd'hui déserte. Durant le jour, ses 50,000 habitants, craignant le soleil andalous, restent à l'ombre de leurs verts *patios*, et les ruelles de Cordoue, dans lesquelles ne règne ni commerce ni mouvement quelconque, retentissent à peine du bruit des pas de quelque mendiant ou étranger, ou encore des sons harmonieux de quelque guitare errante.

La matinée avançait, un soleil de plomb dardait de plus en plus fort. Armés de grands parapluies en guise d'ombrelles, nous nous hasardâmes à pied, à travers les rues, à la recherche de la fameuse mosquée ou cathédrale.

Celui qui ne les a pas vues ne peut se faire une idée exacte des ruelles de Cordoue. Sauf la couleur blanche, je me serais pris à croire, par moments, que j'étais à Pompeï : même pavement

à grosses dalles, mêmes murs sans fenêtres, percés çà et là d'une petite porte, même calme de mort.

Mais si d'aventure vous parvenez à vous introduire dans une de ces maisons si bien dissimulées, là vous vous trouvez dans un petit paradis de délices ; une eau limpide, circulant dans des conduits de marbre et se déversant dans des vasques d'albâtre ou de porphyre, porte dans les grandes salles ouvertes et dans les luxuriants jardins, la fraîcheur, la fécondité et la vie. Comment s'étonner alors que les heureux possesseurs de telles demeures aiment mieux rester chez eux que d'aller battre le pavé brûlant de leurs tristes et désertes rues ?

Un seul monument dans tout Cordoue, offre de l'intérêt à l'étranger et réclame tout ce qu'il peut donner d'admiration. Mais aussi, c'est la *huitième merveille du monde*, comme disent les espagnols, c'est la *Mezquita* !

La cathédrale de Cordoue ! la *Mezquita* !

Nous y voilà enfin, après l'avoir cherchée longtemps au hasard, à travers un labyrinthe inextricable, où il n'y a aucun point de repère.

Extérieurement, ce n'est rien ; c'est moins que rien, c'est laid. Ce n'est pas un monument qui se présente à vous plein de majesté et de grandeur, comme nos cathédrales gothiques, c'est une espla-

nade carrée, entourée de vieilles murailles, couvertes de tuiles rouges ; c'est, si vous voulez, un marché couvert ou une filature gigantesque.

Faisant d'abord le tour de l'enceinte, et cherchant en vain des yeux quelque détail d'architecture mauresque, nous commençons déjà à murmurer entre nous et tout bas, les mots de mystification et de duperie.

Mais tout changea bientôt d'aspect. *Omnis gloria ejus ab intus.*

Franchissant le seuil d'une porte qui mène dans un grand préau planté d'orangers, nous nous trouvâmes dans la cour intérieure de la mosquée, qu'Abdérame bâtit au VIII<sup>e</sup> siècle, pour faire concurrence à la *Caaba* de la Mecque.

Ici je cède la plume à M<sup>me</sup> de Robersart :

« J'arrive de Cordoue, ... la cathédrale m'a confondue ; c'est banal de dire que les *Mille et une Nuits* vous reviennent à l'esprit, mais c'est la vérité ; trente-six nefs dans un sens, dix-neuf dans un autre, neuf cent soixante colonnes ! On s'attend à rencontrer un Abencérage dans l'ombre de cette forêt. Pour la cathédrale de Cordoue seule, il serait très raisonnable de faire le voyage d'Espagne . . . . .

« ... J'ai passé sous la belle porte des Palmas, revêtue de plaques de bronze qui, autrefois, étaient dorées, et je me suis trouvée dans une immense



cour de marbre, plantée d'orangers en allées par les Maures eux-mêmes, dit-on. Ces arbres séculaires, aux têtes énormes, embaumaient, enivraient ; je me suis sentie chanceler. Je regardais, sans bien les voir, les fontaines et les colonnades qui entouraient la célèbre mosquée.

« Dix-neuf nefs étaient ouvertes jadis de ce côté, et répondaient aux allées d'orangers de sorte qu'on passait sans obstacle, de ce bois odorant, dans une forêt de porphyre et de jaspe. Aujourd'hui, les dix-neufs nefs sont closes par un mur, et on n'a laissé qu'une seule porte, la porte du Pardon, qui a un cintre mauresque des plus classiques.

« Quand j'eus franchi l'entrée, je me suis arrêtée sans le savoir, comme je l'ai vu faire au chevreuil incertain du lieu où il est, puis comme lui, je me suis élancée de tous côtés dans la forêt de marbre. Mon regard s'enfonçait sous les allées à perte de vue ; il me semblait que jamais je ne pourrais les parcourir toutes ni en trouver le bout. J'étais éperdue et heureuse !...

« Les colonnes, d'un seul morceau et d'un pied et demi de diamètre, ont dix ou douze pieds jusqu'au chapiteau d'un corinthien arabe plein d'élégance ; elles sont de brèche verte et violette, de jaspe, de porphyre ; elles soutiennent deux arcs en pierre superposés qui parfois s'entrecroisent.

« Le jour vient par des demi-coupoles modernes assez laides, qui remplacent depuis soixante ans les caissons et les soffites, travail merveilleux taillé par les Arabes dans du bois de mélèze. Ce bois, qui comptait onze siècles, s'est trouvé excellent pour faire des guitares. On l'a vendu ! Tous les pays ont de ces crimes-là sur la conscience.

« Je suis restée longtemps dans le vestibule du *Mihrab*, scrupuleusement conservé. La coupole, *Media-naranja*, est constellée d'étoiles ; le plafond est en bois sculpté et doré. Les trèfles, les colonnettes, les mosaïques de verre, les versets du Koran en lettres de cristal doré, qui serpentent dans les fines dentelles de pierre, les fenêtres découpées, garnies de grillages, font de ce lieu une merveille.

« On entre ensuite dans le *Mihrab*, ou saint des saints des musulmans espagnols, lieu vers lequel ils se tournaient pour faire leur prière. C'est un réduit orné avec excès dont l'entrée est formée par un arc arabe, supporté par deux colonnettes légères de jaspe. La voûte représente une conque, elle est d'un seul morceau de marbre blanc. Le Koran, écrit en entier de la main d'Otman était déposé là. Les pèlerins admis dans ce lieu terrible et sacré, en faisaient à genoux sept fois le tour. On voit encore les dalles usées circulairement.

« Dix mille lampes éclairaient la célèbre mos-

quée ; il y en avait une en or d'un travail inouï. »

Ajoutons que parmi ces lampes on comptait les cloches de Saint-Jacques de Compostelle qui, volées par les Maures et transportées jusqu'à Cordoue par des esclaves chrétiens, furent suspendues à la renverse, et accrochées à la voûte de la mosquée au moyen de chaînes, de manière à pouvoir servir de lampes. Singulier changement de destination ! Plus tard, elles furent reconquises et reportées à Compostelle, à dos de Maures.

Au centre de cette immense *forêt plafonnée*, comme Gautier nomme la mosquée de Cordoue, s'élève une cathédrale gothique, commencée en 1523 par l'architecte Fernan Ruiz, et achevée en 1593. Pour la bâtir, il fallut balayer un espace, et en faire disparaître les 800 colonnes qui l'occupaient. Cet édifice ne se compose que d'un chœur avec transept ; les dix-neuf nefs de la mosquée dispensaient d'en construire de nouvelles.

On a beaucoup crié contre cette construction ; on l'a nommée chameau, champignon, hors-d'œuvre, pire encore. Charles-Quint, lorsqu'il la vit pour la première fois, quoiqu'il eût donné lui-même l'autorisation de l'élever, s'irrita contre le Chapitre et dit : « Vous avez mis ce qui se voit partout à la place de ce qui ne se voit nulle part. »

Tout en trouvant ces critiques fondées, au point de vue artistique et purement spéculatif, je ne



puis m'y associer au point de vue pratique ; j'avoue que j'eus agi comme les chanoines de Cordoue, si, comme eux, je m'étais trouvé dans la nécessité de faire usage de la mosquée d'Abderram I<sup>er</sup>, pour les offices et les fonctions liturgiques du culte sacré.

Je ne m'étonne que d'une chose, c'est que le clergé de Cordoue ait eu la patience d'attendre trois siècles, de 1235 à 1523, pour répondre à ce besoin de première nécessité. Comment peut-on exiger qu'une mosquée, qui ressemble à une place publique, qui n'a aucun point central ni culminant, puisse être transformée en église catholique, sans subir aucun changement ? Ce serait là l'idolâtrie de l'art. Il faut avant tout, dans une cathédrale, que les pompes de la sainte liturgie puissent s'y déployer librement et dans toute leur splendeur. L'art vient au second rang et doit se plier aux circonstances.

Au reste, chacun doit en convenir, l'architecte s'est tiré avec talent de sa difficile mission, et son œuvre, qui en elle-même est fort élégante, ne nuit pas à la perspective générale et constitue une originalité architecturale qui a bien son mérite, et qui, à coup sûr, n'a point son égal.

Le sacristain qui nous faisait admirer toutes ces merveilles, nous parla de son évêque dans les termes les plus élogieux ; mais dans son zèle,

fort louable du reste, il forçait un peu la note. On sait que le siège de Cordoue est actuellement occupé par Mgr Gonzalès, philosophe distingué de l'école de saint Thomas, auteur de plusieurs ouvrages de mérite, et nommé récemment par S. S. le pape Léon XIII, membre de l'Académie de S. Thomas à Rome.

— Notre évêque, disait le brave homme, est le plus grand savant du monde. Il écrit des ouvrages admirables ; ni vous, ni moi, ni personne ne pourrions en comprendre un mot.

Nous ne pûmes avoir l'honneur d'être reçus par Mgr. Gonzalès, absent en ce moment. Nous le regrettions profondément, tant à cause de l'intérêt que présente toujours la conversation de personnages éminents, que parce que nous désirions obtenir de lui l'autorisation de visiter les ermites de la Sierra-Morena.

Ces ermites, au nombre de dix-sept, habitent à quelques lieues de Cordoue, dans un site sauvage et abrupte. Ils mènent la vie d'anachorètes, à l'exemple des moines d'Égypte et de Thébaïde, et reconnaissent comme leur patron saint Paul Ermite, le premier des anachorètes.

Chacun d'eux a sa petite cellule, divisée en deux pièces, garnie de quelques pauvres meubles, d'une cruche d'eau, de quelques livres et d'instruments de pénitence. Ils ne se voient

guère qu'à l'église, lorsqu'ils assistent en commun au saint sacrifice de la messe et chantent l'office divin.

Leur temps est partagé entre la prière, la lecture et le travail des mains. Leur régime est des plus austères ; ils vivent de pain et de légumes, le poisson ne leur étant permis qu'aux jours de grande fête.

Heureux essaim d'âmes d'élite qui, tandis que leurs frères et amis d'autrefois s'occupent encore à mille futilités, et oublient trop souvent, hélas ! le salut de leur âme, sacrifient, elles, les joies passagères d'un ordre inférieur à celles qui loin de s'évanouir, ou de diminuer jamais, deviennent plus fécondes et plus bienfaisantes à mesure que ceux qui les goûtent avancent vers la stabilité de la vie éternelle où elles subsisteront dans toute leur plénitude et dans toute leur perfection !

Certes, la vie de héros qu'ils mènent n'est pas le partage de chacun ; mais, sachons au moins l'apprécier à sa juste valeur, afin de participer aux bénédictions que ces généreux amis de Dieu attirent sur leurs frères moins intrépides, mais non moins désireux du salut.

« Les païens, dit quelque part le P. Félix, avaient épuisé la volupté : les chrétiens ont épuisé les souffrances. De ce creuset de la douleur l'homme nouveau est sorti, et c'est un homme



plus grand que l'homme ancien. Ah ! je le sais, la punition corporelle, le jeûne, l'abstinence, la discipline, la flagellation, prêtent à rire à des penseurs de ce temps, qui se croient trop sages pour pratiquer de telles folies. Ils ont plus d'égard pour la chair, plus de respect surtout pour le corps, et ils disent en souriant à l'austérité chrétienne : « Ascétisme ! Moyen-Age ! Fanatisme ! Démence ! » La vérité est que châtier volontairement son corps pour venger la dignité de l'homme outragée par les révoltes est une sainte et sublime chose.

« La vérité est que pour accorder à son corps le plaisir, il suffit d'être lâche, et que pour infliger à son corps la douleur volontaire dans un but de restauration morale, il faut être courageux, il faut être vraiment grand. La vérité est enfin que cette race de mortifiés, mieux que toute autre, maintient à sa vraie hauteur le niveau de l'humanité et tient dans sa main intrépide, avec le fouet dont elle se frappe elle-même, le drapeau du progrès. Le chemin du progrès, comme celui du Calvaire, est un chemin douloureux. Le drapeau de l'austérité chrétienne triomphera une fois de plus dans le monde du sensualisme païen de nos jours. »

Une fois la mosquée visitée, il n'y a plus rien qui retienne à Cordoue. Mais la mosquée-cathédrale doit être vue et revue, arpentée en tous sens,

méditée et savourée. Aussi, nous y revînmes, nous bûmes à longs traits à cette coupe de délices et de songes; nous aimions à errer et à nous perdre dans cette forêt de marbre, pour aller de surprise en surprise et passer tour à tour de l'admiration à la terreur, de la vérité aux fictions les plus extravagantes.

Notre inspection se termina par une ascension à la tour qui s'élève à l'angle du *patio de las Naranjas*, et paraît être une imitation peu réussie de la *Giralda* de Séville. Jamais, j'aime à le répéter, on ne regrette une telle ascension, surtout dans les villes où l'on ne peut séjourner longtemps.

De là, Cordoue, l'antique et opulente Cordoue, nous apparut comme un immense sépulcre blanchi! Je ne puis mieux comparer cette grande ville déserte qu'à une vaste carrière de marbre blanc, dont les blocs équarris gisent çà et là parmi les buissons fleuris, — ou encore, à un cimetière musulman, celui d'Alexandrie par exemple, dont les tombes de pierre, d'une éclatante blancheur, s'étendent à perte de vue sur une plaine verdoyante.

En quittant Cordoue, nous fîmes comme les Maures : nous reportâmes nos pas vers Grenade. La route se fit en chemin de fer et en compagnie d'une société d'Anglais et d'Américains; leur prin-

incipal intérêt, en voyage, nous disaient-ils, consistait à visiter, dans chaque ville où ils abordaient, les prisons et lieux de détention quelconques, afin de juger de l'état moral et social des pays qu'ils parcouraient.

---





## CHAPITRE XIV.

### GRENADE.

Arrivée nocturne. — L'*Alhambra*! — Logement au palais des Maures. — Est-il encore debout ? — Historique. — Aspect. — *Torre de justicia*. — A un sou le verre. — Mal à propos. — Intérieur. — Cour des Myrtes. — Style Mauresque. — En plâtre ! — Le *mirador*. — Cour des Lions. — Château d'eau. — Réputation surfaite.

Grenade forme le point extrême d'un embranchement de la ligne de Cordoue à Malaga ; ce tronçon de chemin de fer est l'un des plus mal desservis de l'Espagne ; aussi arrivons-nous à Grenade à minuit et demi, au lieu de dix heures.

Un employé de l'hôtel *Washington-Irving* de Grenade, se trouvait sur le train, et circulait de voiture en voiture, en quête de proies : c'est là, paraît-il, son occupation quotidienne.

Nous nous laissâmes capturer. — Car la nuit avançait toujours, et nous étions bien aises d'avoir quelqu'un pour nous piloter au milieu des ténè-

bres, dans une ville totalement inconnue. Nous n'eûmes, du reste, aucun motif de nous en repentir, car l'hôtel Washington est admirablement situé, sur l'*Alhambra* même. Il y a un Alhambra montagne, et un Alhambra palais ; le second est situé au sommet du premier.

La joyeuse compagnie d'Anglais et d'Américains, dont nous avons parlé, avait opté pour le même hôtel. Nos racoleurs nous encoffrent donc tous ensemble dans un immense omnibus qui nous cahote par les rues non-éclairées de Grenade.

Après un quart d'heure de trot, les chevaux se mettent au pas; nous passons sous un grand arc de pierre, la porte de Charles-Quint, et nous voilà dans l'enceinte de l'Alhambra, sous sa belle et verte *Alameda*; de toutes parts on entend le son réjouissant de petits ruisseaux qui découlent de la montagne escarpée, et portent partout la fraîcheur et l'animation.

Les étoiles brillaient au firmament; la lune, elle aussi, fit son apparition, et vint se jouer timidement entre les cimes touffues des magnifiques ormes qui nous abritaient, laissant pénétrer çà et là un faible rayon de sa pâle lumière jusque sur les fontaines et les ruisseaux qui jaillissaient et coulaient de tous côtés. Jamais je n'ai vu de plus belle nuit !

Les chevaux soufflent et gravissent lentement



la montagne. Enfin nous arrivons au sommet de l'Alhambra, et nous nous installons à l'ombre du palais des Maures. De nos couches nous entendons encore le doux murmure des eaux des Abencérages et le bruissement harmonieux des arbres, dont Wellington fit planter l'Alhambra en 1812.

L'aurore nous trouva sur pied; car l'expérience nous avait appris que les heures matinales sont les plus précieuses en Andalousie, pour le touriste désireux de tirer quelque fruit de son voyage.

Notre premier soin fut de faire une reconnaissance des lieux.

L'Alhambra est comme l'Acropole ou le mont sacré de Grenade. Cette montagne est une des ramifications de la Sierra-Nevada qui s'étend dernière Grenade, sous son blanc manteau de neige. Le sommet est couronné de la fameuse forteresse arabe du même nom; elle est environnée de murs, qui affectent la forme d'une virgule, et sont flanqués de sept tours monumentales.

Au centre de cette enceinte s'élève le féerique palais des Sultans, l'Alhambra proprement dit.

Le flanc de la montagne est couvert de l'admirable forêt d'ormes dont nous venons de parler, et qui, avec l'eau qui abonde, grâce aux travaux des Maures, donne à tout cet ensemble un charme indescriptible.

Tout cela me paraît être un rêve délicieux ; tout à la fois se présente à mon souvenir. Je ne sais que décrire, ni par où commencer. Rien ne peut donner une idée de l'art des Maures comme une visite à l'Alhambra. Je n'ai rien vu de comparable dans tout l'Orient, ni en Égypte, ni en Palestine.

L'avouerai-je ? Notre première question fut celle-ci : Le palais de l'Alhambra est-il encore debout ? Peut-on le visiter sans danger ?

O crédulité !

Les journaux de 1879 nous avaient appris que l'Alhambra menaçait ruines, que le Darro qui coule à ses pieds le minait sans cesse, et que, dans peu de mois, l'antique, le fameux palais des Abencérages s'affaisserait sur lui-même !

— Hâtez-vous, voyageurs, hâtez-vous, disait l'article, d'aller payer un dernier tribut d'admiration à une des plus grandes merveilles de l'art !

Réclame d'hôteliers ! Je ne puis me figurer autre chose.

Quiconque a vu la colline rocheuse de l'Alhambra, les tours massives qui la couronnent, les épaisses murailles qui forment son enceinte, sait à quoi s'en tenir sur le péril supposé qui jamais puisse menacer, de la part de l'innocent Darro, le monument fameux où l'art arabe atteignit son apogée.

Une première tournée solitaire étant faite, nous commençons la visite régulière de la forteresse et du palais ; notre guide se nomme Don José Ximénès, et se vante d'être de la famille de l'illustre cardinal de ce nom. Nous avons encore pour compagnon, un professeur de géologie suédois, M. Bernard Lundgren, de l'université de Lund ; ce savant visitait, il est vrai, l'Espagne à son point de vue particulier, mais ses connaissances historiques et philologiques rendaient sa société des plus agréables. Nous devînmes fort bons amis.

L'Alhambra, qui devint le séjour des rois maures de Grenade, après la chute du Califat de Cordoue et des autres royaumes arabes d'Espagne, est empreint du caractère de son époque ; au temps où fut bâti ce féerique palais, l'austère énergie des premiers temps de l'islam avait fait place au luxe et à la mollesse de la décadence. Il fut commencé en 1248 par Ibn-l-Ahmar, et achevé par son petit-fils Mohammed III, en 1314 ; c'est surtout à Jusuf I<sup>er</sup> que l'Alhambra doit ses splendides décorations intérieures. Le dernier roi maure qui y résida fut le légendaire Boabdil, dont triomphèrent si glorieusement, en 1498, les rois catholiques Ferdinand et Isabelle, lors de la célèbre prise de Grenade. Avec lui finit la domination des Maures en Espagne : avec lui se terminent les



annales de cette lutte gigantesque de sept siècles, dans laquelle, grâce à la protection de Dieu, le catholicisme demeura vainqueur.

« Avant d'aller plus loin, dit Théophile Gautier (1), nous devons prévenir nos lecteurs, qui pourraient trouver nos descriptions, quoique d'une scrupuleuse exactitude, au-dessous de l'idée qu'ils s'en sont formée, que l'Alhambra, ce palais-forteresse des anciens rois maures, n'a pas le moins du monde l'aspect que lui prête l'imagination. On s'attend à des superpositions de terrasses, à des minarets brodés à jour, à des perspectives de colonnades infinies.

« Il n'y a rien de tout cela en réalité; au dehors, l'on ne voit que de grosses tours massives couleur de brique ou de pain grillé, bâties à différentes époques par les princes arabes; au-dedans, qu'une suite de salles et de galeries décorées avec une délicatesse extrême, mais sans rien de grandiose. »

Quittant l'hôtel Washington-Irving, nous prenons une des allées secondaires de l'*Alameda* et, passant devant la fontaine de Charles-Quint, nous arrivons à l'enceinte murée dans laquelle nous pénétrons par la *Torre de Justicia* ou porte du Jugement. C'est ici que les princes maures ren-

(1) Voyage en Espagne.

daient la justice; les signes symboliques arabes de la clé (en forme de poignard) et de la main, gravés en creux, sur chacun des côtés de la porte, donnent à cet édifice bizarre un air mystérieux, augmenté encore par les zigzags que l'on est obligé de faire pour la traverser. On ne peut y passer qu'à pied ou à cheval.

Nous voici à la *Plaza de los Algibes* sous laquelle s'étendent les vastes citernes des Maures qui servent aujourd'hui encore à alimenter Grenade d'eau fraîche : c'est ici que chaque jour les nombreux *aguadores* de la ville viennent acheter le liquide précieux qu'ils vendent ensuite en détail dans les rues, à un *cuarto* le verre.

Nous voyons à droite le trop fameux palais de Charles-Quint, inachevé et en ruines, que le grand empereur vint planter là si malencontreusement et au prix de sacrifices artistiques irréparables.

Qu'en pense Madame de Robersart (1)?

« Le palais de Charles-Quint, dit-elle, m'irrite encore plus qu'il ne m'attriste ; il est l'image de ces êtres qui font tout mal à propos ; ils viennent mal à propos au monde ; ils ont mal à propos de l'esprit, du savoir, de la beauté ; ils n'achèvent rien, ils n'aboutissent à rien. Ce palais est superbe et ce qu'il y a de meilleur en Espagne comme style ;

(1) Lettres d'Espagne.

son immense patio est orné de trente-deux colonnes de marbre ; ses façades, ses bas-reliefs, ses frises, vous donnent une vive admiration. Mais pour le bâtir on a démoli une partie de l'Alhambra ! Mais, depuis 1633 il est inachevé, le toit n'a jamais été posé ; il n'est pas même une ruine, il est le géant des avortons. Ah ! je suis tout en colère ! »

C'est là aussi notre opinion et celle de tous les visiteurs ; mais il n'y que le charmant auteur que nous venons de citer pour la formuler avec autant de goût.

Ce lourd et massif palais ayant supprimé la porte de l'Alhambra, l'on est obligé de s'y introduire aujourd'hui par un couloir, pratiqué à l'angle du palais de Charles-Quint. La première cour où l'on pénètre est le *patio de los Arrayanes* (cour des Myrthes). Ici on se croit subitement transporté en plein Orient.

Que Théophile Gautier (1) me permette de lui emprunter par lambeaux la description de l'intérieur de l'Alhambra, de ses cours féeriques, de ses salles enchanteresses, de ses arabesques étourdissantes. Je n'oserais rivaliser avec sa plume habile, ni priver le lecteur d'un charmant morceau de littérature, si bien fait pour donner, s'il

(1) Voyage en Espagne.



est possible, une vague idée des merveilles de l'Alhambra.

« En débouchant de ces couloirs obscurs dans cette large enceinte inondée de lumière, l'on éprouve un effet analogue à celui du Diorama. Il vous semble que le coup de baguette d'un enchanteur vous a transporté en plein Orient, à quatre ou cinq siècles en arrière. Le temps, qui change tout dans sa marche, n'a modifié en rien l'aspect de ces lieux, où l'apparition de la sultane Chaîne-des-Cœurs ou du maure Tarfé, dans son manteau blanc, ne causerait pas la moindre surprise.

« Au milieu de la cour (des Myrtes) est creusé un grand réservoir de trois ou quatre pieds de profondeur, en forme de parallélogramme, bordé de deux plates-bandes de myrtes et d'arbustes, terminé à chaque bout par une espèce de galerie à colonnes fluettes, supportant des arcs mauresques d'une grande délicatesse. Des bassins à jet d'eau, dont le trop plein se dégorge dans le réservoir par une rigole de marbre, sont placés sous chaque galerie et complètent la symétrie de la décoration...

« Dans le fond, au-dessus du vilain toit de tuiles rondes, qui a remplacé les poutres de cèdre et les tuiles dorées de la toiture arabe, s'élève majestueusement la tour de Comarès, dont les cré-

neaux découpent leurs dentelures vermeilles dans l'admirable limpidité du ciel. Cette tour renferme la salle des Ambassadeurs et communique avec le *Patio de los Arrayanes* par une espèce d'antichambre nommée la *Barca*, à cause de sa forme... »

« La *Barca*, dit M<sup>me</sup> de Robersart, est délicieuse, une merveille, un travail d'abeilles ou de fées. Les vives couleurs du plafond à alvéoles se distinguent encore. »

Gautier va nous décrire la salle des ambassadeurs : « C'est, dit-il, une des plus grandes de l'Alhambra; elle remplit tout l'intérieur de la tour de Comarès. Le plafond, de bois de cèdre, offre les combinaisons mathématiques si familières aux architectes arabes : tous les morceaux sont ajustés de façon à ce que leurs angles sortants ou rentrants forment une variété infinie de dessins; les murailles disparaissent sous un réseau d'ornements si serrés, si inextricablement enlacés qu'on ne saurait mieux les comparer qu'à plusieurs guipures posées les unes sur les autres. L'architecture gothique, avec ses dentelles de pierre et ses rosaces découpées à jour, n'est rien à côté de cela. Les truelles à poisson, les broderies de papier frappées à l'emporte-pièce, dont les confiseurs couvrent leurs dragées, peuvent seules en donner une idée.

« Un des caractères du style mauresque est d'offrir très peu de saillies et très peu de profils. Toute cette ornementation se développe sur des plans unis et ne dépasse guère quatre à cinq pouces de relief; c'est comme une espèce de tapisserie exécutée dans la muraille même. Un élément particulier la distingue, c'est l'emploi de l'écriture comme motif de décoration; il est vrai que l'écriture arabe, avec ses formes contournées et mystérieuses, se prête merveilleusement à cet usage. Les inscriptions qui sont presque toujours des *Suras* du Coran, ou des éloges aux différents princes qui ont bâti et décoré les salles, se déroulent le long des frises, sur les jambages des portes, autour de l'arc des fenêtres, entremêlées de fleurs, de rinceaux, de lacs et de toutes les richesses de la calligraphie arabe ..

« Cette description terminée, poursuit Théophile Gautier, nous devons encore détruire une illusion; toutes ces magnificences ne sont ni en marbre ni en albâtre, ni même en pierre, mais tout bonnement en plâtre! Ceci contrarie beaucoup les idées de luxe féerique que le nom seul de l'Alhambra éveille dans les imaginations les plus positives; mais rien n'est plus vrai: à l'exception des colonnes ordinairement tournées d'un seul morceau et dont la hauteur ne dépasse guère sept à huit pieds, de quelques dalles dans le pa-



vage, des vasques des bassins, des petites chapelles à déposer les babouches, il n'y a pas un seul morceau de marbre employé dans la construction intérieure de l'Alhambra. Il en est de même du Généralife : nul peuple, d'ailleurs, n'a poussé plus loin que les Arabes l'art de mouler, de durcir et de ciseler le plâtre, qui acquiert entre leurs mains la dureté du stuc, sans en avoir le luisant désagréable... »

Le *mirador* de la Sultane est un des lieux les plus enchanteurs de la terre. Suspendu au-dessus de l'abîme, il est environné à la fois des merveilles de la nature et des chefs-d'œuvre de la main de l'homme.

« C'est un petit pavillon, dit encore Gautier, situé sur le haut d'une tour et d'où l'on jouit du plus admirable panorama; il servait autrefois d'oratoire aux sultanes. A l'entrée on remarque une dalle de marbre blanc, percée de petits trous pour laisser passer la fumée des parfums que l'on brûlait sous le plancher... Il est difficile de rêver quelque chose de plus coquet et de plus charmant que ce cabinet aux petites colonnes mauresques, aux arceaux surbaissés, suspendu sur un abîme azuré dont le fond est papelonné par les toits de Grenade, où la brise apporte les parfums du Généralife, énorme touffe de lauriers-roses épanouie au front de la colline prochaine, et le miau-

lement plaintif des paons qui se promènent sur les murs démantelés... »

« Que d'heures j'ai passées là, dans cette mélancolie sereine si différente de la mélancolie du nord, recommandant à mes yeux de bien saisir chaque forme, chaque contour de l'admirable tableau qui se déployait devant eux, et qu'ils ne reverront sans doute plus ! Jamais description, jamais peinture ne pourra approcher de cet éclat, de cette lumière, de cette vivacité de nuances. Les tons les plus ordinaires prennent la valeur des pierreries, et tout se soutient dans cette gamme. Vers la fin de la journée, quand le soleil est oblique, il se produit des effets inconcevables : les montagnes étincellent, comme des entassements de rubis, de topazes et d'escarboucles ; une poussière d'or baigne les intervalles, et si, comme cela est fréquent dans l'été, les laboureurs brûlent le chaume dans la plaine, les flocons de fumée qui s'élèvent lentement vers le ciel empruntent aux feux du couchant des reflets magiques... »

Nous ne dirons rien du *patio de Lindaraja* ni des *Baños reales* ou bains des rois maures, où tout respire le luxe le plus raffiné. Passons à la Cour des Lions, « le morceau le plus curieux et le mieux conservé de l'Alhambra, » comme dit Gautier.

« La cour des Lions a cent vingt pieds de long, soixante et treize de large, et les galeries qui

l'entourent ne dépassent pas vingt-deux pieds de haut. Elles sont formées par cent vingt-huit colonnes de marbre blanc, appareillées dans un désordre symétrique de quatre en quatre et de trois en trois; ces colonnes, dont les chapiteaux très ouvragés conservent des traces d'or et de couleur, supportent des arcs d'une extrême élégance et d'une coupe toute particulière.

« En entrant, vous avez en face de vous, formant le fond du parallélogramme, la salle du Tribunal, dont la voûte renferme un monument d'art d'une rareté et d'un prix inestimables. Ce sont des peintures arabes, les seules peut-être qui soient parvenues jusqu'à nous... Ces peintures, à ce que l'on prétend, sont sur cuir préparé, collé à des panneaux de cèdre, et servent à prouver que le précepte du Coran qui défend la représentation des êtres animés, n'était pas toujours scrupuleusement observé par les Maures, quand même les douze lions de la fontaine ne seraient pas là pour confirmer cette assertion.

« La *Taza de los Leones* jouit, dans les poésies arabes, d'une réputation merveilleuse; il n'est pas d'éloges dont on ne comble ces superbes animaux. Je dois avouer qu'il est difficile de trouver quelque chose qui ressemble moins à des lions que ces produits de la fantaisie africaine; les pattes sont de simples piquets pareils à ces morceaux de bois



à peine dégrossis qu'on enfonce dans le ventre des chiens de carton pour les faire tenir en équilibre : les mufles rayés de barres transversales, sans doute pour figurer les moustaches, ressemblent parfaitement à des museaux d'hippopotame; les yeux sont d'un dessin par trop primitif qui rappelle les informes essais des enfants...

« C'est dans le bassin de la fontaine des Lions que tombèrent les têtes des trente-six Abencérages attirés dans un piège par les Zégris. Les autres Abencérages auraient tous éprouvé le même sort sans le dévouement d'un petit page qui courut prévenir, au risque de sa vie, les suivants, et les empêcha d'entrer dans la fatale cour. On vous fait remarquer, au fond du bassin, de larges taches rougeâtres, accusations indélébiles laissées par les victimes contre la cruauté de leurs bourreaux... »

Terminons enfin en empruntant un dernier passage à M. Gautier, sur tout cet ensemble de bassins, de jets d'eau et de petits canaux de marbre qui constituent une des principales merveilles de l'Alhambra et en font un véritable château d'eau.

« Le milieu de la pièce (la salle de *las dos Hermanas*), selon l'invariable usage des Arabes, dont les habitations ne semblent être que de grandes fontaines enjolivées, est occupé par un bassin et

un jet d'eau. Il y en a quatre sous le portique du tribunal, autant sous le portique de l'entrée, un autre dans la salle des Abencérages, sans compter la *Taza de los Leones*, qui, non contente de verser de l'eau par les gueules de ses douze monstres, lance encore vers le ciel un torrent par le champignon qui la surmonte. Toutes ces eaux viennent se rendre, par des rigoles creusées dans le dallage des salles et le pavé de la cour, au pied de la fontaine des Lions, où elles s'engloutissent dans un conduit souterrain.

« Voilà à coup sûr un genre d'habitation où l'on ne sera pas incommodé par la poussière, et l'on se demande comment ces salles pouvaient être habitées l'hiver. Sans doute, on fermait alors les grandes portes de cèdre, on recouvrait le pavé de marbre d'épais tapis, on allumait dans les *brase-ros* des feux de noyaux et de bois odoriférant, et l'on attendait ainsi le retour de la belle saison, qui ne se fait jamais beaucoup attendre à Grenade. »

Le lecteur nous saura gré de nous être arrêté un peu à la description de l'Alhambra et de l'avoir empruntée aux meilleurs auteurs. Le séjour prolongé qu'ils ont fait dans ce lieu enchanteur leur a permis de l'étudier et d'en rendre le caractère infiniment mieux que nous ne l'eussions pu faire après un simple passage.

Nous avons cependant assez vu l'Alhambra

pour en saisir le caractère particulier, et nous sommes bien aise de consigner sur ce point nos impressions, à la fin de cette rapide inspection des lieux.

L'Alhambra est l'art arabe à son apogée, mais il en marque aussi la décadence et partant celle du peuple qui le cultivait. C'est l'œuvre de princes efféminés et corrompus qui ne cherchaient dans l'art que de quoi satisfaire à leur mollesse et à leurs passions ; non point celle d'un peuple viril et moral qui fait servir l'art à élever et nourrir les hautes facultés de l'âme en les portant vers Dieu. Ici, tout vous parle de l'homme-idole, nageant dans les délices de la matière, et oubliant le futur pour un présent passager.

J'ai assez loué, par la bouche d'autrui, les beautés matérielles de l'Alhambra pour me permettre maintenant de dire, sans craindre de passer pour barbare, que la réputation de l'Alhambra a été surfaite ; un homme de jugement et de cœur se gardera bien de se laisser prendre à ces charmes extérieurs et d'élever cette œuvre de païens amollis par le vice, au-dessus des œuvres grandioses et sublimes qu'a produites le génie chrétien !





## CHAPITRE XV.

### GRENADE. (*Suite.*)

Les Maures d'aujourd'hui. — Un épisode. — Panorama. — *Santa-Fé*. — Isabelle la Catholique. — Tableau. — Les Gitanos. — Leur histoire. — Dialogue. — Généralife, petit paradis — *Para ver la luna!* — Cathédrale. — Tombeaux des rois catholiques. — Chartreuse. — Un belge. — Évolution. — La mer!

Nous avons décrit l'Alhambra et ses merveilles, témoins irrécusables du degré de civilisation matérielle auquel se sont élevés un jour les Maures.

Que pensent de tout cela, de ces splendeurs, des gloires de leurs ancêtres, les Maures d'aujourd'hui? Versent-ils des larmes en y songeant? S'efforcent-ils de se relever de leur état d'abjection présente pour ressaisir leur position perdue?

Telles sont les questions que l'on se pose assez naturellement, quand, dans les rues de Grenade, de Cordoue, ou de Séville, on rencontre un groupe

d'Arabes en turban, en ceinture de soie aux couleurs variées, et le large burnous blanc sur l'épaule. Car généralement, ceux que l'on voit en Andalousie sont des hommes qui jouissent d'une position aisée, souvent des marchands, et qui, dès lors, possèdent assez d'instruction pour ne pas ignorer les annales de leur passé.

Cependant, comme j'ai pu m'en convaincre, on ne trouve pas en eux les nobles sentiments de l'enthousiasme, de l'orgueil national, ni même de la simple admiration pour le beau, le bien et le bon. Fatalistes et absorbés par les soucis de leurs intérêts personnels, leur horizon ne s'étend guère au-delà de leur bien-être ou de leur bourse. S'ils viennent en Andalousie, au cœur de ce pays délicieux qui fut jadis leur empire, ce n'est que pour vaquer à leur commerce ; la tête haute et l'œil sec, ils se promènent dans leur palais conquis, parmi les ruines de leurs mosquées, et s'estiment parfaitement heureux s'ils peuvent repasser le détroit enrichis de quelques onces d'or.

Borrow, l'agent de la société biblique de Londres qui résida plusieurs années en Espagne, à partir de 1839, a fait la même remarque. Son livre *The Bible Spain* (1), contient bon nombre d'observations intéressantes qui jettent un

(1) Londres, *Murray*, 1843.



jour nouveau sur l'état actuel de l'Espagne, mais elles sont malheureusement mêlées à un tas d'absurdités n'ayant d'autre but que de dénigrer l'Église catholique.

Je traduis littéralement de son livre le passage suivant, qui se rapporte à ce que je disais tantôt de l'indifférence des Arabes :

« Un jour, écrit-il, je conversais à Madrid avec un Maure avec lequel j'étais fort intime. Nous causions de l'Alhambra de Grenade qu'il avait visité.

« — N'avez-vous pas versé des larmes, lui dis-je, en vous promenant dans ces cours splendides tout en songeant aux Abencérages ?

« -- Versé des larmes ? répondit le Maure, assurément non ; et pourquoi aurais-je pleuré ?

« — Pourquoi visitiez-vous l'Alhambra ?

« — Je l'ai visité, reprit-il, parce que me trouvant à Grenade pour mes affaires, un Anglais me pria de l'accompagner à l'Alhambra afin de lui expliquer certaines inscriptions arabes. Je n'y eusse certainement pas été pour mon propre compte, car la montagne sur laquelle il est bâti est bien raide !

« Et cependant, poursuit Borrow, cet homme faisait des vers, et ce n'était pas un poète médiocre. »

Après la visite de l'Alhambra intérieur, ou

palais proprement dit, nous nous mîmes à parcourir les murailles et les tours de l'enceinte.

Nous voici à la tour de Vela, celle qui forme la pointe antérieure de la forteresse, l'extrémité de la virgule, et qui domine tout Grenade et sa splendide *vega* ou plaine.

Du haut de la terrasse qui surmonte cette tour, un spectacle ravissant se présente à nos regards. Là se déploie à nos pieds, sur un sol légèrement ondulé et sillonné par le Génil et le Darro, une ville de 75,000 âmes : délicieux assemblage de maisons mauresques à terrasses, blanches comme la neige, et servant en quelque sorte de cadre ou de corbeille, aux verts *patios* où le rose oléandre se marie à l'oranger fleuri, où de nombreux jets d'eau scintillent joyeusement dans les airs, retombant dans des vasques de marbre, pour répandre de là tout à l'entour leur fertilisant liquide, par mille canaux découverts artistement disposés.

Du sein de cette ville arabe dont le panorama ressemble si peu à celui de nos grandes cités du nord, s'élève majestueusement la belle cathédrale de Grenade en style de la Renaissance qui fait un singulier contraste avec les constructions orientales qui l'encadrent.

Plus loin, sur le flanc d'une colline, l'œil aperçoit la vaste Chartreuse, aujourd'hui déserte;

çà et là des édifices religieux, couvents, églises, ou collèges, font saillie sur les groupes de maisons qui les environnent.

Voyez-vous, là-haut, tout au loin, cette petite ville coquette et mignonne dont les blanches murailles resplendissent d'un si vif éclat aux rayons brûlants du soleil de midi ? — C'est *Santa-Fé*, la ville qui sortit de terre comme par enchantement autour des rois catholiques Ferdinand et Isabelle, tandis qu'ils étaient là en 1492 avec leur armée, faisant le siège de Grenade.

Qui de nous a oublié l'admirable conduite d'Isabelle en cette circonstance ?

Au milieu des bruits de la guerre, elle sut remplir ses soldats de nobles et religieux sentiments qui ne se démentirent ni devant les travaux pénibles du siège, ni aux heures glorieuses du grand triomphe. Isabelle fut une héroïne chrétienne ; jamais elle ne fut accessible aux sentiments vulgaires de l'égoïsme ni de l'intérêt personnel. Dieu seul ! telle fut toujours sa devise. Aussi ce fut elle que Dieu choisit pour achever la grande œuvre de la formation de l'Espagne une et catholique.

Maintenant, lecteur, retournez-vous de grâce, et contemplez un spectacle, cette fois, tout grandiose et sublime.

Au fond du tableau, se dresse la *Sierra-Nevada*



avec ses sommets blanchis et fondants. Là, s'ouvre cette gorge célèbre connue sous le nom de *Suspiro del Mauro*, Soupir du Maure, d'où Boabdil vaincu jeta, dit-on, un dernier et douloureux regard sur sa belle Grenade à jamais perdue.

Le Génil et le Darro découlent de ces montagnes et s'unissent au pied de l'Alhambra, après l'avoir enlacé de leurs flots impétueux qui charrient l'or et l'argent. Plus la chaleur est intense, plus le volume de leurs eaux s'accroît, car elles sont le produit de la fonte de ces glaciers luisants que vous apercevez là-haut.

Sur l'avant-plan, enfin, toute la colline de l'Alhambra se déroule devant vous ; vous distinguez tous les replis de son enceinte, vous pouvez compter toutes ses tours, votre regard plonge dans les *patios* du palais enchanteur que vous avez visité tantôt.

A gauche, un peu plus haut que le palais, mais toujours sur le plateau de l'Alhambra, quoique sur un promontoire différent, se présente comme un nid de rossignol perdu dans un bouquet de lauriers-roses, la délicieuse villa du Généralife, qui fut, jadis, la maison de plaisance des sultans.

A vos pieds, sous l'Alhambra et séparés par cette colline, s'étendent deux quartiers de la ville ; à droite, c'est l'*Antequerula*, formé autrefois par les habitants réfugiés d'Antequerra, ville recon-

quise par les chrétiens; à gauche, l'*Albaycin*, quartier dépeuplé et en ruines, occupé aujourd'hui et depuis plusieurs siècles par les *Gitanos* ou Bohémiens d'Espagne.

Les *Gitanos* ! Singulier peuple que celui-là !

On a beaucoup discuté sur son origine. L'opinion la plus probable est que lors de l'invasion de Tamerlan dans l'Inde, au commencement du <sup>xv</sup><sup>e</sup> siècle, la quatrième caste, celle des parias ou *Zingari*, prit la fuite et se dissémina par bandes à l'Orient et à l'Occident, envahissant un grand nombre de contrées de l'Asie, de l'Europe et de l'Afrique; ils s'y sont maintenus jusqu'à nos jours sous différents noms, mais en conservant partout à peu près le même langage et les mêmes habitudes

En France, on les nomme *Bohémiens* ; *Tartares*, dans le Nord ; *Gypsies* ou Égyptiens, en Angleterre ; *Arami* ou voleurs, chez les Arabes ; *Pharaonepek* ou peuple de Pharaon, en Hongrie ; *Heidenen* ou païens, en Hollande ; *Zigeuner* en Allemagne ; *Zingaro* et *Egyptenaren* en Flandre ; *Gitanos* ou malicieux, en Espagne etc., etc.

Depuis leur apparition en Europe, en 1417, leur air repoussant et sauvage, leurs habitudes de vol et de vice, leur prétendue magie, contribuèrent à les faire haïr et persécuter de tous les peuples chez lesquels ils pénétrèrent, ce qui les sépara de plus

en plus de toute civilisation et les rendit inaccessibles à l'influence de notre sainte religion.

Partout, ils ont conservé leur type asiatique bien accentué et leurs traditions religieuses, dont la métempsycose forme la base. Ils vivent de brigandage et de sorcellerie : les plus honnêtes d'entre eux sont maquignons ou se livrent à de petits métiers d'ambulants qui favorisent leurs penchants annexionnistes. Si l'on en croit les statistiques modernes, les *Zingaris* ou Bohémiens seraient en tout, aujourd'hui, près de 5,000,000, dont 50,000 en Espagne.

Dans la plupart des grandes villes de l'Espagne méridionale, il y a un quartier de Gitanos qu'on ne peut mieux comparer qu'à un *Ghetto* renforcé. Là, tantôt dans des grottes ou des excavations quelconques, tantôt dans des huttes d'argile ou de bois, au sein d'une malpropreté dont le nord ne peut fournir aucun terme de comparaison, grouille une population halée, déguenillée et sauvage, abîmée dans la barbarie et, hélas ! enveloppée encore des épaisses ténèbres du paganisme. Tels, on les trouve aussi à l'*Albaycin* de Grenade que pour de bonnes raisons nous nous contentâmes d'inspecter du haut de la tour de l'Alhambra.

Aucun auteur n'est mieux informé sur le compte des Gitanos d'Espagne que Borrow, l'Anglais cité



plus haut; cet homme parlait leur langue, connaissait leurs mœurs, et il poussa l'amour des aventures et de la propagande biblique jusqu'à se mêler à eux, à se faire passer pour l'un d'eux et à vivre de leur vie aventurière au péril de ses jours. A ce point de vue, son livre est du plus haut intérêt; il a même traité ce sujet *ex professo* dans un autre ouvrage : *The Gypsies of Spain*.

Pour donner à mes lecteurs une idée de la religion des Gitanos, je traduis un nouveau passage de Borrow; il y rapporte une conversation qu'il eut, un jour, avec un Gitano de ses intimes, tandis qu'il faisait avec lui un voyage périlleux en Estramadure.

La scène se passe dans un désert, non loin de Trujillo, où ils se tiennent cachés tous deux, avec leurs bourriques, dans un épais fourré.

« Il était plus de midi; le Bohémien était couché derrière un buisson : il se soulevait de temps en temps, me regardait un instant, puis se recouchait encore.... Enfin il se dresse sur son séant, et me regardant plus fixement :

« Frère, dit-il, je ne puis m'imaginer quelle affaire vous amène dans ce pays.

« *L'Anglais*. — Peut-être est-ce la même que celle qui vous amène aujourd'hui dans ce marais, les affaires d'Égypte.

« *Le Gitano*. — Non, non, frère; il est vrai que

vous parlez le langage de l'Égypte, mais vos manières et vos paroles ne sont ni celles des Calés (gitanos) ni celles des Busnés (européens).

« *L'Anglais*. — Ne m'avez-vous pas entendu parler publiquement de Dieu et de Tebleque ? C'est pour annoncer sa gloire aux Calés et aux Gentils que je suis venu sur la terre d'Espagne.

« *Le Gitano*. — Et qui donc vous a chargé de cette pérégrination ?

« *L'Anglais*. — Vous ne me comprendriez guère si je vous racontais tout cela. Toutefois, sachez qu'il y a beaucoup d'hommes, en pays étrangers, qui pleurent sur les ténèbres qui enveloppent l'Espagne et sur les scènes de cruauté, de brigandage et de meurtre qui en souillent le sol.

« *Le Gitano*. — Sont-ce des Calés ou des Busnés ?

« *L'Anglais*. — Peu importe. Calés ou Busnés, tous sont enfants du même Dieu.

« *Le Gitano*. — Frère, vous mentez ; ils ne sont pas fils d'un même père ni d'un même Errate. Vous parlez de brigandage, de cruauté et de meurtre. Frère, il y a trop de Busnés ; s'il n'y avait pas de Busnés, il n'y aurait ni brigandage ni meurtre. Les Calés ne se volent ni ne se tuent entre eux ; les Busnés le font. Les Calés ne sont jamais cruels envers leurs animaux, car leur loi le défend. Lorsque j'étais enfant, je frappais un

jour une bourrique; mais mon père arrêta mon bras et me corrigea, disant : « Ne fais point de mal à cet animal, car en lui se trouve l'âme de ta propre sœur !

« *L'Anglais*. — Et croyez-vous en cette doctrine sauvage, ô Antonio ?

« *Le Gitano*. — Tantôt oui, tantôt non. Il y en a parmi nous qui ne croient en rien, pas même en leur propre existence. Il y a longtemps, je connus un vieux Calé : il était vieux, très vieux, il avait plus de cent ans. Et je l'entendis dire un jour que tout ce que nous croyons voir n'est que mensonge; qu'il n'y a au monde, ni hommes, ni femmes, ni chevaux, ni mules, ni oliviers. — Mais de quoi nous occupons-nous ? Je vous demandais ce qui vous avait amené dans ce pays; vous me répondez que c'est la gloire de Dieu et de Tebleque. Sottises ! dites cela aux Busnés. — Assurément vous devez avoir eu de bonnes raisons pour venir, sans quoi vous ne seriez pas ici. Il y en a qui disent que vous êtes un espion de ceux de Londres ; peut-être l'êtes-vous. Au reste peu m'importe. »

Pauvres Gitanos ! puissent-ils un jour ouvrir les yeux à la vraie lumière et être introduits dans le bercail de Jésus-Christ par les vrais pasteurs !

Avant de quitter la montagne de l'Alhambra faisons une petite visite au Généralife, qui n'est autre chose que le pavillon champêtre de l'Al-



hambra, situé sur un mamelon de la même montagne. Gautier nous servira encore de guide :

« L'extérieur du Généralife, comme celui de toutes les constructions orientales, est fort simple : de grandes murailles sans fenêtres et surmontées d'une terrasse avec une galerie en arcades, le tout coiffé d'un petit belvédère moderne. Il ne reste du Généralife que des arcades et de grands panneaux d'arabesques malheureusement empâtés par des couches de lait de chaux renouvelées avec une obstination de propreté désespérante. Petit à petit, les délicates sculptures, les guillochis merveilleux de cette architecture de fées, s'oblitérent, se bouchent et disparaissent. Ce qui n'est plus aujourd'hui qu'une muraille vaguement vermiculée, était autrefois une dentelle découpée à jour aussi fine que ces feuilles d'ivoire que la patience des Chinois cisèle pour les éventails...

« Le véritable charme du Généralife, ce sont ses jardins et ses eaux. Un canal revêtu de marbre occupe toute la longueur de l'enclos et roule ses flots abondants et rapides sous une suite d'arcades de feuillage, formées par des ifs contournés et taillés bizarrement. Des orangers, des cyprès sont plantés sur chaque bord...

« Les eaux arrivent aux jardins par une espèce de rampe fort rapide, cotoyée de petits murs en manière de garde-fous, supportant des canaux de

grandes tuiles creuses, par où les ruisseaux se précipitent à ciel ouvert avec un gazouillement, le plus gai et le plus vivant du monde. A chaque palier des jets abondants partent du milieu de petits bassins et poussent leur aigrette de cristal jusque dans l'épais feuillage du bois de lauriers, dont les branches se croisent au-dessus d'eux.

« La montagne ruisselle de toutes parts ; à chaque pas jaillit une source, et toujours l'on entend murmurer à côté de soi quelque onde détournée de son cours, qui va alimenter une fontaine ou porter la fraîcheur au pied d'un arbre. Les Arabes ont poussé au plus haut degré l'art de l'irrigation ; leurs travaux hydrauliques attestent une civilisation des plus avancées ; ils subsistent encore aujourd'hui, et c'est à eux que Grenade doit d'être le paradis de l'Espagne et de jouir d'un printemps éternel sous une température africaine. Un bras du Darro a été détourné par les Arabes et amené de plus de deux lieues sur la colline de l'Alhambra. »

Mais il faut nous arracher à l'Alhambra et à ses charmes. Nous le visitâmes et le revisitâmes ; la dernière fois que nous le vîmes ce fut un soir par le plus beau des clairs de lune, car nous avions obtenu des cartes *para ver la luna* (pour voir la lune !) Jamais je n'oublierai cette soirée qui demeure gravée dans ma mémoire comme le rêve le

plus fantastique de ma vie. Nous remontâmes aussi à la tour de Vela pour y voir les mille feux de Grenade illuminée, luttant sans cesse contre le plus beau des ciels étoilés.

Terminons en disant que trois églises sont aujourd'hui construites dans les murs de l'Alhambra, et que le Roi des rois règne en souverain là où les Maures jadis blasphémaient son saint nom. *Soli Deo omnis honor et gloria.*

Je ne m'arrêterai pas aux autres édifices de Grenade : tout pâlit devant l'Alhambra.

La cathédrale est vaste et belle dans ses proportions ; elle est du style de la Renaissance. Le sanctuaire, en forme de rotonde immense, est surmonté d'un dôme soutenu par un double cercle de piliers. Cette disposition singulière m'a paru digne d'attirer l'attention des architectes et pourrait se prêter merveilleusement aux belles formes du style roman qui est, à mon avis, le style ecclésiastique par excellence.

Dans la *Capilla real*, monument gothique situé à côté de la cathédrale et y attenant, on admire les splendides tombeaux des rois catholiques Ferdinand et Isabelle ; leurs dépouilles mortelles gisent en dessous, dans une crypte. Dans cette chapelle royale, comme dans toutes celles que l'on rencontre en Espagne, il y a un chapitre spécial de chanoines et de chapelains qui chantent les



heures canoniales pour le repos des âmes des souverains qui y sont ensevelis.

En présence des restes vénérables de tels héros, je ne pus contenir, je l'avoue, un sentiment d'admiration et de respect profond pour les âges et les pays qui produisirent ces hommes. Gloire à Dieu dont la Providence veille sans cesse sur le monde, et qui de son bras puissant sait toujours, au moment critique, susciter les instruments de ses desseins miséricordieux ! Puisse notre triste époque en voir surgir de pareils !

Nous visitâmes encore plusieurs églises et couvents, hélas ! déserts. La Chartreuse, située à peu de distance de la ville, attira surtout notre attention ; son église toute de marbre et de mosaïques, est d'une richesse et d'une magnificence féeriques, mais de mauvais goût ; elle rappelle beaucoup la Chartreuse de Naples. Les cloîtres sont décorés de fresques représentant le martyre des Chartreux anglais sous la réforme. L'église renferme une petite statue de saint Bruno par Alonso Caño, véritable chef-d'œuvre de sculpture sentimentale.

Avant de quitter Grenade, j'y fis, par hasard, la rencontre d'un Belge. Malgré son ample *sombrero* et sa *capa* monumentale, il se trahit par son accent, car il parlait *belge*.

— Vous êtes Belge ! lui dis-je.

— Oui, monsieur, pour faire votre service. Ze suis de Tirlemont.

— Et par quel hasard vous êtes-vous égaré par ici ?

— Z'étais domestique d'un monsieur de la Belgique qui a venu vivre par ici. Mais quand il a mourru z'ai marié une fille d'ici et apperzant ze suis guide pour messieurs les voyazeurs.

Le brave homme avait oublié le flamand, bégayait le français, et parlait fort imparfaitement l'espagnol. C'est ce qui arrive souvent aux gens d'humble condition qui quittent leur patrie. Heureux encore si là se bornent leurs mésaventures !

Notre prochaine station devait être à Malaga. D'ici là, la route était longue, mais elle fut égayée par la beauté du paysage, la végétation luxuriante du sol andalous, et par un petit incident que je ne puis manquer d'enregistrer ici comme spécimen de couleur locale.

Nous nous trouvions, dans un compartiment de seconde, cinq ou six voyageurs, tous de bonne et respectable apparence, *hidalgos* et *caballeros*.

Tout d'un coup, l'un de nos compagnons, approchant sans doute du lieu de sa destination, se met en tête de changer de toilette. Il prend sa valise, et en tire un beau costume à la dernière mode de Paris. Aussitôt l'évolution commence, notre homme

se déshabille des pieds à la tête, et un instant après, il était paré comme un paon, peigné et brossé comme s'il sortait de son cabinet de toilette. Il remballe ses affaires, s'assied avec un air de satisfaction, et comme s'il avait fait une chose toute naturelle, il nous offre des cigarettes avec la meilleure grâce du monde.

Malgré notre ébahissement et nos efforts, mon compagnon et moi nous partîmes d'un fou rire qui aura fort scandalisé l'honorable compagnie : car cette scène si étrange ne l'était que pour nous.

— Gens simples ! se seront-ils dit.

— *Shocking, shocking !* aurait dit un Anglais.

Enfin, voilà la mer ! Ce n'est plus l'Océan courroucé, mais c'est la paisible Méditerranée, cette vieille amie d'autrefois qui nous vit si souvent sur ses rivages et nous porta maintes fois sur ses flots. Toujours on aime à revoir ses ondes d'azur.

A Malaga, nous comptions trouver enfin nos amis de Belgique, car nous étions sur leur piste depuis plusieurs jours ; mais notre espérance fut encore une fois déçue !

---





## CHAPITRE XVI.

MALAGA. — GIBRALTAR. — TANGER.

Bilan de Malaga. — Nouvelle Venise ! — *San José*. — Transportés en Orient. — A bord de l'*Adriano*. — Panorama. — Traversée. — C'est l'Afrique ! — Deux colosses ! — Gibraltar. — Coup d'œil sur la rue. — Historique. — Le monstre aux mille bouches. — Des singes ! — Au sommet du *Roc* ! — Excursion à Tanger. — Arrivée. — Ruelles. — Caravane arabe. — Marché. — Une prison mauresque. — Les captifs chrétiens. — Une école. — Un café. — Promenade à cheval.

Malaga est la seule ville de l'Espagne qui ne nous ait point laissé de souvenir agréable ; en la quittant nous n'avons pas versé une larme. Il est vrai que nous venions de Grenade et de Cordoue !

Cependant, soyons justes ; rendons à Malaga ce qui lui revient : climat doux toute l'année..., s'il n'est pas rôtissant ; vin excellent à l'étranger, mais... médiocre à sa source ; situation saine et

agréable, qui y attire les... malades : Voilà le bilan !

Sauf son délicieux jardin de San José, rien à Malaga qui puisse retenir l'étranger.

Malaga est sise sur la Guadalmedina.

Quel beau nom !

Vous croyez voir un de ces fleuves majestueux, traversant avec emphase une ville commerçante de plus de 100,000 âmes et portant dans ses murs avec la fraîcheur, l'abondance et la vie. Illusion!... Pas une goutte d'eau!... En été, le lit de la rivière sert de rue et est une des plus fréquentées; les voitures y circulent, le marché y est établi, des rangs d'échoppes y sont alignés, de longues files de quadrupèdes andalous et autres y sont exposés en vente.

A peine débarqués de la gare, nous entrons en voiture dans le fleuve, nous passons sous les arches du pont et, toujours en voiture, nous arrivons ainsi, par voie d'eau, à la *fonda Alameda*.

Nouvelle Venise !

Et dire que quinze jours plus tard, des eaux furibondes bondiront dans ce lit aujourd'hui desséché ! et se précipitant soudain, du haut des montagnes voisines, elles fondront, nouveau déluge, sur la population assoupie de cette ville infortunée !

Ces échoppes, ces animaux, hélas ! ces pauvres enfants que nous voyons s'ébattre si joyeusement,



ces marchands, ces paisibles bourgeois, seront dans quelques jours entraînés pêle-mêle vers l'océan !

Ces maisons disparaîtront sous les eaux, cette cathédrale, perchée là-haut, verra le flot redoutable pénétrer jusque dans son enceinte !

Ah ! vanité des choses humaines ! Tout n'est que néant ici-bas. Heureux l'homme qui met son espérance dans le Seigneur et se trouve toujours prêt à répondre à son appel !

La nouvelle des terribles inondations qui ravagèrent les provinces de Murcie et de Malaga vers la fin d'octobre 1879, nous arriva au moment où nous venions de quitter le sol hospitalier de l'Espagne et son climat si doux et si peu suspect, pour reprendre le chemin de nos zones brumeuses du nord.

Nous l'avons dit, le jardin de San José (lisez San Kosé) mérite une visite ; nous la lui fîmes, et ce fut là la seule que nous ayons faite à Malaga. Prenant une voiture, nous descendîmes dans le lit du fleuve et le remontâmes, l'espace d'une lieue environ, à travers une campagne rôtie et poussiéreuse, dépourvue de toute végétation.

En traversant la ville nous remarquâmes qu'ici, comme dans tout le midi de l'Espagne, la toilette des enfants est souvent des plus primitives ; une

chemise pour eux est un objet de luxe. L'usage excuse bien des choses, mais un étranger peut trouver à redire à celui-ci.

San José est un petit paradis ; ce jardin est la propriété particulière du comte de X, qui doit être un horticulteur distingué, ou, pour le moins, un homme de goût. On est admis sans difficulté à visiter cette ravissante oasis, qui atteste la fertilité prodigieuse du terrain de l'Andalousie, pour peu qu'on l'irrigue et qu'on le cultive.

En Belgique, l'horticulture est en honneur, et sous ce rapport, nous jouissons à l'étranger d'une certaine réputation. Bon nombre de nos lecteurs connaissent nos plus beaux établissements horticoles et ce n'est pas sans un peu de fierté nationale qu'ils y ont admiré ces merveilles des tropiques qu'un labeur incessant parvient à étaler sous notre ciel gris, à côté de nos rivières gelées et de nos champs blanchis par la neige.

Eh bien ! figurez-vous les plus belles serres de Gand, par exemple, avec leurs milliers de palmiers, de bananiers, d'aloës, de cactus, de plantes rares et magnifiques des zones torrides ; réunissez toutes ces plantes en un seul lieu, enchanteur et délicieux, baigné de ruisseaux et de cascades ; décuplez-en les dimensions et le nombre, disposez-les en jolis bouquets fleuris et embaumés, ajoutez-y des arbres de haute futaie, les plus beaux

du nord comme du midi ; plantez çà et là un buisson de bambous, de caoutchouc, de cannes à sucre, un massif de camélias ou d'azaléas hauts comme nos arbres d'ici, tout cela entrecoupé de vertes pelouses artistement tondues, ... et vous n'aurez encore qu'une faible idée du jardin de San José !

Après cela, inutile de dire si Malaga et sa *vega* (plaine) brûlée nous déplurent plus encore qu'à l'arrivée. Rien ne nous retenait ; nos amis nous faisaient encore défaut, mais nous étions enfin sur leurs traces et certains de les retrouver à Gibraltar.

Partir donc, et au plus tôt, telle fut notre résolution ; mais par quelle voie ?

Voie de mer ? ou à dos de coursier andalou ?

Le souvenir de notre terrible traversée de Galice était encore bien vivant dans nos mémoires et nous avions juré nos grands dieux que l'océan ne nous porterait plus. Mais, devant une mer unie comme une glace, et un petit bateau fumant avec grâce au milieu du port, d'une part, et la perspective d'un long et pénible voyage équestre, par la côte rocheuse, d'autre part, nos préjugés s'évanouirent.

En avant donc, à bord de l'*Adriano* !

Mais avant de dire adieu pour toujours à Malaga, je lui dois une petite amende honorable. Installé sur le pont de notre vaisseau, au centre du



port, je vois toute la ville s'étaler devant moi; et vraiment, d'ici elle présente un coup d'œil ravissant. A l'avant plan, ses blanches *casas* se groupent en amphithéâtre autour de la baie azurée; sa belle cathédrale trône en reine, à mi-côte, sur ce piédestal vivant; dans le fond du tableau, un groupe de montagnes noires et arides se dessinent en hémicycle, autour de la ville remuante qu'elles paraissent resserrer dans un étroit vallon. Enfin, ce qui donne à la scène tout son cachet et sa couleur, c'est le mouvement inaccoutumé des quais, où l'on voit briller au soleil d'immenses tas d'oranges, de citrons, de figues et de raisins que l'on entasse dans des vaisseaux à force de bras.

Et tout cela, dans peu de jours, sera balayé par les eaux!

Et encore, ô torrent dévastateur, que ne te contentes-tu pas de ces humbles produits de la nature, sans t'attaquer à l'homme, au roi de la création de ton Dieu!..... Mais il est vrai que l'orage, les tempêtes et les ondes obéissent au Dieu vengeur et n'exécutent que ses décrets.

O homme, dans les malheurs qui t'accablent, ne t'en prends donc qu'à ta propre témérité!

Partis de bon matin de Malaga, nous eûmes une charmante traversée; nous tinmes bon sur le pont toute la journée et pûmes jouir à notre aise du ravissant spectacle que présentent les côtes an-

dalouses, par un radieux soleil d'automne. Nous n'en étions éloignés que de quelques portées de fusil, et pouvions distinguer parfaitement les charmants villages blancs semés çà et là sur les falaises découpées, parmi des touffes de palmiers et de figuiers d'Inde.

Vers midi, nous apercevons soudain à notre gauche un second rivage.

C'est l'Afrique !

Nous voilà aux colonnes d'Hercule, au détroit de Gibraltar !

Deux colosses de granit se dressent devant nous et paraissent vouloir nous disputer le passage. C'est à peine s'ils daignent nous laisser une étroite ouverture, par où nous nous glissons d'une mer dans l'autre, en nous courbant avec terreur sous leur redoutable masse !

Je dis redoutable.

Voyez donc ce géant anglais : il paraît ne s'élançer hors des flots, que pour vomir par mille bouches à la fois le fer et le feu, sur le téméraire esquif qui oserait s'aventurer dans ses parages.

Cependant, nous venons mouiller doucement à ses pieds et dresser nos tentes à son ombre sur le sol britannique.

L'ancre étant jeté en rade de Gibraltar, ou du *Roc*, comme disent simplement les enfants d'Albion, on vint nous prendre en nacelle et nous conduire à terre.

Sortis d'Espagne, où nous n'avons vu que poésie, abandon, nature, dans tout et dans tous, nous voilà tombés dans la prosaïque Angleterre. Quel contraste ! Gibraltar, ville cosmopolite, ville anglaise, ville confortable, avec des canons partout, des soldats anglais partout, des douanes et des contre-douanes sans fin.

Nous n'entrons dans ses murs qu'en vertu d'un permis spécial du commandant de place, et pour une nuit seulement, après avoir attendu longtemps au port et fait constater notre identité. Pour prolonger notre séjour sur le sol anglais, il nous faudra faire de nouvelles démarches.

Entrons en ville.

La ville de Gibraltar ne se compose guère que d'une seule rue, mais cette rue est sans fin ; c'est la *Waterport Street*.

Quel bruit ! quel va-et-vient ! Ciel ! où sommes-nous ? dans quelle partie du monde ? Je vois se coudoyer dans la rue des gens de toutes les nations, de toutes les couleurs, de toutes les langues, de tous les costumes. Jamais on n'a vu population aussi bigarrée !

A côté du fier milord barbu et de sa lady enfagottée dans l'éternel spencer, je vois un groupe de beaux Arabes en turbans et babouches, laissant flotter sur leurs larges épaules un léger burnous blanc ou un manteau rayé, en poil de chameau.



Ici, des nègres, en chemises de coton, travaillent à charger et à décharger les marchandises; là, les natifs du Roc, mélange d'Espagnol et d'Anglais, se dandinent sur leur porte, en chapeau castillan, et se drapent dans leur *capa*. Plus loin, des *señoras* passent en mantilles noires et en robes foncées; voici des juifs qui crient et se disputent quelque article de contrebande; voilà des touristes en grand nombre, valise et jumelles en bandoulière.

Mais, halte! rangeons-nous!

Un régiment d'Écossais arrive au pas gymnastique : sauvages en uniforme et aux genoux nus, peau de bique sur le côté, plumes sur la tête, ils fondent sur nous aux sons d'une musique montagnarde. — Chariots, voitures, cavaliers, piétons, s'entrecroisent en tous sens. On perd la tête, on a des vertiges, on se figure qu'une folie générale a frappé le genre humain!

Gibraltar est une languette de terre qui s'avance en promontoire dans la mer et se termine par le fameux roc. Ce lieu, aujourd'hui imprenable, les Anglais le prirent aux Espagnols par un coup de main pendant la guerre de succession, le 24 juillet 1704. Depuis lors, ils n'ont eu garde de s'en dessaisir; ils en ont fait la clé de la Méditerranée et commandent de là aux deux continents. Malheur à la flotte ennemie qui ose-

rait s'aventurer dans les eaux que domine ce fort de la nature, rendu plus formidable encore par le génie de l'homme !

La ville de Gibraltar a une population de 24,000 habitants, dont 18,000 sont indigènes et catholiques. Elle est placée sous la juridiction spirituelle d'un vicaire apostolique qui relève de la Propagande. Ce prélat me fit l'honneur de m'inviter à sa table, mais j'eus le regret de ne pouvoir accepter à cause de notre prochain départ. C'est un homme très affable et d'une cordialité toute chrétienne. Comme la plupart de ses prêtres, il est irlandais de naissance.

Ici enfin, nous opérâmes notre jonction. Nos amis revenaient d'Afrique ; ils avaient fait une pointe à Tanger, et ne tarissaient pas sur les Maures, leurs mœurs, la couleur locale, etc.

Quelle joie de se retrouver en pays étranger !

Ils avaient eu soin de solliciter pour eux et pour nous un permis de visiter le fort. En route donc, le soir même de notre arrivée.

Nous montons à pied, par une splendide soirée d'automne. Notre permis exhibé, un soldat anglais, d'une raideur typique, fait tourner la grille sur ses gonds, nous introduit dans de sombres couloirs et nous précède sans mot dire ; à nos questions, il ne répond que par monosyllabes. Nous admirons sa discrétion, son tact, son respect pour la discipline.

La citadelle n'est point bâtie mais creusée dans le roc ; toute cette immense montagne de roches est minée, sillonnée en tous sens par des galeries qui cotoient les flancs de la montagne.

Cà et là, il y a dans le roc des brèches, par où sont braqués plus de 1,500 canons dans toutes les directions, vers la terre et vers la mer, sur l'Afrique et sur l'Espagne. Près de chaque bouche à feu il y a des tas de boulets, de la poudre et tout l'attirail requis ; à la première alerte, le fier Anglais peut lâcher la bride à ses mille bouches d'airain et porter la désolation et la mort vers tous les points de l'horizon.

Véritable monstre marin, machine infernale devant laquelle la mythologie elle-même resterait muette !

C'est un travail d'Hercule. Les colonnes d'Hercule, seules, en étaient dignes, et il n'y avait que les Anglais pour l'entreprendre et le mener à bonne fin.

Nous parcourons bien des galeries, mais non pas toutes, car les Anglais ne tiennent guère à livrer tous leurs secrets au premier venu.

L'intérieur étant vu, l'ascension se poursuit par l'extérieur. Nous grimpons de rocs en rocs, mais sans voir de singes ; il en reste cependant sur le rocher une vingtaine de ces intéressants animaux, comme nous l'assure notre soldat. Gibraltar est le seul point de l'Europe que fréquente encore la race simienne.



Enfin, nous voilà au sommet.

D'ici, le regard s'étend bien loin tout alentour et sans rencontrer d'obstacles. L'Afrique et l'Espagne se déroulent devant nous; l'Océan nous déploie son immensité..... O Dieu, que tes œuvres sont belles! *Domine Dominus noster, quam admirabile est nomen tuum in universa terra!*

Tout au haut du rocher de Gibraltar, il y a un poste d'observation et de signaux maritimes. Nous passâmes là une heure des plus charmantes de notre voyage, suivant avec le plus grand intérêt les manœuvres incessantes auxquelles se livraient les soldats anglais, pour donner les signaux de convention aux vaisseaux qui franchissaient le détroit.

Détail prosaïque : il fallut qu'un verre de *pale-ale*, vidé en ce lieu poétique, vint nous rappeler que nous foulions le sol anglais !

De Gibraltar, notre itinéraire portait une excursion en Afrique. Nos compagnons en revenaient; moi, j'étais fatigué et j'éprouvais le besoin d'une journée de repos, me souciant peu, du reste, de revoir chez eux les Maures que je connaissais d'ancienne date. Mais pour mon frère, c'était différent; je l'engageai donc à partir aussitôt pour Tanger, et à venir nous rejoindre ensuite à Cadix.

Les détails suivants sur le Maroc, je les emprunte à ses récits et à ses lettres :

« J'engage un guide, vrai Turc de costume comme de carrure, et me voilà parti à bord du *Lion Belge*. Ne vous y trompez pas, le *Lion Belge* est anglais bel et bien, et c'est l'anglais seul que l'on y parle à bord.

« Bientôt mon gaillard de guide, fin matois et contrebandier de profession, déniché sur le bateau une compagnie de cinq *gentlemen* qui demandent à se joindre à moi. A merveille, nous voilà en société.

« La traversée est de trois heures et demie.

« Voilà bientôt apparaître Tanger dessinant sur le ciel bleu sa blanche silhouette. Nous descendons dans une nacelle et six Maures nous conduisent à terre, à force de rames et de cris. Ici commence le rôle de notre Turc : il a à nous défendre contre un escadron de noirs portefaix en chemises qui nous assaillent de toutes parts. Aliben-Saoud joue du poing et du bâton, et nous fraie un passage : bientôt nous sommes à l'hôtel : hôtel anglais et confortable. Hélas ! point de couleur locale !

« On dîne à sept heures ; il en est cinq. Allons, en attendant, parcourir quelques rues de la ville.

« Je vous ai déjà parlé des rues espagnoles : là, du moins, on peut en général passer deux de front ; à Tanger, il y a des ruelles où l'on ne peut circuler qu'à la manière des canards. Toutes les rues

y sont bordées de taudis infects que le guide a l'audace d'appeler boutiques ; les plus belles ont deux mètres de profondeur.

« Nous eûmes la chance d'arriver à Tanger en même temps qu'une caravane arabe qui venait de Fez, capitale du Maroc. Rien de plus curieux que de voir ces pauvres gens décharger leurs chameaux et dresser leurs tentes aux portes de la ville. D'autres allaient partir pour la Mecque ; ils campaient sous des lambeaux de toile suspendus à deux piquets.

« C'était jour de marché. Impossible de décrire ce spectacle ! Toutes les marchandises arrivent des montagnes voisines à dos de chameaux : il y a là 100 à 150 de ces animaux, couchés parmi les échoppes. Des marchands juifs et arabes crient et se disputent ; des saltimbanques font des tours d'adresse, avalent des sabres et des étoupes enflammées.

« Les denrées du marché consistent en palmes énormes, en fruits du pays, grenades, figues, raisins, bananes, cannes à sucre et pommes de cactus. Il y a aussi du gibier en abondance ; un sanglier de 80 kilog. se vend quelques francs ; une perdrix rouge, 30 centimes ; les lapins se donnent plutôt qu'ils ne se vendent, tellement ils pullulent, et dans quinze jours, il en sera de même, nous dit-on, des bécassines, qui passent par bandes énormes.



« Véritable pays de cocagne !

« Nous arrivons à la prison.

« A l'entrée, dans un réduit infect sont accroupis les trois gardiens que l'on pourrait confondre avec les détenus. Au fond de cette pièce, il y a un trou dans le mur ; nous y passons la tête : ô horreur !.... un flot d'émanations suspectes nous fait reculer avec dégoût.

« Quel spectacle !

« Pêle-mêle, sales, en guenilles, trois cents malheureux croupissent ensemble dans un affreux et humide cachot ; ils marchent ou plutôt sautillent comme des chèvres, car ils ont les fers aux pieds. Le soir, on leur met en outre un collier de fer, par où on les enfile à une broche solide.

« Cette prison est ce que j'ai vu en ma vie de plus navrant ! »

Si l'on se reporte à ces siècles, peu éloignés de nous, où nos malheureux frères chrétiens gémissaient par milliers dans les fers des Sarrasins, peut-on se défendre d'une légitime émotion ? Ah ! qu'ils étaient à plaindre !

Ces misérables que voici souffrent, il est vrai, mais leur peine est passagère ; ils sont dans leur propre pays, au milieu des leurs, et cette malpropreté qui nous inspire tant d'horreur est pour eux une seconde nature. Les esclaves chrétiens, au contraire, étaient nés au sein de la civilisation,

et le plus souvent, dans l'aisance. Une fois tombés au pouvoir de la haine de leurs tyrans, ils se voyaient jetés dans ces tortures sans pouvoir en soupçonner le terme, et ces tortures étaient d'autant plus pénibles que ceux qui les enduraient étaient privés des consolations de leur sainte religion.

Mais l'Église, leur bonne mère, ne les oubliait pas. Ah ! avec quelle joie ne voyaient-ils pas accourir à eux de la terre d'Europe, ces Trinitaires, ces religieux de la Merci et autres, qui venaient les consoler dans leurs peines, les soulager dans leurs misères, et souvent même les racheter et briser leurs fers !

« Une école mauresque est, certes, chose aussi intéressante et moins repoussante qu'une prison. Le maître, en turban, est accroupi dans un coin de la salle, et paraît endormi ; les bambins, étendus par terre en tous sens, sont armés de grandes ardoises sur lesquelles ils tracent des caractères arabes, tout en babillant et caquetant comme un régiment de perroquets.

« Après le dîner, Ali-ben-Saoud nous offrit d'aller prendre le café dans un établissement indigène. Fort bien !

« La salle, blanchie à la chaux, est pavée en argile ; des nattes en jonc recouvrent la terre ; çà et là gît un Arabe fumant son tchibouc ou son narghilé.

« On nous invite à nous asseoir ; mais où donc ? Il n'y a pas de sièges. Après quelques essais infructueux, nous parvenons à nous accroupir à la manière des Turcs et des tailleurs. Ne parlons pas du café : il est épais comme de la bouillie et servi dans des coquetiers !

« On nous régala ensuite d'un concert: il y avait là trois artistes; le premier raclait sur un instrument à deux cordes et en tirait des miaulements plaintifs; le second frappait avec ses pouces sur un tambour debasque ; le troisième, faisant force grimaces et contorsions, produisait des sons étranges en battant des mains.

« Le lendemain, nous fîmes une promenade à cheval aux environs de Tanger.

« Les selles de bois font penser au dos d'un dromadaire. Au centre de cet édifice on se trouve pris comme entre deux montagnes ; le cheval disparaît, on en distingue à peine les oreilles. Les étriers sont de vrais monuments ; mais tout cet échafaudage n'est fixé qu'au moyen de ficelles. Malheur à vous si le cheval se lance au galop ! Je vis un de mes compagnons passer avec armes et bagages par-dessus la tête de sa monture. »

De Gibraltar nous partîmes pour Cadix, par une splendide journée. S'arrachant, sans regrets, à la terre des Sarrasins, mon frère vint nous y retrouver le lendemain.





## CHAPITRE XVII.

### CADIX. — SÉVILLE.

Une île de plâtre. — Débarquement. — Une bagarre. — Population. — Saint-André des Flamands. — Les Observantins. — *Torre de la Vigia*. — Panorama. — Librairies. — Marais salins. — Vins de Xérès. — Séville. — *Que calor!* — On y vit la nuit. — Souvenirs religieux. — Mgr. Lluch. — Aspect général. — Cathédrale. — Mosquée gothique. — Les chanoines. — Le Saint-Antoine volé. — Autographes de Colomb. — La *Giralda*. — La *Caridad*. — Alcazar. — *San Telmo*. — Sevilla la Belle !

Déjà nous avons dit un éternel adieu aux Colonnes d'Hercule, et nous foulons la terre des Phéniciens et des Carthaginois, chantée par Horace.

L'Afrique a disparu ; nous l'avons saluée de loin une dernière fois.

La traversée a été délicieuse ; il est vrai que les eaux du détroit sont quelque peu houleuses, mais nous ne tardâmes pas à nous trouver dans l'Océan, pacifique de fait ce jour-là, si point de nom. Nous passâmes devant Tarifa et Trafalgar.

Cadix est une île, ou pour mieux dire une presqu'île, car elle est reliée au rivage par une mince languette de terre, si mince, qu'elle suffit à peine à porter la voie ferrée. Un auteur italien, Edmondo de Amicis (1), compare cette ville à un bateau prêt à faire voile, qui n'est plus retenu à la rive que par une chaîne.

« Cadix a l'air d'une île de plâtre, dit le même auteur ; c'est une grande tache blanche au milieu de la mer, sans une teinte plus sombre, sans un point noir, sans une ombre... Cadix est la ville la plus blanche du monde ; Cordoue et Séville n'ont rien à dire : elles sont blanches comme du papier, Cadix est blanche comme du lait... Cadix est un des plus gracieux et des plus extravagants caprices humains. Il n'y a pas que les murs des maisons qui soient blancs : les escaliers sont blancs, les cours sont blanches, les parois des boutiques sont blanches, les petits murs, les piliers, sont blancs, ainsi que les angles les plus reculés et les plus sombres des pauvres maisons, des rues les plus retirées ; tout est blanc, des toits aux caves, partout où peut pénétrer la pointe d'un pinceau, jusqu'aux crevasses, jusqu'aux nids d'oiseaux... Les serviteurs ne sont reçus dans les maisons que s'ils savent faire le badigeon. »

(1) *L'Espagne.*



Notre débarquement fut une épopée. L'*Adriano* ayant jeté l'ancre au milieu du port immense et aujourd'hui presque désert de la reine des mers du Sud, nous fûmes aussitôt assaillis par une foule de barques montées par les naturels du pays.

Nous croyions pouvoir nous faire transporter à terre pour quelques sous, comme cela se fait ailleurs. Mais nous ne pûmes nous en tirer à moins de cinq réaux par personne et de deux réaux par colis de bagages. Nous avions beau menacer nos bateliers de continuer sur Lisbonne s'ils ne consentaient à baisser leurs prix, tous s'étaient donné le mot : c'était une véritable grève. Force nous fut de nous exécuter.

Arrivés à terre, on nous enferme tous pêle-mêle avec nos bagages dans un vilain réduit, pour la visite de la douane. Ici commence une véritable bataille entre les voyageurs, les douaniers et les portefaix ; c'est à qui fera visiter ses bagages le premier, à qui recevra un pourboire pour ne pas les visiter, à qui s'en saisira au nez de son camarade. Chacun est à cheval sur ses malles et se défend de sa canne et de son parapluie ; les douaniers volent des cigares, exigent des taxes injustes, les portefaix veulent eux aussi plonger la main dans les valises. On se coudoie, on crie : voleur ! fripon ! La bagarre est complète.

La position devenant critique nous jugeâmes

bon de tenter une sortie. Nous chargeons sur nos épaules nos effets reconquis à la pointe de l'épée. Le plus fort d'entre nous se fraie un passage en frappant d'estoc et de taille ; nous le suivons, en manœuvrant de la canne, et parvenons enfin à nous jeter dans un fiacre.

Mais l'ennemi nous suit à la course ; les douaniers saisissent le cheval à la bride, et arrachent nos valises par la portière. La résistance est héroïque ; nous triomphons sur toute la ligne, et sans bourse délier !

Arrivés à l'hôtel, nouveau combat ; cette fois c'est au cocher que nous avons à faire. Il est soutenu par le concierge : celui-ci a derrière lui le maître-d'hôtel. Tout est contre nous ! Malheur au voyageur qui débarque à Cadix !

Nous inscrivîmes sur nos carnets : Cadix, nid de vipères ! caverne de voleurs.

En effet, la population gaditane est la plus mauvaise de l'Espagne ; des hommes compétents nous l'assurèrent.

Les sentiments religieux ont presque totalement disparu parmi le peuple des provinces méridionales et surtout de celle de Cadix ; ils n'y furent d'ailleurs jamais bien vivaces, car la population de cette partie de la péninsule descend en grande partie des Maures, convertis au christianisme au <sup>xv</sup><sup>e</sup> siècle. On voit couler encore dans

leurs veines le sang musulman. L'athéisme fait chez eux aujourd'hui des ravages effrayants. La religion disparaissant, qu'y a-t-il d'étonnant à ce que leurs mœurs redeviennent barbares ?

Je fus reçu par Mgr l'évêque de Cadix. C'est un homme qui est dans la force de l'âge ; il était évêque depuis peu de mois seulement. Ce digne prélat confirma mon appréciation sur la population gaditane, et m'assura que dans son diocèse, le plus mauvais de toute l'Espagne, la classe élevée, presque seule, avait conservé la foi. Heureusement, ce diocèse est aussi le plus petit, car il ne compte que 27 paroisses.

Je rencontrai dans les salons de l'évêché le secrétaire de l'évêque des îles Canaries ; celui-ci est bénédictin, de ceux qui furent expulsés d'Espagne en 1835.

Nous étions recommandés à Cadix à M. Sarlahous, ancien religieux franciscain de l'Observance, actuellement curé de *San Francisco* ; cette église était autrefois celle de son couvent et est devenue aujourd'hui paroissiale. Elle contient une chapelle fondée jadis par les marchands de Flandre établis à Cadix, et qui porte encore le nom de *Saint-André des Flamands*. On y lit l'inscription suivante que je rapporte ici à cause de l'intérêt historique qui s'y rattache :

« La sagrada congregacion de Ritos en 9 de



Octobre de 1738 años, occupando la silla de S. Pedro N<sup>tro</sup> M. S<sup>to</sup>, P<sup>re</sup> Clemente XII, concedio privilegio a la antigua nacion Flamenca que celebra por su Patrono al glorioso Apostol S<sup>or</sup> S<sup>n</sup> Andres, en el convento de M. P. S<sup>n</sup> Fran<sup>co</sup>, cosa grande en esta ciudad de Cadiz p<sup>a</sup> q<sup>e</sup> en qualquier tiempo q<sup>e</sup> caiga en primera Dominica de Adviento el dia de decho S<sup>to</sup> Apostol, se diga la Misa votiva solemne de la misma fiesta di S<sup>n</sup> Andres. — Cuyo privilegio se ha conseguido siendo Majordomos de la dña antigua Nacion flamenca D. Livino Bernardo Vandenbroucke y D. Juan Bautista de Roo. Ano de 1738. »

C'estlà, probablement dans cette même chapelle de Saint-André, que, dans le cours du xvii<sup>e</sup> siècle, Emmanuel de Aranda et son compagnon J. B. van Caloen vinrent rendre grâces à Dieu de leur délivrance après avoir échappé aux prisons d'Alger.

Le bon père Sarlabous nous raconta bien des choses intéressantes ; entre autres, il nous dit que la branche des Observantins de l'ordre de Saint-François était très nombreuse en Espagne, avant 1835. Le seul couvent de cet ordre, nommé ailleurs celui des Conventuels, ou des Franciscains noirs, qui existe actuellement dans la péninsule, est celui de Santiago, rétabli il y a deux ans. Nous l'avons vu ; il est prospère et, malgré la date récente de sa fondation, il comptait alors déjà quarante religieux.

Cadix renferme peu de monuments remarquables ; tout y est neuf, sauf les souvenirs. On y visite au couvent dit autrefois de *los Capuchinos* le dernier tableau du grand Murillo. Il est inachevé : Murillo, tandis qu'il y travaillait, tomba de l'échafaudage et mourut peu de temps après des suites de sa chute.

Mais ce qu'il faut voir surtout à Cadix, c'est l'aspect général de la ville, vue du haut de la *torre de la Vigia*.

Spectacle unique !

Nous y remontâmes à deux reprises ; mais, à la seconde fois, le gardien qui avait apparemment trouvé trop mince notre pourboire de la première visite, nous dit sans sourciller :

— *La puerta es cerrada !* (la porte est fermée).

Mais moi, de lui répondre aussitôt avec une égale assurance, et en lui glissant une *peseta* dans la main :

*Aquí es la llave de todas las puertas en la ciudad de Cadix !* (voici la clé de toutes les portes de Cadix).

Il sourit, et nous ouvrit avec empressement.

« Cadix, vue d'en haut, dit de Amicis, est blanche, toute blanche, comme vue de la mer ; dans toute la ville il n'y a pas un toit. Chaque maison est couverte d'une terrasse entourée d'un parapet blanchi ; presque sur chaque terrasse

s'élève une petite tour, blanche elle aussi, surmontée d'une autre petite terrasse ou d'une petite coupole, ou d'une guérite : et tout cela est blanc. Et tous ces petits dômes, ces pointes, ces créneaux, qui donnent à la ville des contours si variés et si bizarres, se détachent et paraissent plus blancs sur le bleu vif de la mer. Le regard parcourt tout l'isthme qui unit Cadix au continent, embrasse un long espace de la côte lointaine sur laquelle apparaissent les villes de Puerto-Real, de Puerto-Santa-Maria, des villages, des églises et des villas, et erre dans le port, sur l'Océan et dans le beau ciel qui lutte de limpidité et d'éclat avec la mer... »

« Chaque maison de Cadix, dit plus loin le même auteur, paraît construite pour servir à des observations astronomiques. Toute la population, si la mer inondait la ville comme dans les temps antiques, pourrait se réunir sur les terrasses et y demeurer à son aise, sauf la peur. On me dit qu'il y a peu d'années, à l'occasion de je ne sais plus quelle éclipse, on avait vu ce spectacle en plein jour. Les soixante-dix mille habitants de Cadix montèrent tous sur les terrasses pour observer le phénomène. La ville, de blanche qu'elle est, était devenue de mille couleurs : chaque terrasse était couverte de têtes ; on voyait d'un coup d'œil, quartier par quartier, toute la popu-



lation ; un murmure confus s'élevait vers le ciel comme le mugissement de la mer, et un mouvement immense de bras, d'éventails, de lunettes dirigées en haut, pouvait faire croire que l'on attendait la descente de quelque ange venant du soleil. Au moment fixé il se fit un profond silence : le phénomène, à peine cessé, toute la population poussa une clameur qui ressemblait à un coup de tonnerre, et peu d'instants après, la ville reparut toute blanche. »

Les rues de Cadix sont longues, étroites et régulières ; elles s'entre-croisent en angles droits. Toutes les fenêtres sont garnies de balcons vitrés. Les maisons sont hautes et n'ont guère de *patios* comme à Cordoue et à Séville, car l'espace manque sur cet îlot.

Ayant du temps disponible, je visitai quelques librairies, afin de me former une idée des publications espagnoles modernes. J'y acquis la conviction que les ouvrages classiques pour écoles primaires et moyennes l'emportent souvent sur les nôtres par leur arrangement pratique. Les catéchismes, manuels d'histoire, de géographie, etc., pour enfants, sont excellents ; les vignettes dont ils sont remplis excitent l'attention et servent à mieux graver dans la mémoire les matières principales de la leçon. Les écoles espagnoles sont riches en ouvrages de ce genre ; ils sont

nouveaux et ont, en général, des prêtres pour auteurs.

Le trajet de Cadix à Séville, par chemin de fer, est morne et sans perspective aucune ; ce ne sont que vastes plaines nues et désertes. En partant de Cadix, une chose cependant excite l'intérêt du voyageur : ce sont les marais salants. Ces vastes terrains, malgré leur air de désolation, sont pour le pays une source assez considérable d'industrie. Au moyen de tranchées et de fosses, disposées çà et là avec art, on fait séjourner dans ces savanes les eaux de la mer dont on parvient ainsi à faire solidifier le sel, sous l'attraction du soleil ardent de l'Andalousie. On recueille le sel, et on l'entasse par monticules coniques qui sont placés à 3 ou 400 mètres les uns des autres. L'un de nous comparait ces petites pyramides à celles de l'Égypte, *vues de loin*. J'en demande pardon aux Pharaons !

Notre train passa à Xérès, ville aussi fameuse que Malaga pour ses vignobles, mais comme elle méritant peu sa réputation pour ses vins. Ces vignobles constituent une grande richesse naturelle pour le pays ; les raisins en sont délicieux et y poussent comme la mauvaise herbe ; mais ici comme partout, l'Espagne ne sait pas travailler ses richesses. Elle fabrique son vin avec la même rusticité de fabrication que les paysans français

leur cidre : ce qui lui donne un vin dur, mauvais, et d'une force à emporter le palais d'un sapeur-pompier.

Le bon vin de Malaga et de Xérès, celui que l'on boit en Belgique et dans les grandes familles espagnoles, est fabriqué à Bayonne et dans les autres villes du midi de la France. Les français viennent acheter à Malaga le raisin, l'emportent chez eux, et fabriquent là, à l'aide de modes perfectionnés de fabrication, l'excellent liquide si apprécié des amateurs. A l'étranger, on boit donc du vin de Malaga et de Xérès qui n'est cependant pas du vin espagnol. Celui-ci est épais à couper au couteau et n'est bon qu'à mêler à l'eau.

Séville !

Est-il possible de commencer à parler de Séville d'une autre manière que par la fameuse phrase : « Qui n'a point vu Séville n'a point vu de mer-veille » ? Ce serait rompre avec tout souvenir classique, avec toute tradition et aussi avec toute franchise. C'est donc par là que je commence, moi aussi, heureux d'avoir une formule authentique qui me dispense de toutes les épithètes souvent si faibles pour peindre l'admiration.

Mais la température ! — *Que calor ! Que calor !* — Je cherche en vain un qualificatif pour la dépeindre.

Nous sommes en octobre ; on nous écrit de



Belgique qu'il fait un froid de loup, qu'on fait du feu. Ici, nous avons à l'ombre *trente-et-un* degrés de chaleur ; au soleil, on grille, on est littéralement rôti !

Bon gré, mal gré, il faut changer ici son ordre du jour, circuler de grand matin et le soir jusque dans la nuit, et faire comme les Espagnols, une *siesta* de midi à quatre heures. Notre hôtel est situé sur la vaste *plaza de la Constitucion* ; cette place est toute remplie de bancs et plantée de gros orangers ; la vie y commence à neuf heures du soir et finit vers deux heures du matin.

A Séville, on vit la nuit ; les places et les rues sont alors bondées de monde. Les *aguadores* circulent dans la foule, criant à tue-tête de leur voix fine et stridente : *agua ! agua !* de l'eau ! de l'eau ! un sou le verre ! *un cuarto, un cuartito !* — Quand tout brûle faut-il autre chose que de l'eau ?

En bons catholiques, parlons d'abord des souvenirs religieux de Séville, l'ancienne Hispalis des Romains, qui fut l'un des premiers théâtres d'efflorescence catholique en Espagne. En tête de l'histoire de cette église brille une famille de saints, parents des rois Visigoths qui abjurèrent l'arianisme au *vi<sup>e</sup>* siècle. Ce sont d'abord les grands moines-évêques saint Isidore et saint Léandre, frères illustres et grands docteurs de l'Église ; puis sainte Florentine, leur pieuse sœur

qui se forma à leur école à la vie monastique ; enfin le roi saint Herménégilde lui-même, martyr de la foi catholique et qui eut pour bourreau son père arien.

Les corps de ces saints ne sont plus à Séville depuis l'invasion des Maures ; nous avons vu comment celui de saint Isidore fut transféré à Léon. Mais Séville possède les restes précieux du roi saint Ferdinand I<sup>er</sup>, ce héros par la foi et par la valeur, qui chassa les Maures de l'Espagne, ne leur laissant que Grenade comme dernier repaire. Ferdinand-le-Catholique son homonyme devait plus tard achever son œuvre.

L'archevêque de Séville, Mgr Lluch, qui nous reçut avec une grande bienveillance, est de l'ordre des Carmes. C'est un homme de talent, de grand jugement, et plein de bon sens pratique ; il apprécie parfaitement l'état actuel de l'Espagne, et travaille avec le plus grand zèle à sa rénovation religieuse et sociale, surtout en relevant le niveau des études. Il nous confirma ce que nous avons appris déjà de plusieurs hommes compétents sur le triste état des humanités et des cours supérieurs en Espagne, depuis un quart de siècle. L'œuvre de prédilection de Mgr Lluch est de travailler à la réforme des études, et de rebâtir, dans les établissements ecclésiastiques, ce que le gouvernement révolutionnaire a démoli.

Séville est riche en monuments, riche surtout en toiles du plus grand mérite. Elle est la patrie de Murillo, qu'on n'apprend à bien connaître qu'ici; les Zurbaran, les Ribeira, tous les grands maîtres y foisonnent. Enfin, Séville a ses souvenirs mauresques, son *Alcazar*, sa *Giralda*, sa *Casa de Pilatos*.

Séville offre au touriste un mélange délicieux de ville mauresque et de ville européenne, d'art arabe et d'art chrétien, de styles de tous les temps, mais toujours de chefs-d'œuvre.

Au premier moment, les idées se brouillent; tantôt on se croit au Caire ou à Cordoue, tantôt à Paris ou à Berlin, tantôt enfin et le plus souvent, au béguinage de Gand; car, dans la plupart des quartiers, les rues sont étroites et blanchies. Tout le monde y va à pied et en pantoufles.

Et la cathédrale, me direz-vous?

Je crains d'aborder ce sujet; car mon opinion sur la cathédrale de Séville n'est pas celle de tout le monde. D'après moi, sa réputation est exagérée.

Il est vrai que lorsqu'on l'examine attentivement, on lui reconnaît des proportions gigantesques; mais elles ne vous frappent nullement au premier abord. Au contraire, à peine êtes-vous entré, que votre regard, au lieu de se perdre dans une forêt de colonnes pour plonger peu à peu dans un clair-obscur de lointain, émaillé de verrières



aux mille couleurs, vient se heurter brusquement contre un mur droit et massif, privé de toute ouverture.

Le vaisseau, vu d'en bas, est admirable ; les cinq nefs sont colossales, la largeur de l'édifice est féérique. Mais de longueur, en apparence, point — quoique cet édifice soit un des plus vastes du monde.

Le défaut de la cathédrale de Séville me paraît être dans son plan terrier. Nous sommes en présence d'une *Mosquée gothique* : voilà, en effet, le terme le plus convenable que je puisse trouver pour qualifier ce monument.

Il occupe l'emplacement de l'ancienne mosquée de Séville et s'élève sur les mêmes fondements : c'est ce qui explique la singulière disposition des parties de cet édifice, disposition qui rompt avec toute tradition de l'art ogival.

Tout ici rappelle encore la mosquée : l'enceinte extérieure est la même, la cour plantée d'orangers est la même, la fameuse Giralda est toujours là : mais, de minaret elle s'est changée en clocher. Quant à l'église proprement dite, elle est neuve mais elle s'élève sur un plan carré, qui est celui de l'ancienne mosquée. Tout est en largeur : point de longueur, donc — point de gothique !

La cathédrale de Séville fut bâtie au <sup>xiv</sup><sup>e</sup> siècle par les chanoines, qui se réduisirent au strict

nécessaire pour l'élever. Voilà un assez bon emploi des richesses, et qui peut donner à réfléchir à ceux qui réclament contre les biens ecclésiastiques d'autrefois. Ils avaient dit, s'il faut en croire la tradition : « Faisons une cathédrale qui fasse penser à la postérité que nous étions fous ! »

Ont-ils réussi ?

Si je devais vous décrire le trésor de Séville, et ses richesses en fait de tableaux et d'ornements, lecteur, vous ne me croiriez pas.

Un seul exemple.

Je vis là *par centaines* des chapes du moyen-âge, à orfrois brodés, telles que nos cathédrales d'ici se vantent d'en posséder une ou deux.

Citons aussi le fameux Saint Antoine de Padoue qui passe pour le chef-d'œuvre de Murillo. Nous remarquâmes que le personnage principal de la scène avait été découpé de la toile et réadapté avec soin ; il y a environ cinq ans, nous dit-on, un adroit filou trouva bon de s'approprier ce souvenir de Séville, mais il fut pris à New-York et le précieux fragment fut restitué. Depuis lors toutes les toiles précieuses de Séville sont protégées par des grilles formidables qui n'ajoutent rien à la beauté des tableaux.

Énumérons rapidement les autres *lions of the place*.

La bibliothèque Colombine possède deux docu-

ments du plus grand mérite, ce sont de volumineux manuscrits autographes de Cristophe Colomb lui-même, qu'il adressa, l'un à la reine Isabelle pour lui annoncer la découverte de l'île de S. Domingue, l'autre à l'Inquisition, pour se disculper. Nous vîmes aussi à la cathédrale la tombe du fils aîné de Cristophe.

La *Giralda* est une magnifique tour mauresque qui sert de campanile à la cathédrale : elle est surmontée d'un clocher assez drôle, à trois étages, bâti en 1568 par Francisco Ruiz. On monte à la Giralda par une suite de rampes sans degrés, si douces et si faciles que deux hommes à cheval pourraient aisément les gravir de front jusqu'au sommet, où l'on jouit d'une vue admirable. Séville est à vos pieds, étincelante de blancheur, avec ses clochers et ses tours, qui font d'impuisants efforts pour se hausser jusqu'à la ceinture de briques roses de la Giralda.

L'hospice de la Caridad possède les fameux Murillo, *Moïse frappant le rocher* et la *Multiplication des pains*, immenses compositions de la plus riche ordonnance. C'est là aussi que se trouve le célèbre tableau de Juan Valdès, connu sous le nom de *los Dos Cadaveros*, bizarre et terrible peinture, dit Gautier, auprès de laquelle les plus noires conceptions de Young peuvent passer pour de joviales facéties.



L'Alcazar, ancien palais des rois Maures, quoique fort beau et digne de sa réputation, n'a rien qui surprenne lorsqu'on a déjà vu l'Alhambra de Grenade. Ce sont toujours les petites colonnes de marbre blanc, les chapiteaux peints et dorés, les panneaux d'arabesques entrelacées de sentences du Coran, les portes de cèdre et de mélèze, les coupoles à stalactites, les fontaines et les vasques de marbre, tout cet ensemble de gracieux détails qui forme le charme particulier des constructions mauresques. Les jardins en sont beaux et rappellent ceux du Généralife. L'Alcazar est aujourd'hui la propriété de l'ex-reine Isabelle.

Faut-il parler du château *San Telmo*, palais du duc de Montpensier ?

C'est un petit Eden.

Nous y vîmes exposés, dans une vaste salle, les portraits en grandeur naturelle d'Alphonse XII et de sa jeune et si regrettée épouse, Doña Mercédès. Ce dernier est voilé d'un crêpe noir.

Je passe sur la *Casa de Pilatos*, palais mauresque et charmant que l'on prétend ressembler à celui de Pilate. Vraiment la ressemblance est peu frappante : c'est comme le jour et la nuit !

Je passe sur la *Torre del Oro*, sur le Musée, sur *Italica*, la vieille ville romaine, sur toutes les autres merveilles de Séville. Il faudrait écrire tout un livre, rien que sur Séville !

Terminons avec M<sup>me</sup> de Robersart :

« Sévilla la Belle, Sévilla la Merveille, a toujours été un paradis. Sous les Maures, elle avait quatre cent mille habitants et des palais féeriques. Plus tard, les Indes et l'Amérique y versèrent leur or à flots. Les fortunes colossales ne servaient qu'aux aumônes, pour ainsi dire, et à l'Église. On méprisait le vain luxe, les chevaux, les équipages, la dissipation. On vivait dans un austère recueillement. — Les temps sont changés. L'étranger a bouleversé la terre de la foi. Désormais on peut laisser arriver impunément dans ce pays agité, révolutionné, et les chemins de fer, et les progrès matériels ; le passé est fini pour l'Espagne comme pour nous tous. Il faut se lever et marcher ; il ne faut point rester assis à l'ombre de la mort et des regrets stériles ; le pire des maux est le néant. Si l'Espagne reprend enfin sa place, avec ce fond admirable de foi qui la caractérise, que ne pourra-t-elle pas encore ? »

---





## CHAPITRE XVIII.

CIENPOZUELOS. — MADRID.

Changement d'itinéraire. — Une bourgade de la Castille. — Fête religieuse. — Mgr Serra. — Apostolat monastique en Australie. — D. Santos Salvado. — Travaux des moines missionnaires. — Une auberge. — Qu'avez-vous apporté? — Dîner. — Madrid. — *Fonda Peninsular*. — Académie de *S. Fernando*. — Un aérolithe-géant. — S. Em. le cardinal Cattani. — Départ pour Salamanque.

*Cienpozuelos!* qu'est-ce donc que cela, me direz-vous? Il n'est âme qui vive qui connaisse cette localité!

Rassurez-vous, cher lecteur; loin d'être en pays barbare, nous voici de nouveau au cœur de l'Espagne, dans une jolie petite bourgade de la nouvelle Castille, à quatre lieues de Madrid.

Hier au soir, serrant la main à nos compagnons de voyage, dans les salons somptueux du château *San Telmo* de Séville, nous les quitions pour quelques jours, leur donnant rendez-vous à Sarra-

gosse pour le 10 octobre, premier jour des fêtes annuelles de Notre-Dame del Pilar.

Nos amis voulaient voir Valence, Alicante, Tarragone et la belle et fertile contrée qui s'étend à l'Est de la péninsule, le long de la Méditerranée. Pour nous, trouvant dans cet itinéraire moins d'intérêt que dans une nouvelle visite au Musée de Madrid et une excursion à l'historique cité de Salamanque, que nous avions été obligés de passer, nous reprîmes la route du centre pour nous replier ensuite vers le Nord-Est.

Le lecteur nous pardonnera notre semblant d'inconstance dans l'itinéraire projeté, lorsqu'il apprendra qu'en dehors des raisons alléguées, le motif le plus puissant qui nous décida à reprendre la route du centre de l'Espagne, fut le désir d'aller faire à *Alba de Tormès*, près de Salamanque, un pèlerinage au tombeau et au cœur miraculeux de la grande sainte Thérèse. Devant un tel projet les sentiments les plus intimes de l'amitié devaient se taire, et nos amis le comprirent.

Hier au soir donc, l'express de Séville nous emportait vers Madrid, et nous bercant doucement sur les bras de sa vapeur, il nous déposait ce matin, au lever de l'aurore, à une petite station peu éloignée de la capitale.

La douce Andalousie nous a fui, Séville aux mille parfums est loin de nous. Une haute *Sierra* et

des plaines immenses nous en séparent à jamais.

Cependant la bonne Castille, la nouvelle comme la vieille, a bien encore tout son mérite à nos yeux. Ce que nous avons perdu en beautés de la nature, nous en sommes amplement dédommagés par des beautés surnaturelles mille fois plus précieuses et plus rares. La bonne et catholique population de la petite bourgade dans laquelle nous venons de descendre, nous fait éprouver ces consolations du cœur qui l'emportent de tant sur les jouissances purement sensuelles, quelque légitimes qu'elles soient.

C'était un dimanche matin.

Notre première visite est pour l'église paroissiale. Bientôt les cloches se mettent en branle, les fidèles affluent de toutes parts, se pressant dans l'enceinte du temple. L'action sainte commence : tout le peuple la suit avec ces sentiments de foi vive et de piété sincère que nous avons admirés déjà dans le nord, et qui nous font tant de bien au cœur aujourd'hui, au moment où nous quittons des provinces moins favorisées des dons de la foi.

Après la messe, il y eut procession ; on porta dans les rues la statue de *Maria santissima* ; le pavé était jonché de fleurs, les maisons ornées : une musique marchait en tête du cortège ; celui-ci était formé par toute la population de Cienpo-



zuelos, dont les vêtements aux mille couleurs, les plus vives et les plus éclatantes de l'arc-en-ciel, présentaient au soleil l'aspect le plus brillant et le plus pittoresque. Une foule endimanchée, en Espagne, fait plus d'effet, dans sa simplicité rustique, que chez nous le défilé d'un cortège historique, formé à grands frais.

Mais enfin, me dira-t-on, pourquoi sommes-nous aujourd'hui à Cienpozuelos ? — Je vais vous le dire.

Ce village est, depuis douze ans environ, le lieu de résidence de Mgr Serra, évêque de *Daulia i. p. i.*, moine bénédictin de l'ancienne congrégation de Valladolid, devenu célèbre avec Mgr Salvado, son compagnon, par leur apostolat en Australie et la fondation qu'ils y firent des abbayes de la Nouvelle-Nursie et du Nouveau-Subiaco. C'est lui que nous avons le désir de visiter dans son humble retraite, afin d'apprendre de sa bouche quelques détails nouveaux et pleins d'intérêt sur la grande œuvre dont la Providence lui a confié l'entreprise. Malheureusement Mgr Serra était absent depuis quelques jours, et ne devait rentrer chez lui que le 20 novembre.

Ce n'est pas la première fois qu'on en fait la remarque : bien souvent, la persécution de l'Église dans un pays amène pour elle un accroissement sur d'autres plages. C'est ainsi que la divine Pro-

vidence se plaît fréquemment à tirer le bien des mains mêmes des ennemis de notre sainte foi ;  
*Salutem ex inimicis nostris !*

En 1835, l'Espagne chassa ses moines. Aussitôt deux fils de saint Benoît, enfants de l'antique abbaye de Saint-Martin de Santiago, secouant sur leur patrie ingrate la poussière de leurs sandales, franchissent l'océan et vont porter chez les barbares de l'Australie le flambeau de l'Évangile, comme l'avaient fait avant eux les moines du vi<sup>e</sup> au xi<sup>e</sup> siècle, pour cette Europe civilisée qui les expulse aujourd'hui de son sein.

Bientôt, ils abordent parmi les sauvages des forêts vierges de l'Australie, et plantent la croix sur une terre qui jusqu'alors n'avait point été disputée à l'adversaire du Christ. D'abord les sauvages les prennent pour des ennemis ; nos moines intrépides courent les plus grands dangers au sein de ces tribus anthropophages. Mais leur patience triomphe de tout ; peu à peu, ces hommes barbares et cruels, descendus jusqu'au dernier degré de l'abrutissement, se laissent gagner par la douceur et les bienfaits de leurs nouveaux apôtres, et après avoir reçu les premiers principes de la civilisation matérielle, ils prêtent l'oreille à leur consolante doctrine et reçoivent d'eux la vie de l'âme, la lumière de la foi. Nos moines fondèrent deux abbayes, autour desquelles ne tardèrent pas

à se grouper des villages, formés de naturels arrachés à leur misérable existence et amenés par la culture du sol et les métiers qui leur sont enseignés, à une honorable aisance, fruit du travail de leurs mains.

Les Pères Dom Serra et Dom Salvado devinrent plus tard évêques des contrées qu'ils avaient évangélisées et unirent la crosse épiscopale à la crosse abbatiale. Mais leurs recrues leur vinrent toujours de l'Espagne; car plusieurs générations passeront avant que ces pauvres indigènes, de race profondément déchue par tant de siècles de barbarie, puissent s'élever à la hauteur de la vie du cloître ou du ministère sacré.

Les infirmités qui lui étaient survenues pour prix de ses travaux apostoliques forcèrent Mgr Serra, il y a quelques années, à regagner le sol natal; depuis lors, il habite dans cette humble bourgade.

Mais l'habitude du travail et de l'apostolat qu'il a contractée ne lui permet pas de s'accorder enfin un repos qu'il a si bien mérité. A son retour en Espagne, il érigea une Congrégation de religieuses dont le but spécial est de fonder des refuges pour jeunes filles, dans le genre de nos établissements de repenties.

Cette Congrégation, toute récente qu'elle est, compte déjà plusieurs maisons; la maison-mère, où est érigé le noviciat, se trouve à Cienpozuelos,



et Mgr Serra la dirige personnellement. C'est ainsi que ce vaillant prélat, après une longue carrière d'apostolat, consacre ses vieux jours à doter sa pauvre patrie d'une excellente institution charitable, qui vient combler une véritable lacune en Espagne.

J'appris à Cienpozuelos qu'en ce moment même séjournait à Madrid le R. P. Dom Santos Salvado, prieur de l'abbaye de la Nouvelle-Nursie et frère de l'évêque du même nom, cité plus haut. Aussitôt arrivé dans la capitale, je m'empressai d'aller le trouver. Je fus reçu par le bon religieux avec cette simplicité et cette cordialité monastiques qui caractérisent les enfants de saint Benoît et sur lesquelles ne peuvent influer ni les climats ni les distances, puisqu'elles ont leur source dans ce code antique et vénérable que quatorze siècles se sont plu à nommer la *Sainte Règle* par excellence.

D. Salvado est lui aussi moine de Saint-Martin de Santiago ; il suivit son frère en Australie. Quoique septuagénaire, il n'a pas un cheveu blanc ; ses membres sont encore pleins de force et de vigueur ; ses traits sont empreints de bonté paternelle et de cette mâle et rustique bonhomie que donne un quart de siècle de commerce incessant avec un peuple enfant, dont l'éducation peut être regardée comme l'œuvre la plus grande de sacrifice et d'abnégation personnelle.

Je passai une heure dans la compagnie de ce saint moine missionnaire ; il me parla de son abbaye, bâtie d'abord en branchages et en argile, puis en poutres et en planches, enfin en briques et en pierres ; il me parla de ses chers noirs groupés aujourd'hui en familles autour du monastère, et ne formant pour ainsi dire qu'une même communauté avec les moines dont ils partagent le travail ; il me fit la description des écoles, des ateliers, des arts et des métiers qui sont exercés à la Nouvelle-Nursie, par des hommes qui, il y a vingt ou trente ans, vivaient dans les bois à l'état de brutes. C'est une négresse qui dirige aujourd'hui le bureau télégraphique érigé sur cette côte sauvage, et transmet à l'Europe civilisée qui renie sa foi, les nouvelles du progrès de l'Évangile dans l'obscur Australie.

Le nombre des moines bénédictins des deux monastères de la Nouvelle-Nursie et du Nouveau-Subiaco est d'environ soixante-dix, espagnols pour la plupart. Outre ces deux foyers d'évangélisation et de civilisation ils ont aussi établi plusieurs stations ou missions, que desservent les religieux de ces abbayes. Mais comme les vocations doivent venir de l'Europe et principalement de l'Espagne, il était urgent d'en faciliter le recrutement. C'est dans ce but que D. Salvado a franchi l'Océan. Il songe à établir un noviciat pour l'Aus-

tralie sur le sol natal, dont le gouvernement, devenu plus tolérant, permet aujourd'hui le rétablissement des monastères qu'il a supprimés (1).

Mais un mot encore sur Cienpozuelos, avant de quitter ce village. Faute de *fonda*, nous avons été obligés de chercher un gîte dans une *posada*, ou plutôt dans une *venta*, dernier degré de la catégorie des auberges. En somme, nous n'en étions pas fâchés, car il n'est que trop rare, de nos jours, de trouver de la couleur locale en Espagne en fait d'hôtelleries.

Là, il y en avait.

On nous introduisit dans une salle basse, pavée en argile durcie, meublée de quelques escabeaux boiteux, bourrée d'honorables Castillans, de respectables mendiants, et en outre, à l'occasion de la fête, de tous les musiciens de la procession, armés de leurs bastringues et de leurs tambours de basque. Singulier mélange d'hommes de toute sorte, parmi lesquels cependant on se trouvait à l'aise et en famille, je dirai même en bonne société, ce qui ne serait pas toujours le cas dans nos contrées, en pareille circonstance !

Quand nous demandâmes à dîner, l'hôtesse parut surprise.

(1) Pour plus de détails sur les colonies bénédictines de l'Australie, voir : *La Nouvelle-Nursie*, etc., par R.P. Dom Théophile Bérengier, bénédictin de la Congrégation de France. Paris, Lecoffre 1879, in-8°.



— Qu'avez-vous apporté ? nous dit *la señora*.

— Rien.

— Mais alors pourquoi demandez-vous à dîner ?

— Précisément parce que nous n'avons rien à manger.

Les braves gens, voyant que nous étions étrangers et paraissions peu au courant des mœurs et coutumes du pays, eurent pitié de nous et voulurent bien, pour une fois, passer outre sur l'usage existant chez eux, de ne préparer au voyageur que les provisions dont il s'est lui-même nanti.

On nous fit, pour tout potage, une soupe à l'huile, dans laquelle nageaient : du pain en abondance, quatre œufs pochés, et un tout petit morceau de viande, *un poco de carne*. Et les bons Castellans qui nous voyaient savourer ce mets délicat, attablés devant un trépied, une jarre d'eau fraîche à terre à nos côtés, formaient cercle autour de nous, et avaient l'air de dire : Voilà des gens qui font bonne chère !

Lorsqu'on en vint à nous conduire à nos appartements, ouverts à tous les vents, ayant des ais de bois en guise de fenêtres, et qu'on menaçait même de nous faire partager avec les musiciens, la couleur locale nous parut trop forte. Payant notre écot pour la soupe à l'huile, et ficelant nos valises sur le dos d'un baudet, nous reprîmes le même soir le chemin de la station, jugeant opportun de nous replier sur la capitale.

Nous ne retournâmes plus à la *Fonda de Paris*, trop empreinte, à notre goût, du cachet moderne. La *Fonda Peninsular*, peu distante de là, située comme la première, dans la rue d'Alcala et près de la *Puerta del Sol*, nous offrit tous les mêmes avantages de situation, et en outre l'intérêt qui est propre à un établissement indigène, fréquenté presque exclusivement par des Espagnols de distinction. Nous n'eûmes qu'à nous en féliciter, et nous y acquîmes la conviction que les établissements espagnols bien tenus ne sont pas à dédaigner.

Je ne m'arrêterai plus guère à notre second séjour à Madrid ; nous y revîmes les mêmes choses, mais avec plus de loisir, et une préparation complétée par la visite de l'Espagne du Sud. Il s'agissait principalement pour nous de revoir le Musée de tableaux ; cette fois le triage était fait, et nous étions libres de cette inquiétude et de ce trouble, qui envahissent l'âme de tout visiteur qui met pour la première fois le pied dans une immense galerie qui ne lui a révélé encore aucun de ses secrets. Il nous fut donné, dans cette seconde visite, de contempler en toute tranquillité d'esprit les principaux chefs-d'œuvre de Murillo, de Velasquez, de Ribeira, de Raphaël et d'autres ; nous nous donnâmes le temps de les comparer entre eux, de les apprécier, et de nous former un souvenir

précis et ineffaçable du caractère de chacun d'eux. Ce sont ces impressions que j'ai tâché de consigner brièvement par écrit au chapitre XI.

L'Académie de *San Fernando* était neuve pour nous; elle contient peu de tableaux, mais presque tous sont des chefs-d'œuvre. La perle de ce petit musée est sans contredit le grand et célèbre tableau de Murillo : *Sainte Elisabeth soignant les pauvres* ; c'est d'un vivant et d'un coloris à ravir l'homme le moins impressionnable. Belle et noble scène, bien digne d'un illustre pinceau ! Voilà bien une reine pour le front de laquelle était fait le diadème de la gloire éternelle, puisqu'elle s'était souvenue de cette maxime du Dieu fait Homme : *Qui se humiliat exaltabitur*.

Le musée d'histoire naturelle, annexé à l'académie de *San Fernando*, mérite de fixer l'attention des voyageurs, à cause des spécialités minéralogiques de l'Espagne, dont il présente une collection composée avec non moins de science que de goût. Il contient aussi un grand nombre d'aérolithes. J'en vis un qui est assurément la merveille du genre ; son volume est d'environ un mètre cube, et l'on se fera une idée de son poids en se rappelant que ces corps sidéraux sont formés d'une fusion de métaux ; cet aérolithe-géant paraît se composer principalement de cuivre.

Comme Belge, et parlant à des Belges, je ne



puis passer sous silence une visite que j'eus, cette fois, l'honneur de faire au Nonce de Madrid, Son Eminence Mgr Cattani, qui fut Nonce à Bruxelles en des temps moins malheureux que le nôtre, aujourd'hui cardinal de la Sainte Église Romaine, et archevêque de Ravenne.

Son élévation au cardinalat datait alors de peu de jours ; la veille même de ma visite, il venait de recevoir la calotte rouge des mains du roi Alphonse, dans la chapelle du Palais. Nous eussions pu assister à cette cérémonie, si rare et si intéressante, car nous connaissions un aumônier de la Cour qui nous eût procuré des cartes ; mais la mauvaise chance nous laissa dans l'ignorance de ce fait, jusqu'après son accomplissement.

Inutile de parler à des Belges de l'exquise affabilité et de la distinction de Mgr Cattani ; car le souvenir de ce bien-aimé représentant du Saint-Siège est demeuré profondément gravé dans le cœur de tous ceux de nous qui eurent jadis des rapports avec lui, ou qui prirent part à quelque-une de ces réunions de catholiques qu'il se plaisait si souvent à présider. La conversation de Son Eminence fut pour moi du plus haut intérêt, et servit à me persuader que son long séjour à Madrid n'avait pas effacé les bons souvenirs qu'il avait emportés de la Belgique. Le digne prélat s'informa avec une vive sollicitude, de notre situation

religieuse et politique, de nos œuvres diocésaines, de nos principales familles catholiques, de l'état actuel des ordres religieux, enfin de tout ce qui touche de près ou de loin au bien de la Sainte Église dont il avait représenté auprès de nous le chef visible.

Il me communiqua aussi, au sujet de l'Espagne, bien des choses que la discrétion ne me permet pas de livrer au public. Mais qu'il me suffise de dire, pour notre consolation à nous autres Belges, qu'il admirait et approuvait hautement nos organisations d'œuvres catholiques, qui seraient si nécessaires à l'Espagne et qui ont tant de peine à y acquérir la vitalité qu'elles ont parmi nous. Il loua surtout notre Université catholique, disant qu'il appelait de tous ses vœux pour l'Espagne, l'établissement de facultés catholiques semblables, fondées par l'épiscopat collectif de la péninsule.

Nous quittâmes Madrid le cœur serré, car cette dernière visite à la capitale de l'Espagne allait être suivie bientôt, nous le sentions, de nos derniers adieux à une terre qui avait réussi à captiver nos sympathies et où nous eussions voulu pouvoir vivre toujours.

Salamanque était le but de notre prochaine étape.

Je l'ai déjà dit, il n'est pas facile d'arriver à Sa-

lamanque ; si l'on veut s'y rendre, il faut bon gré mal gré voyager de nuit, car le seul train qui, de Médina-del-Campo, se dirige sur cette ville, part à quatre heures du matin. Quittant donc Madrid, un soir vers huit heures, et passant une nuit blanche, coupée par plusieurs haltes forcées, où nous n'avions que notre *capa* espagnole pour nous garantir contre la bise de Castille, nous arrivâmes enfin, par une fraîche matinée d'automne, dans l'antique cité aux souvenirs glorieux d'un passé à jamais évanoui !

---





## CHAPITRE XIX.

### SALAMANQUE.

La petite Rome. — Aperçu général. — En voiture. — Entrée en ville. — A la *posada*. — Aspect. — Un proverbe d'étudiant. — Pont romain. — *Los francesos!* — La révolution espagnole. — Décadence ! — Deux cathédrales. — *Fortis Salmantina*. — Un dôme roman. — Le *Retablo*. — *El sacristan mayor*. — Charité exquisite. — Le trésor. — L'université. — Façade merveilleuse. — Intérieur. — Ximenès et Cervantès. — Churriguera. — Bibliothèque. — *Plaza mayor*. — Couvent de *San Esteban*. — Les Carmélites.

Le soleil vient de se lever à l'horizon ; un léger brouillard se dissipe en ce moment sous son action et nous permet d'embrasser d'un seul coup d'œil, à travers son voile de gaze transparente, la silhouette d'une antique cité, dont l'âme n'est plus et dont le corps décrépît paraît encore nous sourire du fond de son tombeau.

Salamanque ! ville de souvenirs, de science, de

monuments. On la nommait jadis *Roma la chica*, la petite Rome, à cause du grand nombre de ses édifices religieux et du foyer de science qu'elle renfermait dans son sein.

La révolution a passé.

Salamanque est aujourd'hui un monceau de ruines, d'où émerge encore çà et là un monument splendide mais dégradé, témoin de ces gloires à jamais évanouies.

Mais avant d'entrer en ville, cher lecteur, couvrons-nous bien, boutonnons-nous comme il faut, car, habitués depuis quelques semaines aux zones torrides de l'Andalousie, nous courons grand risque de reporter dans nos foyers, comme souvenir de l'Espagne, un affreux catarrhe, si nous nous exposons imprudemment à la bise de Castille qui souffle avec violence, plus encore à cette saison d'automne qu'aux autres temps de l'année.

Bien. — Entrons maintenant dans ce véhicule antédiluvien qui nous tend si grotesquement les bras pour nous conduire à la ville, distante de la gare d'une couple de kilomètres.

Pas trop de délicatesse, s'il vous plaît; nous sommes en Espagne! Voyons? Y sommes-nous? A la bonne heure! Fouette cocher!

Mais pourquoi ces soubresauts et ces cris? Apprenez donc à voyager. De son sac on se fait un coussin, puis on se cramponne à la courroie



que voilà ; si comme moi, vous vous suspendiez entre ciel et terre, à la force du poignet et du jarret, vous n'auriez plus rien à craindre. Que notre char s'effondre dans un de ces puits, qu'il vienne à heurter contre un tas de pierres, à être emporté à travers champs par nos mules ensorcelées, ou bien encore à verser dans ce chemin creux et embourbé que voilà, peu m'importe ! Je suis assuré contre tout !

Nous voilà aux portes de la ville. On entre, nous traversons les rues désertes, avec fracas, avec la rapidité de l'éclair.... Du bruit!.... du vide!...

Et Lafontaine ajouterait :

Messieurs, voilà je pense, le portrait de beaucoup de gens.

On nous dépose à la porte d'une humble *posada*, la *Burgalese*. On accourt. Quoi ? Deux voyageurs ! Quel événement !

Tout le monde s'empresse ; on ouvre les volets, on donne de l'air aux chambres ; toutes sont libres depuis longtemps. Choisissez, Messieurs ! Par quel heureux hasard Salamanque a-t-elle l'honneur de vous posséder dans son sein ?

Il fait bon dans cette petite auberge. Tout est simple, mais propre ; les gens sont honnêtes et agréables ; le maître-d'hôtel fait lui-même la cuisine, sert à table, etc. C'est le bon vieux temps ; nous sommes rentrés en plein pays catholique ; c'est merveille !

Dressons ici nos tentes pour trois jours; demain nous ferons une excursion à Alba de Tormès, puis nous reviendrons dans notre petit gîte.

Faisons maintenant un premier tour. L'heure est matinale, mais il y a beaucoup à voir ; notre temps est précieux.

Il n'est pas nécessaire ici de faire l'ascension d'une tour pour se former une idée générale de la topographie de la ville; il est même préférable de s'épargner ce labeur et de se borner à faire une promenade circulaire autour de la vieille cité, chose non moins agréable qu'utile après une nuit de voyage et d'insomnie.

Salamanque est bâtie sur un mamelon, comme Tolède, Avila et Santiago; tous ses monuments s'étagent en étagère sur le coteau, et présentent au voyageur, de quelque côté qu'il dirige ses pas, le plus charmant des panoramas. Le *Tormès* enlace la ville de l'un de ses circuits, à peu près comme le Tage à Tolède, dont les flots cependant sont plus impétueux et se trouvent encaissés dans des rives cent fois plus abruptes.

Notons encore, car nous sommes toujours en Espagne, que le Tormès a un peu d'eau. Cette eau, il est vrai, est jaunâtre et n'est potable que pour les habitants de Salamanque; encore la laissent-ils séjourner d'abord dans des citernes pendant plusieurs jours, afin qu'elle s'y dégage des ma-

tières minérales ou organiques qu'elle tient toujours en solution.

A propos du Tormès, je me souviens d'un proverbe espagnol. Le voici : *Ha bebido de las aguas del Tormès*, il a bu des eaux du Tormès. Est-ce un compliment ou une satire ? Il peut, si je ne me trompe, et suivant l'acception qu'on en fait, servir de l'un et de l'autre ; en tout cas, ils est emprunté à l'ancien vocabulaire académique de Salamanque. Et l'on sait si les étudiants sont bénins !

Suivons le cours de la rivière. Nous voici au grand pont romain, dont les sept arches s'élèvent majestueusement au-dessus d'un filet d'eau bourbeuse. Mais personne n'ignore les crues subites et terribles des rivières de la péninsule ibérique, et il paraît qu'en cette matière rien n'est changé depuis dix-huit siècles, et peut-être depuis la création, dans un pays complètement déboisé, où les eaux pluviales glissent sur la terre argileuse sans y pénétrer et s'engouffrent dans les ravins par les mille chemins creux qui y conduisent des hauteurs voisines.

Mais qu'est-ce donc que ce vaste tertre désert, dans l'enceinte même de la ville, tout couvert de ruines entassées, ruines d'églises et de couvents ? Les broussailles et l'herbe y croissent à l'envi. Çà et là émerge du chaos une tourelle délabrée, une façade isolée, un pignon crevassé.



Quoi ! ignorez-vous que Salamanque fut prise par les Français ? et cela sous Napoléon ! — Pou-  
vait-il en rester quelque chose ?

*Los Francesos ! los Francesos !*

Ecoutez les rapports de Wellington :

« 18 juin 1812. — L'ennemi a évacué la place le 16, laissant une garnison dans les fortifications élevées par lui sur les ruines des collèges et des couvents qu'il vient de détruire... — Les Français, entre autres actes de violence, ont détruit dans ce célèbre sanctuaire de la science, 13 couvents sur 25, et 20 collèges sur 25 également. »

Et plus loin :

« 10 février 1813. — J'apprends que l'ennemi a détruit ce qui restait à Salamanque en fait de collèges et d'autres grands bâtiments, afin de se procurer du bois de chauffage. »

Mais ne mettons pas tout sur le compte des Français. Les Espagnols, eux-mêmes, dans leurs deux révolutions, ont poursuivi l'œuvre de leurs ennemis ; ils ont achevé de se débarrasser de la *vermine* des couvents, et ont affranchi leurs universités, et entre autres celle de Salamanque, de *l'insupportable joug des prêtres*. La révolution espagnole a ceci de particulier qu'elle s'est contentée de détruire et de brûler sans jamais songer à faire disparaître les traces de ses hauts faits ; car aujourd'hui encore, après tant d'années écou-

lées, on peut compter un à un les bâtiments incendiés dont les tristes contours se dessinent sur le ciel azuré.

Et qu'a gagné à tout cela la ville de Salamanque ? Qu'a gagné son université, jadis la rivale de celle d'Oxford, et une source de prospérité pour la ville et ses habitants ?

Un tiers de la cité est aujourd'hui transformé en un tas de ruines : premier résultat.

Le reste ressemble à un tombeau et renferme autant d'habitants que jadis elle avait d'étudiants : second résultat.

De dix mille étudiants qu'elle comptait autrefois, l'université de Salamanque était descendue, le 1<sup>er</sup> octobre 1867, au chiffre glorieux de 202 ! Troisième résultat.

En faut-il énumérer d'autres ?

— *Et nunc reges intelligite !* Vous laisserez-vous instruire, insensés, qui renversez notre société, et ne la remplacez que par des ruines ?

Le monument de Salamanque qui a le moins souffert, c'est la cathédrale, ou pour mieux dire ce sont *les cathédrales*, car il y en a deux. Mais les deux n'en font qu'une et communiquent entre elles, l'ancienne, *catedral Veija*, servant en quelque sorte d'appendice ou de nef latérale à la nouvelle.

Toutes deux sont remarquables dans leur genre.

La première est de style roman-français, et fut commencée en 1102 par Geronimo, évêque de Salamanque et français de naissance. C'est de la *Fortis Salmantina*, ainsi nommée à cause de sa construction massive et solide, destinée à la protéger contre les attaques de l'ennemi, et qui nous reporte en plein à ces temps de formation sociale où l'on tenait la truelle d'une main et l'épée de l'autre.

Le dôme de pierre de cet édifice est des plus remarquables. Tandis qu'à l'intérieur il forme une coupole soutenue par deux rangs superposés de colonnettes, il s'élève au-dehors en pyramide cylindrique parfaitement adaptée à sa destination, qui est de recouvrir la coupole tout en produisant à l'extérieur un motif central d'architecture pouvant s'harmoniser avec les clochers. Ce n'est ni une lanterne, ni un clocher proprement dit, mais un vrai monument large et trapu et cependant plein d'élégance, autour duquel paraissent se grouper tous les autres motifs d'architecture de l'édifice.

Voilà, me paraît-il, résolue la question si difficile des dômes, pour les églises gothiques ou romanes. Celui-ci est un monument unique en son genre, qui mériterait d'être plus connu et sérieusement étudié.

C'est dans les cloîtres de cette *vieille cathé-*



*drale*, bâtis en 1178, que débutèrent les cours de l'Université.

Citons encore le *Retablo* du maître-autel ; il est formé de 55 tableaux, de grand mérite mais malheureusement bien mal placés, du peintre italien Florentini qui vécut au <sup>xiv</sup><sup>e</sup> siècle ; ce retable a en outre le mérite, bien rare en ce pays, de n'être pas écrasé sous un tas de ces superfétations décoratives si familières à l'Espagne.

Le service divin fut transféré de l'église primitive dans la nouvelle cathédrale, le 25 mars 1560.

Passons, nous aussi, dans le nouveau temple, sans toutefois nous arrêter à en décrire les détails. C'est un vaste édifice de style gothique flamboyant, faisant pressentir déjà l'époque dite de la *Renaissance*.

Que n'a-t-on plus souvent fait preuve de bon sens architectural et de goût artistique en laissant debout, comme on l'a fait ici, les églises anciennes et devenues trop étroites, à côté des sanctuaires plus vastes mais souvent moins remarquables, que l'on jugeait à propos de leur substituer ! Répétons-le encore, la *catedral Veija* de Salamanque est un monument de premier mérite au point de vue archéologique et artistique.

Désireux de voir le trésor, nous nous adressâmes à un ecclésiastique qui se trouvait à la sacristie et paraissait être là parfaitement chez lui.

Nous tombions juste ; c'était : *el sacristan mayor*.

Je tiens à rendre ici un hommage bien mérité à l'homme le plus obligeant, le plus doué de cette exquise charité et de ce dévouement désintéressé qui ne se trouvent que chez les vrais disciples de Jésus-Christ.

Señor D. José Hernandez, c'était son nom, sans nous connaître, et malgré ses occupations multiples, se fit non-seulement dans sa cathédrale, mais aussi dans tout Salamanque, notre ange conducteur, pendant les deux jours que nous y passâmes. Je renonce à décrire sa bonté, son air doux et affable, joint à un caractère ferme et décidé et à une intelligence bien cultivée. Le souvenir de cet homme de bien, avec celui de notre aimable guide d'Oviédo, que le lecteur n'aura peut-être pas encore oublié, est pour moi un des plus précieux de mon voyage. Car, après tout, qu'est-ce qu'un monument admirable ou un site ravissant, à côté d'une âme d'élite, formée à une vertu solide et puisant dans la charité du Christ l'amour de son prochain ?

Nous vîmes donc le trésor ; il est riche en reliques précieuses que nous vénérames avec dévotion et respect. Saint Paul n'a-t-il pas dit : *Vivificabit et mortalia corpora vestra, propter inhabitantem spiritum ejus in vobis* : Dieu rendra

la vie, et la vie éternelle, à ces corps inanimés, car l'Esprit-Saint a habité en eux ?

On nous fit remarquer, parmi les objets précieux du trésor, le crucifix du Cid, que ce héros faisait porter devant lui à la guerre, *el crucifijo de las batallas* ; il est en bronze et de style byzantin ; il appartint, après la mort du Cid, à son ami l'évêque Geronimo, qui se fit ensevelir avec ce christ, et le conserva dans la paix du tombeau, de 1120 à 1607.

De la cathédrale, D. José nous conduisit à l'université, dont les splendides installations rappellent encore la gloire passée. La façade est un chef-d'œuvre de sculpture du x<sup>v</sup>e siècle ; pour le style, elle doit être rangée à côté de celles de la nouvelle cathédrale, de *San Esteban*, et de *San Pablo* à Valladolid : mais pour l'exécution elle les surpasse toutes. C'est un travail de sucre et de nougat plutôt que de pierre : guirlandes, arabesques, enlacements, choux-fleurs, sans fin. Tout cela est d'un fouillé et d'une finesse sans pareils en aucun pays du monde. Après avoir vu cela, qu'on n'aille plus vanter les Maures, car ils sont battus, bien battus.

Les Maures faisaient leurs stalactites, en plâtre et en stuc moulés ; mais ici, nous sommes en présence de travaux essentiellement artistiques, dus au ciseau le plus habile et le plus délicat.



Chez nous ? De telles œuvres seraient mises sous verre. Ici, elles abondent dans les rues. Ces façades ouvragées peuvent être considérées comme une spécialité de Salamanque et un caractère propre à son architecture.

Au-dessus de la grande porte d'entrée de l'Université on lit en grec ces paroles : « La crainte du Seigneur est le commencement de la sagesse. » — Dieu, en effet, est le créateur de l'intelligence comme de la matière ; toute science a en lui son origine et sa source, car il a fait la science.

O homme insensé ! pourquoi vas-tu chercher la science en toi-même et en toi seul ? Oui, tu la trouveras en toi, et dans toutes les créatures, mais à condition que ta raison s'éclaire de la foi et qu'elle reconnaisse où est la source de la science et de la sagesse !

Entrons maintenant dans ces vastes halles, parcourons ces cloîtres et ces ambulacres sans fin, jetons un coup d'œil dans ces salles désertes, dans ces auditoires, ces *escuelas*, au-dessus desquelles sont encore inscrits en caractères antiques les mots suivants : *Jus canonicum*, *Exegesis*, *Lingua hebraïca*, *chaldaïca*, etc., etc. Jadis, ce lieu était une pépinière de géants de la science, armés ici pour la défense de l'Église leur mère ; aujourd'hui l'on y voit errer quelques rares et malheureux jeunes gens, futurs médecins et avocats ; ils

y sont entrés chrétiens et en sortiront, hélas ! trop souvent, athées et voltairiens ! Pauvre Espagne ! tels sont les produits de ses universités sécularisées.

Je crois avoir dit ailleurs déjà que les cours de théologie et de science sacrée en général, ne se donnent plus dans les universités d'Espagne, sauf trois facultés de droit canon. Aujourd'hui les grades ecclésiastiques se confèrent dans quatre des principaux séminaires, ceux de Santiago, de Salamanque, de Tolède et de Séville.

— C'est ici, nous dit don José, que le grand Ximénès fit ses études ; Cervantès aussi y passa les années de sa jeunesse.

Et il nous montra plus tard, *calle de los Moros*, la maison qu'avait habitée ce fameux littérateur.

Faut-il ajouter que Salamanque donna le jour à Joseph Churriguera ? J'aurais honte de le nommer si je prévoyais devoir être lu par quelque artiste, car le nom de cet architecte est synonyme de *Rococo* et de *Pompadour*. Mais il faut bien faire connaissance avec ce barbare en fait de bon goût, quand on voyage en Espagne, car on rencontre à chaque pas ses œuvres grotesques.

Il nous reste à voir la bibliothèque de l'université, ses ouvrages et ses manuscrits précieux. Le bibliothécaire, señor Don Juan Urbina, fut pour nous d'une obligeance extrême ; il nous exhiba,

entre autres raretés, les œuvres manuscrites du célèbre Père Louis de Léon, augustin fameux dans l'ancienne université de Salamanque.

— Qu'est-ce donc que cette chambre isolée ? dis-je à Don Juan, tandis qu'il nous introduisait dans un appartement vide, garni seulement d'un certain nombre de livres.

— C'est ici, répondit le digne bibliothécaire, que, suivant une ancienne coutume, on enferme seul pendant 25 heures le candidat aux grades académiques, au moment où il doit défendre sa thèse. La porte est alors gardée par une sentinelle qui interdit l'entrée de la salle à qui que ce soit, car le calme et l'isolement le plus complet sont nécessaires pendant ces heures décisives. Autrefois, ajouta-t-il, il y avait ici de nombreux pupitres, et sur chacun d'eux était fixé au moyen d'une chaîne, un in-folio de circonstance.

Don José nous fit voir encore quantité de monuments, églises, collèges, couvents et palais, tous plus remarquables les uns que les autres. Un architecte pourrait se livrer ici à des études complètes dans son art ; car tous les styles et toutes les époques sont représentés à Salamanque, par des spécimens remarquables.

Nous passâmes, à plusieurs reprises, par la *Plaza mayor* ou grand'place. Elle est la plus vaste de l'Espagne, et fut construite sur un plan



régulier (1700-33); elle est entourée d'arcades voûtées, comme la place de Saint-Marc à Venise. On y donne parfois des combats de taureaux, auxquels peuvent assister de seize à vingt mille spectateurs.

Notons encore, en passant, l'église et le couvent de *San Esteban*, Saint-Etienne, d'où furent chassés les Dominicains en 1835 (1). Nous avons parlé plus haut de sa belle façade. Ajoutons seulement un souvenir historique. C'est ici, dans la salle capitulaire, que Christophe Colomb exposa aux religieux son projet de découverte du Nouveau-Monde, et qu'il fut soutenu par les fils de S. Dominique, tandis que les docteurs de l'université lui faisaient opposition. Le couvent sert actuellement de musée provincial ; au lieu de saints et de savants religieux, on n'y voit que des croûtes et du bric à brac.

Terminons notre aperçu rapide sur Salamanque par un salut à l'humble monastère des Carmélites, situé à peu de distance de la ville et fondé par sainte Thérèse elle-même, en 1570. Cette fondation, comme toutes celles qu'entreprit la sainte, fut hérissée de difficultés et elle fut même la plus

(1) Nous apprenons avec plaisir que les Dominicains français de S. Maximin, en Provence, se trouvant expulsés de leur patrie en 1880, ont repris possession du beau couvent de leur Ordre, à Salamanque.

pénible d'entre toutes: « Dans aucun des couvents, dit-elle dans sa vie écrite par elle-même, qu'avec l'aide du Seigneur il nous a été donné de fonder, nos Sœurs n'ont eu à endurer de plus grandes privations que dans celui-ci. » Rien, en effet, d'intéressant et de naïf comme la description de son arrivée dans cette maison encore toute remplie d'étudiants, la difficulté qu'elle eut à les faire déguerpir, la frayeur d'une de ses Sœurs qui croyait toujours, durant la première nuit, en voir sortir de la cave ou des greniers (1). La première maîtresse des novices de ce monastère fut la Vén. Mère Anne de Jésus, fondatrice du couvent de Bruxelles, dont les reliques, quoique bien peu connues, forment un des bijoux les plus précieux de notre capitale. On s'occupe en ce moment de la béatification de cette illustre compagne de sainte Thérèse.

---

(1) Voir *Œuvres de sainte Thérèse*, édition du P. Bouix, T. II.

## CHAPITRE XX.

### ALBA DE TORMÈS.

En calèche épiscopale. -- En diligence. -- Un *mayoral* accommodant. -- La bataille de Salamanque. -- *Plaza de la Constitucion*. -- Alba. -- Le monastère des Carmélites. -- Son origine. -- L'église. -- Tombeau de sainte Thérèse. -- Sanctuaires. -- Le Cœur miraculeux. -- Rapprochements de dates. -- *Horresco referens!* -- Retour à Salamanque. -- De Salamanque à Sarragosse. -- Un train en détresse. -- Poussons aux roues! -- Promenade aux flambeaux. -- Sauve qui peut! -- A la belle étoile!

Lady Herbert se rendit de Salamanque à Alba, dans la calèche épiscopale. Sur tout le parcours, les braves habitants des bourgades que l'on traversait sortaient en foule de leurs maisons et se précipitaient aux portières, voulant voir leur évêque bien-aimé et recevoir sa bénédiction. Mais, ô désappointement! ils n'y trouvaient qu'une *señora!*... du pays de *los hereticos!* (1).

(1) Lady Herbert. *Impressions of Spain*, in 1866. London, Bentley, 1867.



Moins fortunés que la noble et pieuse Anglaise, nous n'avions à notre disposition, ni les mules de Monseigneur l'*obispo*, ni une bulle papale pour nous faire ouvrir toutes les portes et lever toutes les clôtures.

Nous allâmes cependant à Alba et en revînmes très satisfaits, grâce aux bonnes recommandations dont nous étions munis, de la part des Carmélites de Bruxelles et de S. G. Mgr l'archevêque de Séville, ancien évêque de Salamanque et religieux de l'ordre du Carmel.

Il fallut de nouveau recourir à la diligence, mais celle qui fait le service de Salamanque à Alba et vice-versa n'est rien moins que diligente. Encore, s'arrange-t-elle de manière à avoir le moins de voyageurs possible; car elle part à 4 heures du soir pour arriver à Alba à 8, et repart le lendemain matin d'Alba à 6 heures. Elle ne vous laisse donc qu'une nuit obscure, pour jouir d'Alba de Tormès et de ses merveilles.

Cependant, le *mayoral* est un brave homme; il est de bonne composition et se laisse toucher par... quelques cigarettes et une *propina* (pour-boire). Nous fîmes si bien jouer ce talisman, que *señor mayoral* monta sur son siège à 2 heures, et ne fit claquer son fouet le lendemain que vers 8 heures.

Il est vrai que d'autres voyageurs paraissaient

s'accommoder fort peu de ces changements imprévus dans les heures de départ ; et nous, nous prenions l'air le plus innocent du monde, mêlant nos plaintes aux leurs, sur les irrégularités du service. Que ne faisaient-ils une surenchère ?

La route est variée.

Au sortir de Salamanque, on passe le fameux pont romain aux arches antiques, puis on longe le *Tormès* en le remontant ; enfin, on passe par le champ de bataille d'*Arapiles*, où se livra, le 12 juillet 1812, la fameuse bataille dite de Salamanque, entre les Français commandés par Marmont, et les alliés. Le duc de Wellington fut le héros de cette journée. Son guide espagnol, Francisco Sanchez, perdit une jambe dans cette affaire ; Wellington lui fit assurer une pension viagère de 10 réaux par jour, mais elle fut bientôt réduite à 6 par les *libéraux* de 1820. Sanchez mourut en 1834.

A mi-chemin, notre équipage fit halte ; mules, voyageurs, mayoral et zagal, tous avaient besoin de respirer. J'ai oublié le nom de l'humble bourgade castillane dans laquelle nous nous trouvions en ce moment, mais une chose m'y a frappé, ce fut d'y lire en grandes lettres, à l'angle d'une cour, autour de laquelle se groupaient quelques pauvres huttes d'argile et de bois, la formule offi-

cielle suivante : *Plaza de la Constitucion*. Ah! certes, l'étranger ne dira plus que l'Espagne est en retard sur son siècle.

Enfin nous débouchons sur Alba, après quatre heures de pression ; nous passons avec bruit sur le grand pont au-dessous duquel nous retrouvons notre vieil ami le Tormès. La petite ville s'étale à nos yeux avec ses maisons noirâtres et son grand château en ruines qui la domine ; ce fut là le siège de la famille des ducs d'Albe.

Mais Alba n'a pour nous d'autre attrait que l'humble monastère des filles de Sainte-Thérèse, qui a l'insigne honneur non seulement d'avoir été fondé par la *Santa* elle-même, comme la plupart des carmels d'Espagne, et de l'avoir possédée dans ses murs de son vivant, mais encore de renfermer depuis sa mort ses restes précieux, et d'être témoin de leur conservation miraculeuse et des autres prodiges qui s'y rattachent.

Le monastère d'Alba fut fondé par un pieux gentilhomme du nom de François Velasquez et sa femme Thérèse Laiz. « Ils n'avaient qu'une peine, dit sainte Thérèse, elle venait de ce que Notre-Seigneur ne leur donnait point d'enfants. Pour en obtenir, cette vertueuse femme pratiquait de grandes dévotions et adressait au Ciel de ferventes prières. Donner le jour à des enfants qui, après sa mort, pussent louer Dieu, était la supplication



qu'elle adressait sans cesse à sa divine bonté. Il en coûtait à son cœur de ne pouvoir, après son dernier soupir, revivre dans des enfants chrétiens et offrir encore par eux au Seigneur un tribut de bénédictions et de louanges. Jamais, comme elle me l'a affirmé, ses vœux et ses prières ne tendirent qu'à ce but. »

Ainsi parle sainte Thérèse.

Dieu exauça les prières de la pieuse dame, mais non pas de la manière dont elle se le figurait. Il lui donna, en effet, des enfants, mais des enfants d'un ordre tout spirituel, des enfants vraiment et uniquement destinés à louer Dieu et à le bénir sans cesse.

Un jour, saint André, auquel elle s'adressait de préférence pour obtenir la réalisation de son désir, lui apparut et lui fit connaître, au moyen d'une vision prophétique, ce qui devait arriver. Laissons encore parler sainte Thérèse :

« Il lui semblait, dit-elle, que du haut du balcon d'une maison où elle était, elle apercevait au-dessous d'elle un puits au milieu d'une cour, et non loin de là, un pré couvert de fleurs blanches d'une beauté merveilleuse. Saint André lui apparut auprès de ce puits, avec un visage si vénérable et si beau qu'elle ne pouvait se lasser de le regarder ; il lui dit : « Voilà bien d'autres enfants que ceux que tu désires. »

Peu de temps après, François Velasquez acheta une maison à Alba, où ses fonctions l'appelaient. Il n'y fut pas plutôt installé avec son épouse que Thérèse Laïz y reconnut le puits et la cour que lui avait montrés saint André, et aussitôt il fut résolu de transformer cette demeure en un monastère de vierges, pures et suaves comme les lys des champs, qui chanteraient à jamais en ce lieu les louanges du Seigneur. Sainte Thérèse était alors dans le cours de ses fondations ; elle fut appelée à Alba et, le 25 janvier 1571, en la fête de la Conversion de Saint-Paul, elle y fonda le monastère où ses restes précieux sont aujourd'hui vénérés.

L'église des Carmélites d'Alba est située sur une petite place ; primitivement, elle n'avait qu'une seule nef, mais elle a aujourd'hui un petit transept, ajouté avec la coupole lors de la béatification de sainte Thérèse.

En deçà du transept, à main gauche, on remarque une grille qui défend l'entrée de la fosse où était déposé autrefois le saint corps ; là se trouve une chapelle à demi souterraine, où fut célébrée la première messe en l'honneur de la grande sainte. Il s'en exhale encore aujourd'hui un parfum suave et miraculeux, le même que je me souviens d'avoir observé dans la grotte de saint Benoît à Subiaco, à Vicovaro, et dans d'autres lieux sanctifiés par une vertu céleste.

Derrière le maître-autel, à trente pieds environ au-dessus du niveau de la nef, apparaît à travers une grille aux barreaux d'argent, le superbe monument qui contient les restes précieux de sainte Thérèse, exempts de corruption par l'effet d'un miracle constant.

Le corps saint se trouve placé dans une châsse d'argent, la tête du côté de l'Évangile, et tout près du saint tabernacle qui est à droite. La châsse est à son tour renfermée dans un somptueux tombeau de jaspe, dû à la munificence du roi Ferdinand VII et de son épouse Marie-Thérèse de Portugal.

Le chœur des religieuses est situé derrière le mur latéral de l'église, du côté de l'Évangile. Comme il se trouve de niveau avec le sanctuaire, lequel est élevé de plusieurs degrés au-dessus de la nef, les religieuses n'ont qu'à écarter le voile de la grille pour avoir vue sur l'autel et sur le tombeau.

Dans l'intérieur du monastère, contre le grand mur du maître-autel, se trouvent, au-dessus l'un de l'autre, deux oratoires de mêmes dimensions, décorés avec une rare magnificence. Les religieuses peuvent, en se rendant à l'oratoire supérieur, aller s'agenouiller quand il leur plaît devant le tombeau de la sainte réformatrice du Carmel, baiser le marbre qui la recouvre, poser leur tête



au-dessus de la tête de leur mère bien-aimée, étendre en quelque sorte leurs mains jusqu'à elle, l'éveiller dans le vivant sommeil de sa gloire et la forcer à être attentive à leurs prières.

En descendant à l'oratoire inférieur, les trop heureuses Carmélites d'Alba de Tormès peuvent encore, au gré de leur dévotion, vénérer l'insigne relique du bras gauche, séparé du corps de la sainte et enfermé dans un cristal transparent. Dans ce même oratoire, elles possèdent la relique précieuse et chère par excellence, le cœur de leur séraphique mère.

Outre ces deux oratoires, il existe dans le monastère d'Alba de Tormès un autre sanctuaire, riche des plus touchants souvenirs; c'est la cellule où sainte Thérèse termina son pèlerinage terrestre. Cette humble cellule, dotée de tant de gloire, se trouve au rez-de-chaussée. La piété filiale a tenu à la conserver telle qu'elle était au moment de la mort de la sainte. Ce sont les mêmes murs, la même petite fenêtre, la même porte; mais, en lui laissant les mêmes proportions, on l'a embellie par des tableaux et des ornements dignes d'un tel sanctuaire. Consacrée d'abord par les derniers moments de la sainte, cette cellule reçut de nouveau, de 1750 à 1760, le précieux dépôt de son corps, enfermé dans une châsse, pendant que la pieuse munificence de Ferdinand VII et de son

épouse faisait préparer le tombeau actuel, construire les deux oratoires et donner à tout ce religieux édifice la forme qu'il a aujourd'hui (1).

Nous faisons mention, tout à l'heure, du cœur de sainte Thérèse, qui est actuellement placé auprès du maître-autel, du côté de l'épître. Là se trouve vraiment le joyau du sanctuaire. Pendant que le saint corps, caché aux yeux du monde, reposera dans son urne de marbre, le cœur séraphique sortira de ce tombeau pour parler encore à la terre et lui apprendre les merveilleuses faveurs du ciel.

Après la mort de la sainte, son corps avait été transféré, pendant un certain temps, d'Alba au monastère de Saint-Joseph d'Avila. Lorsqu'il eut été rendu à Alba, la crainte d'un nouvel enlèvement se faisant encore jour, les religieuses de ce monastère jugèrent à propos de s'assurer du moins le cœur de leur sainte fondatrice, et le firent placer dans un tube de cristal. En 1760, on l'enchâssa dans le beau reliquaire où les pèlerins le vénèrent encore aujourd'hui.

Depuis un certain nombre d'années, il se produit dans ce cœur des phénomènes extraordinaires et que la science a vainement tenté d'expliquer.

(1) *Bouix*. Œuvres de sainte Thérèse, t. II.

Le principal et le plus étonnant de ces phénomènes est sans contredit la croissance d'un certain nombre d'épines dans le cœur de la sainte. Leur première apparition remonte à 1836.

Toutes partent de la base du cœur. La plus longue a sept centimètres; la pointe en est acérée; elles sont à droite du cœur, quand on considère de face la blessure qui fut faite par le Séraphin lors de la transverbération.

Au côté gauche apparaît une autre grande épine, longue de six centimètres. Elle est privée de sa pointe. Auprès de celle-ci, une troisième épine, de deux centimètres et demi, offre une particularité remarquable : de la même couleur que les deux autres, et de la grosseur d'une épingle ordinaire, son extrémité, à deux ou trois millimètres de la pointe, est garnie de petites excroissances semblables à des barbes de plume, de la couleur des épines, ce qui lui donne l'apparence d'une flèche.

En tournant le reliquaire, on aperçoit au bas de la grande épine garnie de sa pointe, une quatrième épine, plus effilée que les autres. Elle mesure deux centimètres.

Outre ces quatre épines principales, on en distingue encore plusieurs autres, parmi lesquelles se détache un groupe de cinq épines blanches.



Grandes et petites, elles sont au nombre de quinze ; la couleur des quatre grandes est d'un rouge foncé et terne ; la plupart des autres sont blanches, à la pointe rougeâtre.

D'autres productions merveilleuses se présentent encore au regard du pèlerin, dans le cœur séraphique. Nous ne les décrirons pas ici. Disons seulement, pour finir, que la surface tout entière du cœur est couverte de petites épines presque imperceptibles et de petites pierres semblables à des grains de riz. Au-dessous de la lèvre inférieure de la blessure, deux ou trois d'entre celles-ci se distinguent par leur éclat.

Nous avons cru devoir nous arrêter quelque peu aux détails de ce fait extraordinaire, qui commence à faire grand bruit, non-seulement en Espagne, mais dans les autres contrées où il est connu.

Et si l'on nous demandait maintenant notre opinion sur la nature de ce fait et la foi qu'il mérite, que dirions-nous ?

Je répondrais d'abord que je l'ai vu de mes propres yeux, considéré avec le plus grand soin et constaté que tout soupçon de supercherie doit être écarté de la question. Ensuite, il existe à Alba des rapports de plusieurs commissions, composées d'hommes respectables, savants et dignes de foi, qui, tant au point de vue scientifique que

théologique, examinèrent la question sous toutes ses faces, et n'y reconnurent rien de naturel. J'avoue donc que je suis tout disposé à y voir un fait surnaturel bien propre à exciter la piété des fidèles. L'avenir nous montrera si l'Église confirme cette appréciation.

Mais si le lecteur venait à poursuivre ses investigations et à me demander quelle pourrait bien être la signification de ces épines croissant à notre époque dans le cœur d'une sainte, morte il y a trois cents ans, que répondrais-je ?

Ici, je me montrerais plus réservé dans l'expression de mon sentiment ; je me contenterais de lui citer les dates auxquelles remonte l'apparition de chacune de ces épines, et lui laisserais le soin d'en rapprocher lui-même les événements contemporains. Cette manière de procéder jetterait, ce me semble, quelque lumière sur la question.

Les deux premières épines parurent le 19 mars, fête de Saint-Joseph de l'année 1836 ; la troisième, le 27 août 1864 ; la quatrième, en 1873 ; au mois de mai 1875, on en vit poindre successivement un grand nombre, entre autres, le 7 mai, on vit le groupe des cinq épines blanches, et le 18 mai on en vit cinq nouvelles.

Ces dates, personne ne l'ignore, sont celles des grandes commotions politiques et religieuses de

l'Espagne. L'apparition successive de ces épines, à ces différentes époques, dans le cœur d'une sainte qui avait brûlé d'un si vif amour pour Dieu et pour la Sainte Église, ne marquerait-elle pas la douleur que cette grande sainte semble éprouver jusque dans son tombeau, à la vue de la révolte du genre humain contre son Créateur et de tant de fidèles contre l'Église leur mère?

D'autre part, les populations catholiques de l'Espagne considèrent généralement ces épines miraculeuses comme une exhortation à la pénitence, de plus en plus nécessaire pour expier les nombreux méfaits qui se commettent de nos jours. Et certes, cette explication est bien en harmonie avec les paroles prononcées par la sainte Vierge, dans ces derniers temps, à la Salette, à Lourdes, à Pontmain et ailleurs (1).

Notre pèlerinage à Alba laissa dans nos cœurs de bien doux souvenirs. Les impressions que reçoit, dans ce lieu privilégié de la grâce, le fidèle bien disposé, sont trop intimes pour pouvoir être livrées au public. Mais nous pouvons prédire à ceux de nos lecteurs qui entreprendront jamais le pieux pèlerinage au petit Carmel d'Alba de Tor-

(1) Pour plus de détails sur ce fait extraordinaire voir : *Le cœur de sainte Thérèse conservé et glorifié jusqu'à nos jours*, par le R. M. A. Durand. — Paris, Lecoffre, 1880, in-12.



mès, qu'ils en reviendront meilleurs, plus heureux, et le cœur tout embaumé d'une douce reconnaissance envers Dieu et sa chère sainte Thérèse.

Nous étions à Alba trop tôt de quelques jours. Le 15 octobre, comme on le sait, c'est la fête de sainte Thérèse ; alors tout Alba est en fête, et voit affluer dans ses murs les habitants des pays circonvoisins. A cette occasion les réjouissances ne manquent pas, si l'on peut en juger d'après les préparatifs et les affiches rouges qui déjà se trouvaient placardées sur tous les murs. Réjouissances religieuses et civiles : procession à laquelle devaient assister plusieurs évêques, feux d'artifice, courses de taureaux, bals champêtres, etc., tout cela est annoncé sur la même feuille, qui porte pour entête le portrait de sainte Thérèse, et.... *horresco referens* — comme pendant, une tête de taureau ! J'ai hâte d'ajouter que la population n'y soupçonne pas la moindre irrévérence envers sa chère sainte.

Après la visite, plusieurs fois répétée, à l'humble chapelle des Carmélites, plus rien ne pouvait nous retenir à Alba. Nous primes congé du R. P. prieur des Carmes, dont le couvent venait de se rétablir en face de celui des Carmélites, et qui nous avait comblés de mille prévenances. Il était huit heures du matin ; *el coche* nous attendait sur le pont du Tormès, et maint voyageur

impatience, qui avait compté sur le départ à 6 heures, nous regardait d'un air un peu louche en s'apercevant des intelligences trop significatives que nous avions avec le *señor mayoral*.

Tout est bien qui finit bien. Nous arrivâmes à Salamanque vers midi, et y revîmes le bon Don José qui acheva de nous faire admirer les merveilles de sa ville.

Le train — car il n'y en a qu'un, — partait de Salamanque à six heures du soir. Il nous emmena vers Médina-del-Campo, où nous devions retrouver la ligne du Nord. Vrai train de tortue, d'autant plus ennuyeux que nous avions une grande distance à parcourir. En effet, le but de cette longue étape était Sarragosse, où nous voulions arriver pour le 12 octobre, époque des grandes fêtes annuelles de Notre-Dame del Pilar.

Je ne décrirai pas ce voyage monotone. Nous repassâmes par Valladolid et Burgos, pays connus. A Miranda, nous quittâmes la ligne du Nord, pour nous diriger vers l'Est et la Catalogne. Ce trajet nous prit environ deux jours. A mesure que nous approchions du but la foule devenait plus compacte, car les fêtes de Sarragosse sont des fêtes vraiment nationales, et l'on s'y rend de tous les points du pays.

A partir de Logrono, ce fut le comble de la cohue; aussi, le train finit-il par se ressentir de

cette surcharge inaccoutumée. Depuis quelque temps déjà, nous remarquions les allures singulières de la locomotive, qui ne faisait que gémir et soupirer; le ralentissement devenait sensible.

Soudain, le train s'arrête en pleine campagne. On se regarde, on se questionne; voilà bientôt les gardes qui ouvrent les portières et viennent prier fort poliment messieurs les voyageurs de descendre avec leurs bagages et de... pousser aux roues!

Rien que cela!

Il fallut faire de nécessité vertu. On descendit; mais nous laissâmes nos bagages, trouvant que c'était déjà bien gentil de notre part de débarrasser le train de nos personnes.

Ce cas de détresse au milieu des champs paraît n'être pas rare en Espagne; car tout était prévu. On s'était muni de torches de résine, et une promenade aux flambeaux fut immédiatement organisée à côté du train qui poursuivait péniblement sa course.

Qu'arriva-t-il? Une nouvelle machine vint-elle soudain à notre secours? Je l'ignore. Quoi qu'il en soit, tout d'un coup retentit le cri : *Señores viageres al tren!* — en voitures!

Aussitôt cette foule compacte d'hommes, de femmes et d'enfants de toutes les classes, s'élance pêle-mêle dans les voitures, sans distinction au-



cune de compartiments. C'est un sauve qui peut général, au milieu d'une pluie de résine enflammée qui découlait des torches.

Je vous laisse à penser dans quel état nous arrivâmes à Sarragosse. Avec cela, le train, au lieu d'être rendu à destination dès dix heures du soir, selon l'indication, n'entra en gare qu'à une heure du matin.

Pour comble de malheur, tous les hôtels étaient bondés de monde : depuis huit jours, nous avions retenu des chambres, mais ce fut en vain que nous nous présentâmes pour les réclamer : tout l'or du Pérou n'eût pu nous venir en aide pour les obtenir.

Déjà nous voyions le moment où force nous serait d'achever notre nuit à la belle étoile, en compagnie de ces milliers de braves Aragonais accroupis pêle-mêle sur les trottoirs. Enfin le cocher de notre omnibus eut pitié de nous, et consentit, moyennant force finances, à nous loger chez lui. On dressa un lit de camp dans son salon, et tout fut dit.

---



## CHAPITRE XXI.

### SARRAGOSSE.

Fêtes de N.-D. *del Pilar*. — Préparatifs. — La poste. — Une journée sans argent! — Eglise *del Pilar*. — Origine du pèlerinage. — *La Seo* et *el Pilar*. — Monument. — La procession. — Réjouissances civiles. — Promenade des géants. — Feu d'artifice. — Taille des Espagnols.

Lorsque nous fîmes, au matin, notre apparition dans les rues de Sarragosse, le soleil levant inondait la riante cité de ses plus beaux rayons; c'était un vrai soleil de fête pour le jour principal des solennités.

Déjà tout le monde était sur pied; on allait, on venait. Les rues étaient combles et offraient aux regards de l'étranger le plus curieux assemblage de costumes nationaux aux couleurs vives et riantes. Catalans, Castellans, Aragonais et Basques au béret rouge ou bleu, tout cela s'entrecroisait en tous sens. Les visages étaient gais et joyeux, malgré les privations que s'étaient imposées ces



pauvres gens, afin de pouvoir prendre part aux fêtes de *Nuestra Señora del Pilar*; car, nous l'avons dit, la plupart d'entre eux avaient couché à la belle étoile et ne devaient vivre, durant ces quelques jours, que des maigres provisions qu'ils portaient dans leurs paniers et dans leurs poches.

Qui ne sait ce que c'est que le matin d'un jour de grande procession, dans une ville catholique? Chacun de nous compte parmi ses souvenirs ce genre de réminiscences.

Tandis que, d'une part, la foule des curieux se presse dans les rues avec un air béat et fainéant, une autre foule est affairée, court et recourt, s'agite et s'empresse : c'est celle des gens d'église, des bons habitants catholiques, de toutes les personnes zélées qui veulent prendre leur petite part aux préparatifs de la grande fête.

Ici, on arbore des drapeaux, là, on déroule des oriflammes, plus loin on érige un arc-de-triomphe, on jonche les rues de verdure, etc. Parfois, la foule s'écarte soudain, et l'on voit passer un tronçon de procession : c'est une paroisse qui se rend au lieu désigné pour la formation du cortège. Plus loin on voit passer des bannières, des statues, des groupes d'enfants de chœur, des jeunes filles vêtues de blanc. Bref, tout le monde est en train, et une même idée préside à tout ce mouvement : rendre gloire à Dieu, honorer l'auguste

Vierge Marie, prendre part à la joie universelle ?

Tel était l'aspect que présentait Sarragosse, autrement dit *Zaragoza*, dans la matinée du dimanche 12 octobre 1879.

Pour nous, après avoir commencé la fête comme de bons chrétiens, en prenant part aux saints offices du matin dans l'église la plus proche de notre logis, nous nous abandonnâmes ensuite au courant de la foule, persuadés d'arriver sûrement ainsi au célèbre sanctuaire de N.-D. del Pilar.

La poste aux lettres se trouvait sur notre passage. Nous y entrons, car nous attendions à Sarragosse, non seulement des nouvelles de la mère patrie, mais encore certain petit billet doux, de ceux dont le besoin se fait parfois sentir si vivement vers la fin d'un voyage. Pas d'argent, pas de suisse, dit le proverbe.

Les premières personnes que nous rencontrons au guichet, ce sont nos deux amis, auxquels nous avions, en effet, donné rendez-vous à Sarragosse, pour ce jour-là ; mais nous n'avions pu les dénicher encore, car, arrivés comme nous, la veille au soir, et trouvant les hôtels remplis, ils avaient dû se loger dans un galetas, à l'autre bout de la ville.

Ils étaient là se démenant comme des pendus et réclamant, en vain, une lettre chargée.

— Mauvais signe !

Vient notre tour de réclamer.

— *Hay cartas por mi ?* (Y a-t-il des lettres pour moi ?)

L'employé jette un coup d'œil nonchalant sur une liste et s'empresse de répondre :

— *No, señor !*

Nous insistons, affirmons, protestons.

Il regarde de nouveau et nous donne, cette fois, quatre lettres, mais non chargées.

Quant à notre lettre chargée, ce fut en vain que nous prétendîmes la recevoir.

A défaut de consul belge, nous fîmes intervenir le consul français, qui fut d'une obligeance extrême et nous accompagna lui-même au bureau.

Rien n'y fit.

Et nos amis, et nous, nous nous en retournâmes, Grosjean comme devant, et eûmes l'occasion d'éprouver l'une des choses, comme dit quelque part Gautier, les plus longues au monde : une journée sans argent !

Notre air honorable nous venant en aide, nous trouvâmes, le lendemain, à emprunter ce qu'il nous fallait.

Cependant, les lettres chargées étaient bien réellement au bureau, depuis plusieurs jours, au moment où nous les réclamions ; et ce n'était pas par malveillance qu'on nous les refusait, mais par l'effet d'une incroyable négligence. En effet, elles



nous furent renvoyées plus tard chez nous, à la suite de nombreuses réclamations. Et voilà comment sont organisés tous les bureaux de poste de l'Espagne. Je parle d'expérience.

Mais assez.

Nous voilà à l'église de Notre-Dame del Pilar.

La foule se précipite dans l'enceinte de l'immense édifice ; suivons-la, ou plutôt laissons-nous entraîner par elle, et allons nous prosterner avec elle aux pieds de Marie. Saluons notre bonne Mère dans son célèbre sanctuaire, le plus vénérable de ceux de l'Espagne ; allons implorer son assistance qu'elle est disposée à accorder, surtout en ces jours de grâce, à ceux qui ont recours à elle.

L'origine de ce pèlerinage fameux, si l'on en croit une pieuse légende, remonte aux premières années du christianisme. On sait que l'Espagne se glorifie d'avoir eu Saint-Jacques-le-Majeur pour premier apôtre, très peu de temps après l'Ascension du Sauveur. Un jour qu'il se trouvait à Saragosse, ville romaine qui portait alors le nom de *Cæsar-Augusta*, et que tous ses efforts n'avaient abouti, en ce lieu, qu'à la conversion de huit païens, la sainte Vierge, encore vivante à cette époque, lui apparut sur les bords de l'Ebre, et le consola en lui promettant que la chrétienté qu'il venait de fonder en ce lieu, ne s'éteindrait jamais.

Elle se trouvait, lors de cette apparition, debout sur une colonne de jaspe ; avant de disparaître, elle ordonna à l'Apôtre de lui bâtir une chapelle en ce lieu. C'est cette même chapelle, élevée au-dessus du pilier, et rebâtie plusieurs fois dans le cours des siècles, qui attire depuis si longtemps des foules immenses de fidèles, de tous les points de la péninsule et d'ailleurs, mais principalement de l'Aragon dont Sarragosse est la capitale. On le voit, ce n'est pas sans raison que cette ville se glorifie de posséder le sanctuaire de Marie le plus ancien qui soit au monde.

La petite chapelle, richement décorée et contenant l'antique image de Marie, posée sur le pilier vénérable qui lui donne son nom de N.-D. del Pilar, est elle-même contenue dans un immense édifice ; ce temple porte, concurremment avec une autre église plus ancienne, le titre de cathédrale.

L'autre cathédrale se nomme la *Seo*, ou *Catedral Vieja* ; ici c'est la *Catedral Nueva*, ou plus communément *el Pilar* tout court.

Le chapitre de Sarragosse se partage l'année entre ces deux cathédrales ; il réside six mois dans l'une, six mois dans l'autre.

*La Seo* est un édifice gothique, remarquable à plus d'un point de vue. Mais en ces jours-ci toute l'attention des étrangers se porte sur *el Pilar*.

*El Pilar* est un monument gigantesque et

somptueux, mais peu intéressant au point de vue de l'art. Commencée en 1677, d'après les plans du célèbre Herrera, cette église ne se trouva complètement achevée qu'il y a peu d'années. Plus d'un de nos lecteurs se souvient peut-être encore des fêtes extraordinaires qui furent célébrées à l'occasion de sa consécration.

S'il m'en fallait définir le style, franchement, je me trouverais embarrassé. C'est un mélange d'oriental et d'occidental, ressemblant un peu à du byzantin. Le plan terrier de l'édifice est un immense rectangle allongé, au milieu duquel se trouve le petit sanctuaire de la sainte Vierge. Pour un lieu de pèlerinage, cette disposition paraît être assez heureuse, car elle permet l'accès des fidèles, de tous les côtés à la fois, et en très grand nombre. Mais elle est, il faut l'avouer, plus théâtrale que religieuse, et enlève à l'autel majeur, qui se trouve adossé à la chapelle centrale, une grande partie de l'importance à laquelle il a droit, surtout dans une cathédrale.

L'extérieur du monument est fort imposant. Il faut le contempler du pont de l'Ebre, ou de la gare du chemin de fer ; de là, il se présente dans toute son immensité, et paraît étaler avec complaisance sa longue enfilade de dômes aux mille couleurs, dont les tuiles vernies et bigarrées resplendissent au soleil avec un vif éclat.



La procession sortit sur le soir.

Nous avons enfin trouvé le moyen de nous loger un peu mieux que chez le cocher de l'omnibus. Notre appartement donnait sur la place *del Pilar*, et nous avions vue sur le portail de la cathédrale; ceci nous permit de considérer à loisir la formation et le défilé du cortège religieux que nous vîmes passer sous nos fenêtres.

Nous autres Belges, nous sommes gâtés en fait de processions et de cortèges. Quand on a vu les processions jubilaires du Saint-Sang, de saint Macaire et autres, il ne faut plus aller voir celle *del Pilar*. Cependant elle a bien son cachet, surtout à cause de ses anciens costumes et étendards, un peu fanés si vous voulez, mais toujours typiques malgré cela, ou peut-être à cause de cela.

Le vénérable cardinal archevêque de Sarragosse fermait la marche du cortège; malgré son grand âge, il marchait à pied, portant sur ses traits pâles et tirés l'empreinte de cette piété profonde et de cette mâle dignité que le clergé espagnol possède à un si haut degré (1).

Faut-il parler des réjouissances civiles? Elles

(1) S. Em. le Card. Garcia Gil, de l'ordre de S. Dominique, vient de mourir le 28 avril dernier (1881). Préconisé évêque de Badajoz en 1853 il fut élevé à l'archevêché de Sarragosse en 1858, et à la dignité cardinalice le 12 mars 1877. Il avait 79 ans.

se ressemblent un peu partout. Disons toutefois qu'ici elles s'allient parfaitement aux fêtes religieuses et qu'il y a harmonie complète dans ce beau concert d'allégresse publique.

La promenade des géants de carton ne fut pas ce qu'il y eut de moins amusant ; cela nous reportait en plein moyen-âge. Cette ancienne coutume existe encore de nos jours à Grammont, où je l'ai vue se pratiquer en 1880. Je ne sais s'il y a d'autres villes de notre pays qui l'aient conservée.

Le feu d'artifice, lui aussi, mérite une mention spéciale, car il est hors de doute, selon moi, que les Espagnols l'emportent de beaucoup sur nous dans cet art. Les pièces étaient colossales et fort nombreuses ; montées d'avance sur la *Plaza de la Constitucion* et fixées à des mâts fort élevés, elles la remplissaient et l'encombraient littéralement. Comme bouquet, l'on vit apparaître dans les airs Notre-Dame del Pilar elle-même, qui semblait, du haut d'éclatantes nuées, répandre à pleines mains ses bénédictions sur la bonne ville de Saragosse.

Entre autres observations générales que nous eûmes l'occasion de faire au milieu de ce grand concours de peuple, nous constatâmes, en cette soirée, la différence sensible qui existe entre la taille des Espagnols et celles des peuples du Nord.

La place où se tirait le feu d'artifice était couverte d'une foule compacte, et cependant nous autres Belges, nous y circulions avec aisance, car nous dominions d'une tête ces flots d'êtres vivants. Je dirai plus, nous nous distinguions sans peine mutuellement d'un bout de la place à l'autre, et lorsque nous étions réunis, nous formions comme un ilot impassible qui voit s'agiter à ses pieds sans s'émouvoir les flots d'une immense mer. Et cependant nous ne sommes pas des géants !

Il me reste, cher lecteur, avant de quitter Sarra-  
gosse et l'Espagne, à vous parler d'une chose sans  
laquelle il est impossible de se faire une idée  
exacte du peuple espagnol et de ses mœurs. Si  
vous voulez connaître cette nation, assistez à un  
*combat de taureaux*.

Sans cela vous ne savez rien.

---



## CHAPITRE XXII.

### COMBAT DE TAUREAUX.

Scène indescriptible. — Affiches. — Le monde des *toreadors*. — *Dia de toros*. — On court, on s'empresse. — Billets de *sombra* et de *sol*. — L'arène. — *Picadores*. — *Chulos*. — *Banderilleros*. — *L'espada*. — Un drame en trois actes. — L'attaque. — *Bravo picador! bravo toro!* — Diversion. — Un coup de maître. — Second acte. — Un incident. — Opération délicate. — Dénouement. — Mort du taureau. — Variantes. — *Fuego!* — *Perros!* — Appréciations.

Plusieurs fois déjà, dans le cours de ces pages, j'ai fait allusion à la scène vraiment indescriptible d'un combat de taureaux ; jamais je n'ai osé en tenter le tableau. Aujourd'hui cependant je m'y risque, malgré ma répugnance, d'une part, et de l'autre, ma crainte d'échouer dans cette tâche difficile ; car, si je me taisais là-dessus, vous me feriez le reproche bien mérité de vous avoir tenu caché le fait le plus caractéristique des mœurs espagnoles.

Les Romains disaient : *Panem et circenses!* Les Espagnols se passeraient de pain plutôt que de leur spectacle passionnant.

Pas de fêtes sans combats de taureaux. Aussi, chaque ville de la péninsule a-t-elle sa *plaza de toros*, située en dehors de l'enceinte. Cet édifice est la reproduction exacte de l'arène romaine : qui a vu le Colysée de Rome, les arènes de Vérone, d'Arles, ou autres, peut se figurer sans peine ce que c'est que le théâtre d'un combat de taureaux.

Ces cirques peuvent contenir, dans les grandes villes, jusqu'à seize, dix-huit et vingt mille spectateurs. Madrid, Séville, Cordoue, ont leurs combats de taureaux chaque semaine ; car c'est dans le midi de la péninsule que ces spectacles ont pris naissance et qu'ils sont le plus profondément entrés dans les mœurs. Dans le nord, c'est plus rare ; il faut une circonstance spéciale. Cette circonstance, pour Sarragosse, ce sont les fêtes de Notre-Dame del Pilar.

Depuis plusieurs jours déjà, les murs de Sarragosse étaient couverts d'affiches de toutes les couleurs, annonçant les fameuses *corridas*. Quatre jours de combats ! Six taureaux chaque jour ! En tout vingt-quatre taureaux à immoler. — Et ces taureaux proviennent des plus fameux pâturages du pays, de ceux de *Señor Don*, N. N., et de ceux de *Señora Dona*, N. N.

Tous les combattants sont désignés par noms et prénoms. Trois portraits ornent les affiches : ce sont ceux des *matadors* ou plutôt des *espadas* (épées), comme on les nomme communément, par déférence. — *Frascuelo, la primera Espada de España !* la première épée de l'Espagne paraîtra lundi dans l'arène de Sarragosse ! — Les *pica-dores, banderilleros, chulos, cacheteros*, tout ce monde-là est nommé sur les affiches. On a soin d'ajouter les surnoms populaires des plus célèbres d'entre eux. Car ce sont des personnages ; ce sont les premières célébrités du pays.

Autrefois toutes ces fonctions étaient réservées à la noblesse. Les combats de taureaux en Espagne, étaient alors ce qu'étaient les tournois en France. Mais l'esprit chevaleresque ayant disparu, ces emplois sont remplis, de nos jours, par le premier venu, pourvu qu'il soit bien exercé à ce dangereux métier. Les *toréadors* sont très grassement rétribués, et l'on cite tel et tel *espada* célèbre qui a son hôtel à Madrid et se trouve à la tête d'une fortune colossale acquise au péril de sa vie.

Mais, hâtons-nous de le dire, le péril est moins grand pour ces hommes qu'on ne serait en droit de le croire, s'ils n'étaient d'une agilité et d'une adresse vraiment prodigieuses. Et quoique des accidents déplorables se produisent de temps en



temps, ils sont rares, relativement au grand nombre de combats qui se livrent chaque année.

L'autorité ecclésiastique réprouve en principe ces spectacles sanglants et dangereux, comme poussant à la cruauté et surexcitant les passions, tout en exposant la vie des hommes qui s'y livrent; elle en interdit l'accès aux prêtres du pays, sous peine de censures. Mais en pratique, elle ne peut les défendre absolument et d'une manière générale, car ils sont entrés dans les mœurs, et qui sait si jamais on pourra les en arracher ?

L'on a dit que le goût des courses de taureaux se perdait en Espagne; il n'en est rien. Pour s'en convaincre, il suffit d'y assister une fois et de voir l'enthousiasme frénétique qui se manifeste alors chez ce peuple, ordinairement si calme et si impassible.

Mais, assez de préliminaires.

C'est donc aujourd'hui lundi, le premier des jours de taureaux, *dia de toros*. C'est un jour férié, personne ne travaille; toute la ville est sur pied. Dès une heure de l'après-midi, toutes les rues de la ville sont désertes, sauf le grand boulevard qui mène à la *plaza de toros*. Ici, c'est une véritable cohue. Tout les véhicules sont mis en réquisition; voitures, charrettes, omnibus, tout cela, attelé de mules à grelots, bondé de monde, roule vers la *plaza*, en soulevant d'immenses

nuages de poussière. Les attelages vides reviennent à fond de train, et prennent de nouveaux chargements de curieux qui se disputent les places que d'autres reprendront encore après eux.

Aux abords de la *Plaza de toros*, la foule se précipite vers les différentes portes de l'arène. Heureusement chacun a pris d'avance son billet numéroté, qui correspond à une division de l'estrade circulaire; tout se fait donc avec ordre, et chacun grimpe à sa place.

Pour nous, nous avons pris des billets de *sombra*, d'ombre. Une place à l'ombre, sur un étroit gradin de pierre, se paie quatre francs: jugez de la recette.

Si l'on veut faire des économies au risque de gagner un coup de soleil, on prend un billet de *sol*, au moyen duquel on a le droit, pour une *peseta*, de cuire tout vivant sur les degrés, du côté de l'arène qui est exposée en plein aux rayons d'un soleil de plomb.

Mais il arrive parfois aux naïfs, après avoir payé l'ombre, d'aller se placer à l'endroit d'où elle se retire bientôt pour les livrer pieds et poings liés à la vengeance du dieu Phébus. D'autres, soucieux à la fois de leurs intérêts et de leurs aises, paient du soleil et parviennent à se hisser à un endroit où l'ombre bienfaisante ne tarde pas à venir les rafraîchir.

Tout le monde est placé.

Quel spectacle que celui de ces quinze à vingt mille têtes mouvantes, et de ces éventails, presque aussi nombreux, qui s'agitent sans cesse ! Les couleurs les plus vives et les plus éclatantes brillent au soleil. Un frémissement immense s'élève dans les airs.

On dit que des corbeaux, passant au-dessus d'un cirque romain, tombèrent étourdis au milieu de l'arène. Je le crois.

Tout d'un coup, le silence se fait..... les fanfares résonnent joyeusement dans les airs, un détachement de la garde nationale à cheval apparaît dans l'arène et la fait évacuer ; les curieux se sauvent par toutes les portes, et le monde des *torreros* fait son apparition solennelle, répondant aux mille saluts et aux acclamations du public.

Les *picadores* montent des chevaux dont les yeux sont bandés, parce que la vue du taureau pourrait les épouvanter. Leur costume est très brillant ; ils sont coiffés d'un large *sombrero*, armés d'une longue pique et emboîtés dans des cuillottes doublées de fer, qui doivent les préserver contre les cornes du taureau.

A leur suite viennent les *chulos*. Tandis que les *picadores* sont des hommes à la taille gigantesque et aux formes athlétiques, car ils sont destinés à lutter corps à corps avec le terrible animal, ceux-



ci sont des jeunes gens minces et sveltes, bien découplés, et ayant surtout besoin d'agilité, comme nous le dirons tantôt. Leur costume est des plus coquets, de soie et de satin, aux couleurs tendres ; ils sont coiffés d'une petite *montera*, ou toque, penchée sur l'oreille, et portent sur le bras un léger manteau d'étoffe écarlate qu'ils font papillonner devant le taureau, pour l'irriter.

Les *banderilleros* portent à peu près le même costume. Leur rôle est de planter sur les épaules des taureaux des flèches enjolivées de clinquant et destinées à lui donner le degré d'exaspération nécessaire pour qu'il se présente bien à l'épée du *matador*.

Voici enfin l'*espada* ; il marche fièrement à la queue du cortège. Son costume est plus brillant encore, plus riche, plus brodé que celui des précédents, et a souvent une valeur de plusieurs milliers de francs. L'*espada* est le héros du drame ; ses armes sont une longue et mince épée avec une poignée en forme de croix, et un morceau d'étoffe écarlate, ajusté à un bâton, que l'on nomme *muleta*.

Vous connaissez maintenant le théâtre et les acteurs ; voyons-les à l'œuvre.

Quatre *picadores*, à cheval, escortés de toute la troupe des *chulos*, vont saluer la loge de l'*ayuntamiento*, municipalité, d'où on leur jette les clefs

du *toril*. Les clefs sont ramassées et remises à l'*alguazil*, agent de police, qui va les porter au garçon de combat, et se sauve au grand galop, au milieu des cris et huées de la foule.

Les picadores sont postés sur quatre points de l'arène, et se tiennent en garde ; les chulos sont répandus partout.

Le drame commence ; il sera en trois actes.

Voilà le moment solennel ! Vingt mille regards anxieux sont fixés sur la porte fatale du *toril* ! Le monstre va s'élancer.

. . . . .  
. . . . .

Après un instant d'anxieuse attente, soudain les deux battants d'une porte s'ouvrent avec fracas : le taureau se précipite dans l'arène.

Voilà les combattants en présence ! Ce moment est des plus saisissants.

Au premier instant, le taureau paraît ébahi. Au lieu d'une verte prairie, il voit autour de lui des hommes armés, des chevaux, un océan de lumière et de couleurs éclatantes ; il est étourdi par les vibrants hourrahs des spectateurs.

Mais bientôt il revient à lui ; il lève son immense tête noire, renifle l'air avec fracas, et balance ses cornes menaçantes ; ses yeux lancent des éclairs.

Il fond tête baissée sur un *picador* !

Mais cet homme au bras de fer attend le monstre; il est armé de sa forte lance de bois, au bout de laquelle est adaptée une pointe en fer, longue de deux pouces seulement.

Le taureau la reçoit dans l'épaule, chancelle et recule, emportant une blessure qui ne tarde pas à rayer sa peau noire de filets rouges.

Un cri d'enthousiasme part de tous les rangs : Bravo, *picador ! bueno, bueno !*

La bête s'arrête un moment indécise. Puis, redoublant de rage, elle s'élance sur le second *picador*, évite son arme et plonge ses deux longues cornes toutes entières dans le ventre du cheval. Monture et cavalier sont renversés. Le *picador* tombe lourdement à terre sous son cheval, qui lui sert de bouclier. A la vue du sang le taureau s'acharne et laboure avec rage les entrailles du malheureux coursier. Un instant encore, et il touchera le cavalier lui-même étendu à terre, et qui ne peut se relever à cause de sa lourde armure.

*Bravo toro ! bueno, toro ! muy bien, muy bien !...* s'écrie le public impartial, aussi prodigue de louanges pour les bêtes que pour les hommes vaillants.

Mais voici les *chulos* qui accourent. L'un d'eux, en un clin d'œil, a déroulé sa légère *capa* d'écarlate devant les yeux du monstre en furie. Celui-ci



se relève le regard flamboyant, oublie sa victime et se précipite d'un bond sur l'innocent morceau d'étoffe.

Déjà la *capa* est repliée, le *chulo* a franchi comme un cerf la première palissade, et le taureau se trouve seul et décontenancé à l'autre bout de l'arène. D'autres *chulos* l'y amusent et égaiant le public de leurs prouesses hardies; ils disparaissent comme des sauterelles chaque fois que la terrible bête se retourne contre eux.

Et tandis que taureau et public sont occupés ailleurs, les garçons de service délivrent le pauvre *picador* de sa dangereuse position, et le hissent tout caparaçonné au-dessus de l'enceinte de bois. Il se remet sur ses pieds dans le couloir, prend un nouveau cheval et reparaît dans l'arène, aux applaudissements du public, qui ne cherche en tout cela que la bravoure, que l'adresse, que l'art.

Le cheval mourant est dessanglé, débridé et abandonné à lui-même. Il se relève, fait quelques pas, chancelle, tombe dans son sang et, lançant une ruade suprême, il expire.

Mais déjà tout l'intérêt est ailleurs.

Le taureau a attaqué plusieurs *picadores*; le sang ruisselle de ses épaules, il est exaspéré, fumant de rage. Tout d'un coup il s'élance, fond sur un cheval, sur un second, sur un troisième,

sur un quatrième, leur donne à tous le coup mortel et désarçonne leurs cavaliers. L'un des chevaux s'échappe, traînant après lui ses entrailles; cependant, il n'en mourra pas encore : on lui remet les boyaux dans le ventre, qui est aussitôt recousu, et le pauvre animal reparait sur la scène.

Attention ! voici un coup de maître.

Le taureau est furibond ; enivré par le sang, il s'élançe sur un dernier cheval valide et le soulève tout entier sur ses cornes. Le cavalier tient bon ; il lutte avec courage malgré sa position critique et force la bête à lâcher prise ; le cheval se remet sur ses pieds, et les *chulos* attirent sur un autre point le monstre sanguinaire.

Ici l'enthousiasme est indescriptible ; les cris de *bravo, toro ! bravo, picador ! bravo, cavallo ! bueno, bueno !* s'entrecroisent en tous sens. On frappe des pieds, on jette des chapeaux dans l'arène, les *señoras* agitent convulsivement leurs éventails en signe d'approbation.

Il est temps de mettre un terme au premier acte du drame. L'autorité compétente fait un signe, et aussitôt *picadores* et *chulos* évacuent la place, laissant le taureau seul en face des six ou huit cadavres de ses victimes.

La musique militaire se fait entendre. L'attention se détourne un moment de l'arène, mais la conversation n'en devient que plus animée. Tel

vante les prouesses du taureau, tel porte aux nues le *picador*, d'autres vantent l'adresse des *chulos*; on boit de l'eau fraîche, on fume des cigarettes. — La musique cesse, voici le second acte.

L'animal est resté maître de la place.

Pour un moment, il se croit vainqueur : il roule ses gros yeux noirs dans leurs orbites et les promène sur l'assemblée. Puis il circule fièrement, remue, du pied ou des cornes, quelque cadavre; enfin il se couche sur un point quelconque de l'arène, les naseaux écumants, les épaules inondées de sang. Il se repose sur ses lauriers.

Mais le voilà de nouveau troublé. De toutes parts, légers et innombrables, les *chulos* s'élancent par-dessus la balustrade et mettent le taureau dans une nouvelle fureur par leurs mille folies. Partout des *capas*, rouges, oranges, cramoisies, se déroulent devant ses yeux : il se jette dessus et tombe tête baissée dans le vide.

L'un le prend par la queue, et tandis que l'animal se retourne plein de rage, il lui accroche aux cornes sa *capa* rouge et disparaît comme l'éclair. Un autre vient lui enlever ce voile importun et l'agite gracieusement devant lui, tantôt à droite, tantôt à gauche, évitant toujours, par un habile mouvement de corps, ses redoutables cornes toutes ensanglantées. Enfin il s'échappe comme les autres, au moment où le taureau est sur le point de l'embrocher.



C'en est trop. Assez de railleries. Cette fois l'animal s'élance à la poursuite de son imprudent agresseur. D'un bond il franchit la première balustrade, et le voilà dans le couloir !

Qu'arrivera-t-il ? Soyez sans crainte. L'ennemi est dans la place, mais l'agilité des agresseurs les soustrait à sa rage. Tous enjambent la palissade et sautent dans l'arène vide. Le taureau reste pris dans un étroit couloir et est repoussé dans l'enceinte par une porte ménagée dans cette prévision.

Le taureau est arrivé au degré de rage voulue. Le moment d'agir est venu pour les *banderilleros*, héros du second acte.

L'un d'eux vient se planter au milieu de l'arène. Il est debout, sans défense aucune, légèrement vêtu, aux couleurs les plus éclatantes.

Dans chaque main il porte une flèche enrubannée de clinquant et de soie écarlate ; il les tient par l'extrémité et s'avance avec grâce vers l'animal, en les agitant doucement.

Le taureau s'arrête un moment et regarde ébahi son nouvel agresseur qui n'est plus qu'à deux pas de lui. Celui-ci recule lestement ; le monstre s'élance, et l'homme, lui passant les deux bras entre les cornes, plante ses flèches dans le cou de l'animal, et s'esquive. Opération délicate, pendant laquelle une distraction serait dangereuse. Nou-

veaux applaudissements. Chapeaux, cigares, oranges, tombent dans l'arène. L'heureux *banderillero* renvoie quelques chapeaux à leurs enthousiastes propriétaires, salue gracieusement l'assemblée, et se retire.

Voilà donc notre taureau orné de bandelettes. On sent que l'heure de l'immolation n'est plus éloignée.

D'autres *banderilleros* accourent, tandis que les *chulos* remplissent les entr'actes de leurs tours de voltige. La scène des flèches se répète trois ou quatre fois, toujours avec la même adresse et le même succès. Bientôt toute une forêt de petits mâts de cocagne se trouve plantée sur les épaules du farouche descendant d'Apis.

Cependant il s'épuise : son sang coule ; il lance l'écume dans les airs ; sa course furibonde l'a exténué. Il est temps que l'*espada* profite d'un dernier moment de rage fébrile pour porter le coup fatal. — Le troisième acte commence.

Voici venir dans l'arène un homme aux allures nobles et martiales, aux formes élégantes, au costume étincelant : c'est le roi de la fête, l'*espada*, l'épée !

Il s'avance gravement vers la tribune de l'*ayuntamiento* et, saluant l'autorité, il demande la permission de tuer le taureau. A ce moment un frisson s'empare de vous ; on croit entendre le *moriturì te salutant*.

Ici, je cède la plume à Théophile Gautier :

« La permission accordée, il jeta en l'air sa *montera*, comme pour montrer qu'il allait jouer son va-tout, et marcha au taureau d'un pas délibéré, cachant son épée sous les plis rouges de sa *muleta*.

« L'*espada* fit voltiger à plusieurs reprises l'étoffe écarlate sur laquelle le taureau se précipitait aveuglément ; un mouvement de corps lui suffisait pour éviter l'élan de la bête farouche, qui revenait bientôt à la charge, donnant de furieux coups de tête dans l'étoffe légère qu'il déplaçait sans la pouvoir percer.

« Le moment favorable étant venu, l'*espada* se plaça tout à fait en face du taureau, agitant sa *muleta* de la main gauche et tenant son épée horizontale, la pointe à la hauteur des cornes de l'animal ; il est difficile de rendre avec des mots la curiosité pleine d'angoisses, l'attention frénétique qu'excite cette situation qui vaut tous les drames de Shakespeare ; dans quelques secondes l'un des deux acteurs sera tué. Sera-ce l'homme ou le taureau ? Ils sont là, tous les deux, face à face, seuls ; l'homme n'a aucune arme défensive ; il est habillé comme pour un bal : escarpins et bas de soie ; une épingle de femme percerait sa veste de satin ; un lambeau d'étoffe, une frêle épée, voilà tout. Dans ce duel, le taureau a tout l'avantage maté-



riel : il a deux cornes terribles, aiguës comme des poignards, une force d'impulsion immense, la colère de la brute qui n'a pas la conscience du danger ; mais l'homme a son épée et son cœur, douze mille regards fixés sur lui !

« La *muleta* s'écarta, laissant voir à découvert le buste d'un *matador* ; les cornes du taureau n'étaient qu'à un pouce de sa poitrine ; je le crus perdu ! Un éclair d'argent passa avec la rapidité de la pensée au milieu des deux croissants ; le taureau tomba à genoux en poussant un beuglement douloureux, ayant l'épée entre les deux épaules, comme ce cerf de saint Hubert qui portait un crucifix dans les ramures de son bois, ainsi qu'il est représenté dans la merveilleuse gravure d'Albert Dürer.

« Un tonnerre d'applaudissements éclata dans tout l'amphithéâtre ; les *palcos* de la noblesse, les *gradas cubiertas* de la bourgeoisie, le *tendido* des *mañolos* et des *mañolas*, criaient et vociféraient avec toute l'ardeur et la pétulance méridionales : *Bueno ! bueno ! viva el Barbero ! viva !!!*

« Le coup que venait de faire l'*espada* est en effet très estimé, et se nomme *la estocada a vuelapiés* : le taureau meurt sans perdre une goutte de sang, ce qui est le suprême de l'élégance, et en tombant sur ses genoux, semble reconnaître la supériorité de son adversaire. Les *aficionados* (dilet-

tanti) disent que l'inventeur de ce coup est Joaquín Rodríguez, célèbre *torero* du siècle passé. »

Si le taureau n'est pas mort sur le coup, un *cachetero* franchit la palissade et, armé d'un poignard, lui coupe la moelle épinière derrière la tête.

Aussitôt, la musique militaire sonne la mort du taureau. Une porte s'ouvre, et quatre mules harnachées magnifiquement, ornées de grelots, de plumets et de houppes, entrent au galop dans l'arène et enlèvent un à un les cadavres. Le taureau reste le dernier ; enfin il disparaît aussi, et un garçon de service vient répandre de la terre sur les mares de sang.

Tout a disparu, sauf le souvenir et les émotions.

Le drame tout entier n'a guère duré plus d'une demi-heure ; c'est moins de temps qu'il n'en faut pour le décrire. Ce premier combat est suivi d'un second, d'un troisième, etc. ; il y en a toujours six de suite : c'est ce qu'on nomme *media corrida*, demi-course, parce qu'anciennement une course entière se composait de deux séances de six taureaux chacune ; la première avait lieu le matin, la seconde l'après-midi.

Et croyez-vous que ce spectacle, à force de se répéter, devienne monotone ? Nullement. L'entrain est aussi grand au dernier combat qu'au premier, le dernier jour des courses que le jour de

l'ouverture. C'est qu'il se produit toujours de nouveaux incidents. D'ailleurs, dans toute cette scène, il y a mille variantes, mille délicatesses, qui excitent au plus haut degré l'enthousiasme des connaisseurs. Chaque coup a son nom, chaque *torero* a son histoire.

Quelquefois le taureau manque de courage, de férocité ; il est lâche, *cobarde*. Alors ce sont des cris et des vociférations : *Fuego al toro, fuego ! Banderillos de fuego !* Feu au taureau !

Dans ce cas, si l'*alcalde* le permet, on place entre les épaules du taureau des *banderillos de fuego*, ou flèches garnies de fusées et de pétards qui éclatent à un moment donné ; le taureau, piqué, brûlé, abasourdi, se décide enfin à entrer en fureur et fait mille cabrioles pour se débarrasser de ce feu d'artifice mal placé qui lui grille les oreilles.

Si ce moyen ne suffit pas, le public s'exaspère et crie à tue-tête : *Perros, perros !* les chiens, les chiens ! — L'*alcalde* cependant ne consent à ce moyen suprême qu'à la dernière extrémité. S'il hésite trop longtemps, ce ne sont plus que hurlements, trépignements, cris de *fuego al alcalde ! perros al alcalde !* etc. Les planchers craquent, l'exaspération est à son comble. Enfin, la permission arrive, et on lance une meute de chiens féroces aux trousses du malheureux taureau qu'on accable de huées.



Il arrive aussi que l'*espada* ne réussit pas à tuer l'animal du premier coup : l'épée rencontre un os et rebondit, ou reste plantée dans la bête. Il faut alors qu'il la ressaisisse entre les cornes : opération difficile et dangereuse. Si au second coup la bête n'est pas achevée, l'*espada* est couvert de huées, de sifflets, d'injures ; on le nomme bandit, voleur, assassin !

Que le lecteur me pardonne tous ces détails minutieux. Ils m'ont paru nécessaires pour donner une faible idée de l'un des traits les plus caractéristiques des mœurs espagnoles. Encore, tout ce que j'ai dit de l'entrain, de la passion, de la fureur qui anime cette foule immense, n'est rien à côté de la réalité. C'est incroyable. Cela vous saisit et vous bouleverse ; on se croit le jouet d'un songe.

Mais, hâtons-nous de le dire, le carnage et le sang occupent dans tout ceci un rang absolument secondaire. Ce n'est pas cela que l'on cherche, mais bien l'adresse et le talent. Aussi un Espagnol est-il tout surpris lorsqu'il entend un étranger exprimer son horreur pour de tels spectacles. Ce sang, cette boucherie qui nous répugnent tant, lui, il ne les remarque même pas ; il s'étonne qu'on puisse en parler. Il est tout absorbé par les hauts faits d'armes ; les lois de la tauromachie sont pour lui le sublime du grand, du beau, du chevaleresque.

Cependant, ce spectacle est passionnant et par conséquent malsain et condamnable en principe. Aussi, autant nous aimons à excuser les Espagnols, en plaidant les circonstances atténuantes, autant nous tenons à exprimer ici, comme conclusion à ce chapitre, notre vive réprobation pour ces divertissements cruels, dangereux et peu en harmonie avec l'esprit chrétien.

En tout temps, mais aujourd'hui surtout que la lutte entre le bien et le mal, est si violente et la démarcation entre les deux camps si nettement déterminée, les vrais chrétiens doivent être des hommes vaillants, qui sachent dominer leurs passions au lieu de les exciter et qui aient assez de générosité et de courage pour s'abstenir des dangereuses vanités de ce monde mauvais, que Notre Seigneur Jésus-Christ a maudit et avec lequel il veut que ses disciples n'aient rien de commun.

Puisse bientôt la catholique Espagne renoncer tout de bon à ces jeux cruels, malheureux restes de temps non chrétiens ! Puisse-t-elle s'abandonner entièrement à la salutaire influence de notre sainte Religion et apporter ainsi à l'Église sa Mère une précieuse consolation et un gage puissant de la restauration tant désirée de notre pauvre société.

---

## CHAPITRE XXIII.

### LE MONT-SERRAT. — BARCELONE.

Départ de Sarragosse — La tour penchée — De Sarragosse au Mont-Serrat. — Manrèse — Monistrol. — L'ascension. — Monastère bénédictin. — Hôtellerie — La Vierge miraculeuse. — Origines de l'abbaye. — Sa destruction en 1811. — Excursion dans la montagne. — L'ermitage de *San Geronimo*. — Descente. — Barcelone, ville moderne. — Citadelle. — Cathédrale. — Adieu l'Espagne !

Deux jours de fêtes à Sarragosse nous suffisaient amplement : à d'autres les réjouissances ultérieures. Pour nous, nous avions satisfait à notre dévotion auprès de l'image miraculeuse de Marie, vu un type de fête religieuse en Espagne, assisté à un combat de taureaux, le premier et le dernier de notre vie ; c'est tout ce que nous demandions à la bonne ville de Sarragosse.

Le 14 octobre, de bon matin, nous roulions vers la gare, dans un grand omnibus public, et, passant sur le pont de l'Ebre, nous jetions un dernier



regard sur la basilique de Notre-Dame del Pilar, et sur la fameuse tour de Sarragosse.

Cette tour est isolée ; elle se nomme *Torre Nueva*, et fut bâtie en 1504, comme beffroi de la ville. Elle est d'un beau travail, et a quelque chose du caractère mauresque ; mais ce qui la fait surtout remarquer, c'est qu'elle est fortement penchée, comme les tours de Pise et de Bologne. Le sommet de la tour s'écarte de son axe d'environ dix pieds, ce qui n'est pas une bagatelle. Mais ici cette inclinaison n'est point, comme à Pise, un triomphe de l'architecture sur les lois de la physique ; elle résulte d'un affaissement considérable qui se produisit dans les fondations. Aussi jugea-t-on prudent, en 1860, de la reprendre en sous-œuvre, et de l'asseoir sur de bonnes et solides substructions qui ne broncheront plus.

Déjà nous roulons vers Barcelone ; nous n'irons pas jusque-là ce soir, car nous avons encore à faire halte auparavant au célèbre monastère du Mont-Serrat, qui en est distant de 12 à 15 lieues.

Mais, me direz-vous, c'est aller de pèlerinage en pèlerinage ! — Certes, et il me semble que ce sont bien là les étapes les plus agréables d'un voyage. C'est ainsi que voyageaient nos pères du moyen-âge ; pourquoi ne le ferions-nous pas ?

Au reste, au Mont-Serrat, il y a autre chose qu'un pèlerinage ; on irait là rien que pour jouir

des beautés sublimes de la nature qui s'y déroulent à vos yeux. Comme lieu agreste et ravissant, il n'y a rien de comparable en Espagne.

De Sarragosse au Mont-Serrat, la route est longue et monotone. On passe par Lérida; tout le pays paraît avoir été ravagé par des inondations récentes, fléau, hélas! si fréquent dans la pauvre Espagne. Les vastes campagnes au sol argileux sont sillonnées de profonds ravins; la terre est crevassée, les buissons arrachés, tout est dévasté.

Vers deux heures nous sommes à Manrèse; hélas! il nous faut passer outre. Le temps nous manque absolument pour aller visiter la retraite de l'illustre fondateur de la Compagnie de Jésus. Nous nous contentons de saluer de loin saint Ignace, et de nous mettre sous sa protection.

Voilà déjà le Mont-Serrat qui se dresse majestueusement à notre droite. Contemplez-le dans sa majesté. Cette masse énorme de granit, isolée au milieu des plaines de la Catalogne, ne compte pas moins de huit lieues de circonférence, elle a 3,000 pieds de haut.

Comme son nom l'indique, *mons serratus*, du latin *serra*, scie, la crête est découpée en dents qui affectent les formes les plus bizarres. La légende rapporte que le Mont-Serrat se fendit au moment du dernier soupir de N.-S. Jésus-Christ sur la Croix. Vous voyez, en effet, deux sommets

principaux, et entre eux, un ravin au fond duquel bondit un torrent.

Nous voici à la station de Monistrol ; on nous entasse dans une voiture de l'entreprise nationale, et, emportés au triple galop par une dizaine de mulets ornés de pompons rouges et jaunes, à travers des nuages de poussière, nous nous dirigeons vers le sanctuaire de Marie. Jusqu'à Monistrol nous longeons le *Llobregats*, l'ancien *Rubricatus* ; nous traversons la rivière sur un pont romain formé d'une seule arche gigantesque et de l'effet le plus hardi ; nous admirons la situation pittoresque de Monistrol, dont les blanches maisons semblent jouer à saute-mouton les unes sur les autres, tant l'espace est étroit entre les rochers.

Enfin, nous atteignons le pied du mont sacré ; l'ascension commence, l'équipage sue et souffle. Pour nous, nous faisons à pied une bonne partie de la route, car le temps est splendide et nous parcourons un chemin ravissant. Nous sommes à la mi-octobre, et l'on se croirait en une des plus belles soirées de juillet. Jusqu'à la porte du monastère bénédictin qui couronne la montagne, les voitures suivent un chemin en zigzag d'un développement de près de vingt mille mètres ; il faut cinq grandes heures pour le parcourir.

Lorsque nous arrivâmes au sommet, il faisait



nuit. Nous eussions pu encore, malgré l'heure tardive, être reçus au monastère, car nous n'y étions pas tout à fait des étrangers. Cependant, ne voulant pas troubler le repos des moines, nous allâmes droit à l'hôtellerie qu'ils ont établie en face de l'abbaye pour héberger les cent mille pèlerins qui font chaque année l'ascension du mont. Le jour où nous y étions, il y en avait 1,600 : car on devait célébrer, le lendemain, la fête de sainte Thérèse, qui est très populaire en Espagne.

Jugez s'il y avait encombrement.

Beaucoup de pèlerins logeaient sous des hangars, d'autres à la belle étoile. Quant à nous, nous obtinmes des lits. Mais, comme on peut bien le supposer, les bons moines ne se croient nullement obligés de faire par eux-mêmes le service de cette grande hôtellerie; ils ont assez d'autres besognes. On a donc organisé un système des plus simples et des plus pratiques.

Chaque pèlerin qui a reçu une chambre, se rend au bureau *ad hoc*, et y perçoit, moyennant dépôt de son *bon*, draps de lit, couvertures, bougies, tout ce dont il a besoin pour meubler son petit appartement. Il fait lui-même son ménage, autant de jours qu'il le juge bon, et au départ, il s'en retourne au bureau, restitue les objets reçus, et s'acquitte de sa modeste dette selon le tarif établi. On le voit, ce système repose entièrement

sur la bonne foi des pèlerins, et il paraît que l'on n'a guère à s'en plaindre. Quant aux repas, ils sont parfaitement organisés; on les prend en commun, et il y en a pour toutes les bourses; chacun paie son écot.

L'abbaye de Mont-Serrat est le seul monastère bénédictin que la révolution de 1835 ait respecté en Espagne. Il fut bien, il est vrai, frappé comme les autres d'un décret de suppression, mais cet arrêt ne fut jamais rigoureusement exécuté. Les moines parvinrent toujours à s'y maintenir, et ils y sont encore aujourd'hui au nombre de dix-neuf.

Le lendemain de notre arrivée, nous visitâmes leur monastère en détail, nous assistâmes à leurs beaux offices, et eûmes l'occasion d'y entendre un sermon en langue catalane, prêché par le R. P. Dom Sala, sur la vie et les vertus de sainte Thérèse, dont on célébrait la fête en ce jour.

Les dignes religieux nous racontèrent ensuite l'origine du monastère de Mont-Serrat et de son célèbre pèlerinage.

Selon la tradition, saint Pierre, venant évangéliser l'Espagne, apporta avec lui une statue de la sainte Vierge, sculptée par saint Luc. Pendant bien des siècles, cette image fut en vénération à Barcelone dans l'église des saints Juste et Pasteur; mais, arrivèrent les invasions musulmanes, et

l'évêque, voulant la soustraire aux profanations, la cacha au milieu des rochers du Mont-Serrat. Quelque temps après, cet évêque mourut, emportant son secret dans la tombe. Le peuple pleurait sa Madone vénérée, quand Dieu, vers l'an 880, la leur fit découvrir.

Un jour, c'était un samedi, des bergers conduisaient leurs troupeaux à l'endroit le plus solitaire de la montagne ; tout-à-coup, au-dessus d'un rocher, ils aperçoivent une grande lumière, et des chants merveilleux retentissent à leurs oreilles. Surpris, ils s'approchent, écartent les broussailles et aperçoivent, au fond d'une grotte, une statue de la Mère de Dieu : « C'est la Vierge cachée dont on nous a parlé si souvent, s'écrient-ils, allons vite prévenir l'évêque de Manrèse ! »

Plein de joie, le bon évêque accourt ; il veut emporter la statue dans sa cathédrale ; mais, ô prodige elle demeure comme fixée au rocher. et tous les efforts réunis ne peuvent la faire changer de place. Marie voulait rester là ; on lui construisit un petit sanctuaire dont la garde fut confiée à un pieux ermite.

Peu de temps après, Vifredo, comte de Barcelone, jeta en cet endroit les fondements d'un monastère bénédictin. Alors les peuples accoururent en foule auprès de la sainte image de Marie, les miracles se multiplièrent ; les plus hauts per-



sonnages apportèrent leurs offrandes, et le trésor de la Vierge devint la plus merveilleuse réunion de magnificences.

Aux <sup>xv</sup><sup>e</sup> et <sup>xvi</sup><sup>e</sup> siècles surtout, le monastère monte à l'apogée de sa gloire ; le pape Benoît XIII s'y rend en pèlerinage et l'érige en abbaye avec des privilèges considérables. Vient ensuite l'ère de la décadence ; les souverains confisquent presque toutes ses richesses pour subvenir aux frais de guerres continuelles.

A l'époque de l'invasion française il ne restait que peu de chose du trésor de N.-D. de Mont-Serrat, mais il restait une puissante situation stratégique ; les Espagnols se fortifièrent dans l'abbaye et attendirent l'assaut. Le 25 juillet 1811, le général Suchet, à la tête de ses colonnes, gravissait le Mont-Serrat ; la résistance fut vive, l'ennemi céda enfin, et une partie des bâtiments furent livrés aux flammes. Quelques mois après, cependant, les Catalans se retranchèrent de nouveau sur le Mont-Serrat, sous la conduite d'un colonel anglais ; les Français employèrent le canon pour les réduire, et une fois maîtres de la place, dans un accès de fureur, ils mirent des barils de poudre sous l'église et le monastère, et les firent sauter. Le bruit de l'explosion retentit à 30 kilomètres à la ronde. Mais la sainte image de Marie avait été mise en lieu sûr, et en 1814 elle revenait occuper la place d'honneur dans l'église reconstruite.

Il y a autour du monastère des promenades magnifiques. Rien de comparable à ces sites enchanteurs et sauvages, sanctifiés toujours par quelque petit édifice qui rappelle un pieux souvenir et fut élevé de la main des anciens moines.

Suivez, par exemple, les allées du jardin. Quel panorama splendide ! N'oubliez pas non plus de descendre au fond du ravin par ce sentier creusé dans le roc, et de visiter la grotte où les bergers découvrirent la statue ; cette grotte forme maintenant le cœur d'une charmante chapelle, ornée de bas-reliefs qui racontent l'histoire du Mont-Serrat.

L'ermitage le plus fameux de la montagne, c'est celui de *San-Geronimo*, situé au plus haut sommet du Mont-Serrat ; de là, on voit les Pyrénées, la mer, les îles Baléares. Nous eûmes le regret de ne pouvoir y monter, car le temps nous pressait, et nos occupations nous rappelaient instamment dans nos foyers. Demain, déjà, nous repasserons la frontière espagnole.

La descente se fit à pied, par un temps aussi beau que celui de la veille, et en compagnie d'un brave Catalan qui nous enseignait les finesses de son dialecte. La langue catalane diffère sensiblement de l'espagnol proprement dit, ou castillan, qui est la langue officielle.

En deux heures de temps nous fûmes à Monis-

trol, où nous retrouvions nos bagages, et le soir même la grande ville de Barcelone nous offrait l'hospitalité. C'est donc dans la capitale de la Catalogne que nous passerons notre dernière nuit sur le sol espagnol.

On nous avait beaucoup vanté Barcelone tout le long du voyage; nous devons voir là la plus belle ville de l'Espagne, la perle de la péninsule, etc. — Tout cela dépend du point de vue auquel on se place. Barcelone est la ville la plus moderne, la plus grande, la plus populeuse (170,000 habitants), la plus tirée au cordeau du pays d'outre-monts; cela est vrai. Mais de là à être la plus belle ou la plus intéressante pour le voyageur, il y a loin.

On aurait beau chercher à Barcelone quelques restes de l'antiquité; il n'y a plus rien là de phénicien, de carthaginois ni de romain. C'est tout au plus si l'on vous montre çà et là un débris de colonne, une arche d'aqueduc, un pan de mur, que l'on dit remonter aux temps anciens.

Nous ne nierons point que Barcelone ne soit une ville agréable. Elle a un beau port, et c'est beaucoup que d'avoir un port sur la Méditerranée; elle a de belles promenades, un long et spacieux *Rambla*, *Corso* de Barcelone, qui la traverse de part en part; enfin, elle a une citadelle, que l'on dit imprenable, et qui, si elle ne l'est pas, offre



au moins à l'œil du touriste de merveilleux points de vue. Nous allâmes y faire un tour, et cette charmante promenade, par le dernier jour d'été dont nous devions jouir en 1879, laissa en nous d'excellents souvenirs. De là, notre regard embrassait à la fois le panorama de Barcelone et de ses faubourgs, la baie tout entière qui est un excellent port creusé par la nature elle-même, enfin la petite ville de Barcelonette, si gracieusement campée sur le promontoire qui sépare la baie de la vaste mer.

Barcelone possède aussi une magnifique cathédrale ; on peut dire que c'est là son unique monument de quelque importance. Encore est-il bien défavorablement situé et enseveli sous les constructions modernes qui l'entourent. Cette cathédrale est dédiée à sainte Eulalie, patronne de Barcelone, et martyrisée sous Dacien, en 304 ; son corps y est en grande vénération et repose dans la crypte, sous le maître-autel.

La cathédrale de Barcelone, de même que la plupart de ses sœurs de l'Espagne, est encore environnée de ses beaux cloîtres gothiques. Ils se font remarquer par une série de chapelles alignées sur deux côtés du cloître, et clôturées chacune par une grille en fer forgé, d'un travail de ferronnerie des plus remarquables. Toutes ces grilles sont d'un dessin différent, et elles consti-

tuent une excellente collection de modèles qui pourraient être d'une grande utilité aux artistes s'occupant spécialement de cet art.

Ainsi se passa la dernière journée de notre voyage en Espagne.

Le soir étant venu, on fit ses paquets, et cette même vapeur espagnole, que nous avons si souvent maudite, se vengea en nous expulsant, cette fois tout de bon, du territoire ibérique.

Un petit arrêt à Gérone, un dernier regard d'adieu à la mer azurée qui se présente encore à nous pour un instant, et nous voilà à *Cerbère*, nom heureux s'il en fut pour un lieu de douane.

Déjà il fait nuit, une bise piquante nous arrive des Pyrénées, et quand à minuit nous débarquons à Carcassonne, les frimas d'un hiver précoce nous y accueillent traîtreusement et nous font sentir plus vivement le regret de quitter le doux ciel de l'Espagne.

---

## ÉPILOGUE.

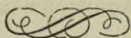
Adieu, chère et bonne Espagne !

A peine t'a-t-on quittée que déjà l'on voudrait te revoir. Que dis-je ? On voudrait t'avoir pour patrie, on voudrait transporter chez toi ses pénates et finir ses jours dans ton sein.

D'où vient cette puissance d'attraction ? Où réside-t-elle ? Sans doute, son beau ciel, son doux climat, ses sites magnifiques, et son riche trésor de monuments de toute espèce font de l'Espagne une terre privilégiée et excitent l'admiration de tous ses visiteurs. Mais ce qui m'a charmé surtout en elle, c'est la pureté et la noble simplicité de ses mœurs, la rare énergie de ses caractères, la foi et les traditions catholiques encore vivantes dans l'immense majorité de ses habitants : et cela malgré tout ce que les gouvernements ont fait depuis longtemps pour la corrompre et lui enlever cette unité religieuse qui lui a valu un passé incomparable de gloires en tout genre. Puisse ce beau pays voir enfin, sous un



gouvernement mieux inspiré, l'aurore de ce brillant avenir que ses immenses ressources lui rendent si facile et qu'un de ses plus illustres enfants de notre temps, le grand Balmès, lui a prédit dans les remarquables paroles que nous aimons à citer ici pour finir : « S'il est vrai que l'Espagne, depuis bien des années par une funeste combinaison de circonstances, ne peut parvenir à se donner un gouvernement qui soit sa véritable expression, qui devine ses instincts, suive ses tendances et lui ouvre le chemin de la prospérité, nous nourrissons toutefois l'espérance, nous avons le presentiment, que, du sein de cette société riche de vie et d'avenir, naîtront l'harmonie qui lui manque et l'équilibre qu'elle a perdu. Les vertus de l'Espagne la rendent digne de cette félicité. »



## TABLE DES MATIÈRES.

---

Au delà des monts !

p. 5.

### CHAPITRE PREMIER.

#### LES PROVINCES BASQUES.

Entrée en Espagne. — Douane. — Trains espagnols. — Mœurs chrétiennes. — S. Sébastien. — Souvenirs. — La diligence, les mules, le *mayoral*, le *zagal*. — Les bœufs. — Pays basque, peuple, langue. — Cha-pelet et cantiques. — *Fonda, posada, venta*. — Le *pu-cherro*. — Le comte. — L'espagnol. — L'écurie. p. 7.

### CHAPITRE II.

#### LES PROVINCES BASQUES (*suite*).

L'église. — Piété du peuple. — Décorations. — Christ. — La commission ! — Collège catholique et libre. — Enseignement. — Renaissance des Ordres religieux. — Le clergé basque. — La dîme. — *El señor T.* — Soldats. — Oppression. — Loyola. — Les Jésuites. — *La Casa del Santo*. — L'église. — Sermon de S. Ignace. — Abbaye du Mont-Serrat. — Cisneros. — La Biscaye. — Les Carmes de Marquina.

p. 49.

## CHAPITRE III.

LES PROVINCES BASQUES (*fin*).

Les Carmes. — *Posada*. — Le P. Thomas. — Bulle de la Croisade. — Bilbao. — Les chars de Pharamond. — L'institut. — Études moyennes. — La jeune génération. — Changement d'itinéraire. — De Bilbao en Castille. p. 35.

## CHAPITRE IV.

## BURGOS.

La Castille. — Cathédrale de Burgos. — *El santísimo Christo*. — Les prébendes canoniales. — *San Pedro de Cardena*. — S. Étienne et ses 200 moines martyrs. — Le tombeau du Cid. — Son coffre. — l'Archevêque. — Les Bénédictins. — Livres liturgiques. — Chartreuse de Miraflores. — Propagande anti-religieuse. — *Las Huelgas*. — Les Dames Cisterciennes. p. 47.

## CHAPITRE V.

## LÉON.

Les mendiants. — *Châteaux en Espagne*. — Palencia. — Chœurs des chanoines. — Sahagun. — Léon. — Historique. — *Pulchra Leonina* ! — Cathédrale. — *San Isidoro*. — De Séville à Léon. — Panthéon. — Français et belges en Espagne. — Caractères. — *San Marcos*. — Le pont et le cerbère. p. 63.



## CHAPITRE VI.

## LES ASTURIES.

Départ. — Une aventure. — Va ! pour les Asturies !  
— Paysage. — *Kikóne* ! — Le rivage. — Oviédo. —  
Une rencontre. — Charité chrétienne. — *Camera Santa*.  
Reliques. — Croix de Pélage. — Sainte Léocadie en  
Belgique. — Panthéon. — La chasse de S. Vincent. —  
Un prieur nonagénaire. — D. Feye. — Deux bijoux.  
— *Libros de becerro*. — Un artiste belge. — Confirma-  
tion. — En mer ! p. 75.

## CHAPITRE VII.

## SANTIAGO.

A bord de la *Mariana*. — *Mi dios ! que mar !* — On  
parle latin. — Quarantaine. — Galice. — La Coruña.  
— On croirait voir la ville en feu. — Soldats à l'église.  
— S. Jacques de Compostelle ! — Autrefois et aujour-  
d'hui. — Au clair de la lune. — Spectacle touchant. —  
Cathédrale. — *La Gloria* — *Porta Santa*. — S. Mar-  
tin, second chef de la province. — L'abbaye. — Dé-  
couverte du tombeau de S. Jacques. — Description. —  
La statue d'argent. — La *Compostella*. p. 93.

## CHAPITRE VIII.

## A TRAVERS LE VIERZO.

Une course au clocher. — Nos amis. — Trois inconvénients. — Voie de mer ? jamais ! — Deux compagnons — Le terrible *jota*. — Dites trente ! — Lugo. — Murailles. — Vingt-quatre heures de supplice. — Ce fameux *coche* ! — Quand on *sait* voyager ! — Le *Vierzo*. — *Comer, si ; dormir, no !* — Des *pollios* rôtis. — Le second acte. — Une alerte. — En voiture et gratis ! — Fin de la campagne du *Vierzo*. — Le monde civilisé. — Valladolid. — Cathédrale. — *San Pablo* et sa façade. — Le Musée. — Lessive en Espagne. p. 409.

## CHAPITRE IX.

## AVILA.

Retard. — Les choses ont changé. — Un train par jour. — Avila. — Sainte Thérèse. — *Convento de las Madres*. — Origines du Carmel Réformé. — Première église à S. Joseph. — Reliques et souvenirs. — La cathédrale et son cloître. — Deux chaires. — Une église fortifiée. — Les monstres de granit. — Maison paternelle de sainte Thérèse. — Les Pères Carmes. — Qui mange du religieux en meurt ! — *San Tomas*. — Couvent de l'Incarnation. — La terre que vous foulez est sainte ! — Reliques. — Une pieuse ruse. — Retour. — *San Vincente*. — Rencontre. p. 425.

## CHAPITRE X.

## L'ESCORIAL.

Etymologie. — Aspect. — *Le plus grand tas de granit qu'il y ait au monde !* — Un gril de bâtiments, — Mille fenêtres. — Pourquoi y fait-il si triste ? — Cornelio l'aveugle. — Quelle immensité ! — Quelques dimensions. — Stalle de Philippe II. — Le bon roi Philippe. — Livres roulants. — Chassés ! — O révolutions ! — Le *Pudridero*. — Demeure des morts. — Bibliothèque. — Tranche en dehors. — Appartements royaux. — A vol d'oiseau. — Les jardins. — Le véritable ennui.

p. 442.

## CHAPITRE XI.

## MADRID.

Cohue. — Train en détresse. — Aventure. — Population madrilène. — Aspect général. — Température. — Marchands espagnols. — *Tomar el Sol*. — Employés et buralistes. — Appréciation. — Le Musée. — Murillo. — Velasquez. — Raphaël. — Autres maîtres. — Le fou Goya. — Ordres militaires. — S. André des Flamands. — *Armeria Real*. — Arsenal improvisé. — S. Em. Mgr Cattani. — Don Vincente de la Fuente. — Le saut périlleux.

p. 461.



## CHAPITRE XII.

## TOLÈDE.

L'Espagne des Maures. — Rues étroites. — Un *patio*. — Sinistre prophétie. — Il faut s'aider d'une corde ! — Origines. — Une promenade. — Amalgame. — Aspect général. — Le Tage. — Une légende. — Mon honneur et... ma vie ! — Déception. — Une idée lumineuse. — Dévouement. — Un bijou. — *Ex voto*. — Cathédrale. — Extérieur et intérieur. — Trésor. — Liturgie *Mozarabe*. — Fabrique d'armes. p. 179.

## CHAPITRE XIII.

## CORDOUE.

Scène de carnage. — Le pays de cocagne. — *Cordoba* ! — Lait de chaux. — Historique. — Désert. — Ruelles. — Intérieur. — La *Mezquita*. — Une forêt de marbre. — Nouveau genre de lampes. — Est-ce un chameau ? — Mgr. Gonzales. — Les Ermites de la Sierra-Morena. — Pensées. — Un sépulcre blanchi. p. 197.

## CHAPITRE XIV.

## GRENADE.

Arrivée nocturne. — L'*Alhambra* ! — Logement au palais des Maures — Est-il encore debout ? — Histo-

rique. — Aspect. — *Torre de Justicia*. — A un sou le verre. — Mal à propos. — Intérieur. — Cour des Myrtes. — Style mauresque. — En plâtre ! — Le mirador. — Cour des Lions. — Château d'eau. — Réputation surfaite. — p. 213.

## CHAPITRE XV.

GRENADE (*suite.*)

Les Maures d'aujourd'hui. — Un épisode. — Panorama. — *Santa-Fe*. — Isabelle-la-Catholique. — Tableau. — Les Gitanos. — Leur histoire. — Dialogue. — Généralife, petit paradis. — *Para ver la luna!* — Cathédrale. — Tombeaux des rois catholiques. — Chartreuse. — Un belge. — Evolution. — La mer ! p. 231

## CHAPITRE XVI.

## MALAGA. — GIBRALTAR. — TANGER.

Bilan de Malaga. — Nouvelle Venise ! — *San José*. — Transportés en Orient. — A bord de l'*Adriano*. — Panorama. — Traversée. — C'est l'Afrique ! — Deux colosses. — Gibraltar. — Coup d'œil sur la rue. — Historique. — Le monstre aux mille bouches. — Des singes ! — Au sommet du *Roc!* — Excursion à Tanger. — Arrivée. — Ruelles. — Caravane arabe. — Marché. — Une prison mauresque. — Les captifs chrétiens. — Une école. — Un café. — Promenade à cheval. p. 249.

## CHAPITRE XVII.

CADIX. — SÉVILLE.

Une île de plâtre. — Débarquement. — Une bagarre. — Population. — S. André-des-Flamands. — Les Observantins. — *Torre de la Vigia*. — Panorama. — Librairies. — Marais salants. — Vins de Xérès. — Séville ! — *Que calor !* — On y vit la nuit. — Souvenirs religieux. — Mgr. Lluch. — Aspect général. — Cathédrale. — Mosquée gothique. — Les Chanoines — Le S. Antoine volé. — Autographes de Colomb. — La *Giralda*. — La *Caridad*. — Alcazar. — *San Telmo*. — Sévilla la Belle !

p. 267.

## CHAPITRE XVIII.

CIENPOZUELOS. — MADRID.

Changement d'itinéraire. — Une bourgade de Castille. — Fête religieuse. — Mgr. Serra. — Apostolat monastique en Australie. — D. Santos Salvado. — Travaux des moines missionnaires. — Une auberge. — Qu'avez-vous apporté ? — Diner. — Madrid. — *Fonda Peninsular*. — Académie de *San Fernando*. — Un aérolithe-géant. — S. Em. le cardinal Cattani. — Départ pour Salamanque.

p. 287.



## CHAPITRE XIX.

## SALAMANQUE.

La petite Rome. — Aperçu général. — En voiture. — Entrée en ville. — A la *posada*. — Aspect. — Un proverbe d'étudiant. — Pont romain. — *Los Francesos* ! — La révolution espagnole. — Décadence ! — Deux cathédrales. — *Fortis Salmantina*. — Un dôme roman. — Le *Retablo*. — *El sacristan mayor*. — Charité exquise. — Le trésor. — L'université. — Façade merveilleuse. — Intérieur. — Ximènes et Cervantès. — Churriguera. — Bibliothèque. — *Plaza mayor*. — Couvent de S. *Esteban*. — Les Carmélites. p. 303

## CHAPITRE XX.

## ALBA DE TORMÈS.

En calèche épiscopale. — En diligence. — Un *mayoral* accommodant. — La bataille de Salamanque. — *Plaza de la Constitucion*. — Alba. — Le monastère des Carmélites. — Son origine. — L'église. — Tombeau de sainte Thérèse. — Sanctuaires. — Le Cœur miraculeux. — Rapprochements de dates. — *Horresco referens* ! — Retour à Salamanque. — De Salamanque à Sarragosse. — Un train en détresse ! — Poussons aux roues ! — Promenade aux flambeaux. — Sauve-qui-peut. — A la belle étoile ! p. 319

## CHAPITRE XXI.

## SARRAGOSSE.

Fêtes de N.-D. *del Pilar*. — Préparatifs. — La poste. — Une journée sans argent ! — L'église *del Pilar*. — Origines du pèlerinage. — *La Seo* et *el Pilar*. — Monument. — La procession. — Réjouissances civiles. — Promenade des géants. — Feu d'artifice. — Taille des Espagnols. p. 337

## CHAPITRE XXII.

## COMBAT DE TAUREAUX.

Scène indescriptible. — Affiches. — Le monde des *toreadors*. — *Dia de toros*. — On court, on s'empresse. — Billets de *Sombra* et de *Sol*. — L'arène. — *Picadores*. — *Chulos*. — *Banderilleros*. — L'*espada*. — Un drame en trois actes. — L'attaque. — *Bravo picador ! bravo toro !* — Diversion. — Un coup de maître. — Second acte. — Un incident. — Opération délicate. — Dénouement. — Mort du taureau. — Variantes. — *Fuego !* — *Perros !* — Appréciations. p. 345

## CHAPITRE XXIII.

## LE MONT-SERRAT. — BARCELONE.

Départ de Sarragosse. — La tour penchée. — De Sarragosse au Mont-Serrat. — Manrèse. — Monistrol. — L'ascension. — Monastère bénédictin. — Hôtellerie. — La Vierge miraculeuse. — Origines de l'abbaye. — Sa destruction en 1811. — Excursions dans la montagne. — L'ermitage de *San-Geronimo*. — Descente. — Barcelone, ville moderne. — Citadelle. — Cathédrale. — Adieu l'Espagne ! p. 367

Épilogue. p. 379

